

polar



...QUE VINSSENT LES NEIGES



Grégory Borre



HYPALLAGE
EDITIONS

Grégory Borre

...Que vinsent les neiges
(Polar)

Hypallage Editions

Hypallage Editions

16, rue de la Marne, 06 500 Menton

Édité sur Internet le 15 mars 2017

Prix : 6,86 €

© 2017 Hypallage Editions

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-37107-161-2

Sommaire

| | |
|-------------------------|-----|
| <u>Mentions légales</u> | 03 |
| <u>Chapitre 1</u> | 05 |
| <u>Chapitre 2</u> | 21 |
| <u>Chapitre 3</u> | 42 |
| <u>Chapitre 4</u> | 62 |
| <u>Chapitre 5</u> | 83 |
| <u>Chapitre 6</u> | 105 |
| <u>Chapitre 7</u> | 137 |

Chapitre 1

Au Phébus aveuglant parmi les feuillus lézardant, se tient une balançoire en quête du kraal. Perdue dans l'enceinte d'un bac à sable, elle bat la mesure de temps en temps, lorsque les mômes se plaisent à s'y asseoir. Une gamine y semble clouée depuis des lustres. Elle va et vient à l'usage, chantonnant une ritournelle : « *J'aime la galette. Savez-vous comment ? Quand elle bien faite, avec du beurre dedans. Tralalala lala lal'air re, tralala lala.* ». Comme une rengaine, elle joue de la détente, la roulant en sa bouche sous sa langue ; harangue avant de la remettre en son holster, pour mieux l'en arracher, en extraire le cœur des grenouilles de bénitier. Semblable à un pêcheur, elle attend la morsure à l'hameçon. Elle titille, provoque, change les paroles : « *J'aime les galipettes. Savez-vous comment ? Quand elles sont bien faites, avec un doigt dedans...* ». Elle explose de rire, en son œil, la malice des fillettes de son âge, ne sachant pas totalement ce qu'elle dit mais, en embrassant l'incorrection. Les mémés piquées au vif, droites en leurs tifs ne manquent pas de la reprendre ou de la réprimander. Cela provoque son hilarité, avant de s'enfuir pour s'en retourner. Elle itère, remet le couvert, alternant les paroles à l'envi. Les aïeules bégueules haussent les épaules, se retirent irritées. Il n'est à faire pour la gosse effrontée. Jadis, elle eût goûté du martinet. Défaisant les printemps, la belle époque est révolue.

Les piques ont pris dessus. Tout se perd : les déses-pères ont abdiqués ; à la politesse disparue. Et sur sa tombe, drôlesse fait la bombe impunément voire impudemment.

Mignonne – que l’on envoie sur les roses – semble bien esseulée. Il n’est quiconque pour s’amuser avec elle, quiconque pour la flanquer. Elle semble (en substance) fragile : à la merci de toute folie. Hâve plutôt qu’hâlée, gracile aux longs cils sur des quinquets azurés, en tenue d’Ève à quelques tissus vite retirés, elle attire, attise les regards, les convoitises ; les suscite qu’à les fermer. Et l’ouvrant à mauvais escient, elle les amplifie. Sans doute, est-elle ainsi sauve : trop en vue, par trop exposée ; attirant l’attention, elle n’est pas une proie aisée. Mais, courrière¹ s’en venant à pas de loup alléchée par l’hostie, pourrait en changer la [bella]donne. Dès lors, ses baies noires jetées çà et là, à en maculer le jour et leur toxicité, sauraient la faire choir de l’appert, de toute évidence ; le parc s’évidant, son manège va drainer drôles de loustics, aux papillons d’ennuis. Les oiseaux de mauvais augure, perchés en leurs ramures, ne se gênent de l’en prévenir. Bien que perchés, trousse-pète les toise de son aplomb, les envoie siffler ailleurs moquant leur avis. S’il faut se méfier, il n’est plus de jeu ni de plaisir afférent. Recluse dans la pénombre, l’amusement n’en a que plus de charme : nul ne pouvant aviser l’auteur de l’insolence.

Attiré par le chant de la sirène ou inquiet d’aviser la fillette seulette à la tombée, un vieil homme s’en vient la questionner. La brune ne sachant répondre que par sourires niais et poursuivant son couplet grossier, il lui propose son bras ;

1. Courrière : n.f. (Terme poétique) se dit de la lune et de l’aurore.

de la raccompagner, sinon au commissariat où les autorités la convaincront de sortir de son jeu, pour l'en retourner en ses pénates. Il observe les environs, s'assure de l'absence des parents. Ne comprenant pas que nul ne puisse s'en inquiéter, il lui tend la main. La minette s'en saisit et suit l'ancêtre. Chemin faisant, il poursuit en vain ses investigations. Elle est : soit complètement bête, soit intimidée. Il tente de la rasséréner, de gagner sa confiance. Cela semble le cas. La gosse ne tremble pas et ne se fait pas prier pour lui emboîter le pas. Or, il n'en est qu'un à l'excès. Passant devant un terrain vague isolé, guère insolé, il lui vient une idée : celle d'attraper l'insolente. Il commence par une fessée. La gamine n'opposant aucune résistance, persistant en sa risée, il lui relève sa jupette et lui abaisse sa culotte.

* * *

Le vent se lève, entraîne en sa protestation – ou ce qui semble l'être – des papiers. Sa volée s'accôle à l'autre. Parmi elles, une feuille de journal jaunie, voire pisseuse, s'empêtre dans les guêtres du maître. En une, il étale le démantèlement d'un cartel : d'un réseau mafieux en ces contrées lointaines, aux ramifications européennes. Il semble en faire ses choux gras. Le canard n'est pas récent. Il a de la bouteille. Le feuillet aurait-il été contenu durant ces années ou jeté récemment ? Il se met à neiger. Quelques flocons d'abord ; à foison ensuite. Ce n'est pourtant pas la saison. L'ancien s'interrompt un court instant interloqué, avant de poursuivre en ses aspirations. Fillette ne gémit point, ne prononce pas un mot : résignée ou aguerrie. À ses lèvres, l'ironie lui gâche le

plaisir. Aussi redouble-t-il en ses horions. De fil en aiguille, d'effile en rasoir, défilent ses appétences. Elles s'aiguisent.

* * *

Le souffle redouble aux râles du birbe rond. Le suroît en surin lamine le torchon dont les lambeaux s'éparpillent dans les cieux cotonneux. Ils viennent rompre la ronde des corbeaux et des corneilles bâillant, survolant le drôle de coco. L'un d'eux pique vers le sol, se pose sur l'éminence et de ses griffes, écarte le suaire rougissant. Des gosses jouant dans le manteau, font des boules des peluches, s'approchent du corbin que leur liesse fait fuir ou leur chahut. Tandis qu'ils se canardent, il en est un achoppant le monticule ; s'étalant de tout son long. De rage, il se relève, met un coup de pied dans la butte en blanc. Sa colère exprimée, il s'apprête à repartir sous les moqueries de ses compères. Mais, la mollesse du tumulus attire son attention. Il se jette à terre. De ses mains, essaye à ôter le froid tapis commençant à durcir. Il découvre des traits – des diables sortant d'une boîte – le projetant en arrière. Il se redresse pour prendre la poudre d'escampette, la foudre aux gambettes. Interloqués, ses camarades approchent les fouilles. Il découvre un crâne empourpré, aux cratères multiples ayant cessé de s'évider. Exsangue ou coagulé, le corps a cessé de se répandre.

* * *

Des lampyres rouges aux lampions bleus tournoient dans la nuit qu'ils déchirent. Leur tournoiement, aux atermoiements, indique un curieux accore. Il s'est échoué à leurs

pans, un singulier navire. Les sirènes en pleureuses s'épanchent sur le champ. La bataille a cessé et transpire ses victimes ; son macchabée. Il est un vieil homme étendu là, sans vie, la gueule grande ouverte. Le visage mâchuré, les mâchoires enfoncées, les chairs hachurées laissent les autorités perplexes. Que s'est-il passé ? Le légiste apporte quelques réponses. Des traces de coup, du cou aux pieds, entendent... laissent augurer une rixe. Aura-t-elle mal tourné ? Quant au visage méconnaissable, il suppose une tentative de maquiller le crime ; ou le meurtre. Fut-il prémédité ? Et par qui ? Pour l'heure, il n'est possible que de se perdre en conjectures : ne pouvant donner une identité à la dépouille, de sens à l'acte, ni de remonter à la source des faits. Il est une pierre en la dextre du défunt, augurant qu'il se serait lapidé jusqu'à ce que mort s'ensuive. Cependant, quel esprit – fors d'être torturé, fort torturé – pourrait aspirer en finir ainsi ? Si le jectisse est l'arme, sans doute le ou les auteurs l'auront-ils glissé dans la pogne de leur proie. Faut-il être stupide ou naïf pour prétendre tromper les enquêteurs de cette manière ?

Et si les gosses ayant mandé les secours étaient ceux-là ? Y regardant de plus près, les premières gourmandes² semblent avoir été portées par des êtres de petite taille. À supputer – puisque portés au ventre et aux reins – qu'ils aient suffi à faire tomber le gonze, le foie au tapis, ils eussent pu le rouer à en éliminer le fil. La partie supérieure du corps aurait par conséquent pu être atteinte en second lieu : la base abattue. Toutefois quel serait le mobile ? Les témoins changent alors de statut pour endosser celui de suspects. Ils seront interro-

2. Gourmade : n.f. coup de poing.

gés. Et même si le martyr semble s'être griffé de son propre chef, la largeur des égratignures correspondant à celles de ses doigts, les havrits charnels contenus sous ses ongles appartiennent sûrement – en tout ou partie – à ses agresseurs ; à minima, à l'un d'entre eux. Or, les corps des gamins ne présentent aucune trace : ni de réplique du vieil homme s'étant débattu en beau diable, ni de griffes. En serait-il un en fuite ? Le cerveau de l'opération ?

Après quelques heures d'interrogatoire, les condés ne disposent d'aucun élément probant. L'hostie étant toujours inconnue, il est difficile de progresser. Une nouvelle composante permet néanmoins à l'affaire de rebondir. Les lacérations couvrant le cadavre, semblent former des signes de cabale. Et si l'assassinat avait des origines sataniques ? Fut-ce un rite ? Un sacrifice ? Est-il un mouvement ou une secte prônant aux jeunes générations de décimer les anciennes ? Existe-t-il de tels camps d'entraînement ?

Les demeures des prépubères feront l'objet de fouilles minutieuses. Chacune sera perquisitionnée, sans qu'il n'y soit trouvé d'effets ayant pu appartenir à la victime ; conservés en guise ou à titre de trophée : ni de livre cabalistique à caractère hiératique, ni de poignard sacrificiel ou autre ustensile liturgique.

Mais, bientôt une seconde hostie, par ses gênes, permettra de mettre enfin un nom sur ce visage obscur. De l'homme ayant été condamné jadis, fiché pour pédophilie, il en demeure une trace, ainsi que des empreintes. Bien qu'il semblât avoir disparu, se faisant oublier à s'en évaporer dans la nature. Briguait-il une nouvelle vie ? Une nouvelle chance ? Minutieusement chassée, sa nature s'en est revenue au galop et dans ses eaux, le saligaud a refait surface.

* * *

L'enquête prend une différente tournure. Ne serait-ce un règlement de compte, ancien ? Le vieux ayant été reconnu ou retrouvé par un comparse, un ennemi ou une proie ? Et si le criminel de petite taille était in fine, une personne handicapée, circulant en fauteuil ou atteinte de nanisme, d'achondroplasia ? N'ayant découvert de trace de roue sur les lieux du crime, les enquêteurs penchent pour la deuxième hypothèse ; n'en écartant cependant nulle autre. Ils n'ont découvert aucune trace, hormis celles de l'Hérode érodé. À tourner sur lui-même, à piétiner, à rôder en son rodéo mortifère, les aura-t-il effacées ? À moins que ce ne soit l'œuvre de la neige ou qu'il n'y en ait réellement pas. Celles visibles appartiennent aux gosses les ayant appelés. S'y mêlent-elles ? Ce serait un étrange hasard.

* * *

Interrogeant la contiguïté, ils apprennent que le pédo aimait à se rendre au jardin public, fouler l'agora ou la grève, se mêler à la foule en anonyme, s'asseoir sur un banc, y passer des heures et de ses châsses occultées par le châssis, chasser le gosse sans carie qu'il ne semblait toucher qu'avec les yeux, n'ayant été surpris la main au sac. En ses pognes des bons becs, il jouait le bonhomme, sa bonhomie incitant à l'entame de la conversation. Il connaissait les mêmes par cœur : ceux-ci lui prêtaient bon cœur. Les mères s'en méfièrent *a priori* puis, le temps aidant à la nonchalance, naquit la confiance. Il se fit passer pour un gentil grand-père abandonné par sa famille et se fit plaindre. Il était courtois,

sans un mot plus haut que l'autre ou de travers, jamais empreint de colère, ni un geste déplacé envers les gosses. Lorsqu'une maman avait un besoin urgent, elle lui demandait de bien vouloir surveiller sa progéniture. Ce qu'il faisait avec zèle. Parfois, il se prêtait au jeu, devenant avec joie, ce camarade.

Le jour du drame, à la fermeture des lieux, un témoin l'avisa en compagnie d'une gamine visiblement perdue. Le vieillard se proposa de la raccompagner chez elle. Qui était-elle ? Où habitait-elle ? Personne ne le sait. L'homme étant à ce point serviable et connu comme tel. Nul ne se soucia de ce couple ni de le suivre. Parcourant les mains courantes, les dépôts et les plaintes, questionnant les confrères, les limiers se mettent sitôt en quête de la fillette, plus précisément d'une éventuelle disparition sur le secteur. Eu égard aux antécédents du bougre, il est à parier que la jeunette n'a pas rejoint son foyer. Cette dernière l'aurait-elle blessé en se défendant bec et ongle ? Fut-il tué dans la bagarre ou par de quelconque[s] secours s'interposant ? Est-il une autre dépouille, entre le parc et la friche ? Dans le terrain même ?

* * *

Il n'est point d'enlèvement signalé ni de corps non identifié. De retour sur la scène, ils arpentent, ratissent, passent au crible chaque breuil, en vain. Il n'est d'abattures, d'erras d'une enfant (en sus de celles, des ceux ayant déniché le cadavre). Ils en sont sûrs : ni sur, ni sous le manteau neigeux fondant. L'aïeul, aura-t-il eu le temps de l'enterrer ? Ils inspectent le sol, cherchant un endroit retourné. Il n'en est aucun. Ils remontent la piste, à son origine, sa source,

fouillent la courtille, le gagnage, cherchant des traces du chasseur ou de sa proie.

Près d'une balançoire, il est des marques de ses semelles. Mais, il semble qu'il était seul. À moins que la fillette soit légère au point de ne pas en laisser, allant sur un sol suffisamment dur pour n'en conserver. Où la portait-il ? Le pervers, n'aura-t-il pas bifurqué, chemin faisant, pour entraîner sa victime ailleurs, en abuser sereinement ? À moins que surpris en son forfait, il n'ait été pourchassé. Il se sera détourné de sa route. Et rattrapé en ce champ, il y sera molesté à mort. Ou fillette l'aura repoussé. Le vieux surpris à la poursuivre, sera tombé sur un renfort opportun qui, conscient de la gravité du geste, préfère se taire ou se terrer.

* * *

Malgré un nouvel appel à témoins, un nouvel examen des pièces et des indices, de nouveaux interrogatoires, l'enquête ne progresse pas. Il manque trop d'éléments. Trop de questions demeurent en suspens. Les policiers décident de s'intéresser au passé de la victime/bourreau. Lui connaît-on des complices, des ennemis, des commensaux ou des partenaires de cellule ? Les fichiers sont parcourus, les dossiers rouverts, les archives scrutées. Ils finissent par mettre à jour, un acolyte. Cependant, les deux larrons semblent ne plus être très proches depuis la fin de la foire, de leur incarcération respective : l'un reprochant à l'autre de l'avoir fait tomber, d'être l'auteur véritable des faits reprochés, aucun d'eux ne briguant d'endosser la panoplie du pourri ; du pointeur. En d'autres termes, aucun ne voulait assumer leurs actes : ni coupable ni responsable ; la faute à la conjoncture ou à pas

de chance, davantage pour leurs hosties. Ils obéissaient de concert, à des forces incontrôlables, prodigieuses ; prodigieusement incontrôlables, impénétrables. Ils ne maîtrisaient guère leurs pulsions : celles-là leur ordonnant de commettre à n'en pas, n'en plus les lâcher, les laisser en paix.

Les sergots décident de rendre visite à ce comparse, ayant le profil de l'agent fortuit : de l'artefact, du grain de sable, de l'instable ayant pu enrayer la mécanique. Ils martèlent la porte. Ils ont beau s'égosiller, elle reste close. L'habitation semble abandonnée. Les volets sont fermés. Aucune lumière n'apparaît, n'en point en dessous. Avant de s'essayer à la percer, l'endroit est cerné, empêchant toute fuite éventuelle. Les flics interrogent le voisinage. Est-il âme vive en ces lieux ? Le cas échéant, ressemble-t-elle à celle sur la photo ?

Ils obtiennent une confirmation. Le lascar loge ici. Il y était récemment. Certes, il est des jours qu'il n'ouvre plus ou n'en sort plus. Mais, n'ayant d'affinité avec le remuant personnage, étant un emmerdeur notoire se saoulant, s'égosillant la nuit durant, ennuyant, voire effrayant l'entourage, ses voisins se satisfont de son silence. Ils n'ont pas cherché à l'en sortir, à ranimer le chaos. L'ordre est donné d'enfoncer la lourde qui ne tarde pas à tomber, libérant des relents à donner la nausée. Les argousins prennent possession de l'enceinte. Ils s'y engouffrent, se pinçant pour être certains de ne point rêver et, les narines entre pouce et index, l'arme au poing en l'autre paluche. Ils avancent dans les ténèbres.

En bouteilles³, un radeau médusé au sein de la mariée noire, le suspect est endormi dans l'obscurité, flottant dans

3. Bouteilles : (au pluriel) toilettes des officiers..

les selles. Que la mer doit être morte pour le porter ainsi ! Il est boursoufflé du raz apaisé, un message contenu au milieu de la mare ; inutile. Amarré par ses propres excréments, il demeure immobile, la baignoire débordante. En planche d'infortune, sa nudité est devenue le repaire de vers et autres parasites grouillant. Il semble être vidé de cette merde le détruisant, lui inspirant un profond dégoût. Semblable à un navire en perdition, il baigne en son dégazage, n'a plus d'apparence que celle d'un corps mourant mazouté, d'un cours mordorant en fin de dérive. Une légion entière s'en est venue lui chier dessus ou en son cumulus, à moins que ce ne soit un débordement des égouts de la région. En vases communicants, il fut submergé par cette autre (vase) des pieds aux fesses, aux relents de vesse ; tempête de joie le retournant à la veste. A-t-il succombé sur le coup ou s'est-il éteint à petit fion, étreint par les étrons aux volutes délétères ? Le nombril en cratère, les entrailles à l'air, il est ouvert du plexus au pubis. Dans une main, un scalpel annonce qu'il se serait mutilé. Y fut-il contraint ou s'y est-il résigné ?

Astreints par la procédure, les roussins font montre d'un zèle excessif en effectuant les sommations de circonstances, futiles. Ils ordonnent au corps de ne pas remuer, même d'un cil. Faudrait-il qu'il puisse, rongé jusqu'au sang par la pisse. La bouche bée de mouches nées, subodore qu'il y trempe depuis plusieurs jours. Il paraît avoir succombé à ses blessures, bien avant son complice. Serait-ce celui-là qui lui fit la peau ou fit-il seul mauvais[es] trip[e]s ? Les mit-il sur la table ? Où les lui a-t-on remuées ? Mises en lumière, quoique saccadée par les allées et venues des agents se retirant pour gerber, elles ont cette allure d'un placenta après la

parturition, à cette exception malodorante et leur destination prophétique. Auraient-elles servi à prédire l'avenir ? Furent-elles l'objet d'un aruspice ? Il ne fut guère difficile à ce dernier ou cette dernière, de la lui prédire, s'exécutant de son vivant. La piste de suppôts satanistes est sitôt ressaisie. Se pourrait-il n'être qu'un, tuant en série ? Est-ce un hasard s'il s'attaque à des pervers ou est-ce délibéré ? Serait-ce un malade – parmi ces autres – se prenant pour un justicier ? Une simple vengeance de victime, ou de l'un de ses proches, ne nécessiterait pas une telle mise ob-scène, le trépas du bourreau se suffisant à lui seul.

* * *

Une recherche en toxicologie écarte la thèse du crime sui generis. Pour supporter ce genre de supplice, il faut être évanoui ou particulièrement possédé. Le martyr ne souffrait d'aucune pathologie imposant qu'il en finisse, et en ces conditions abjectes, hormis le fait de ne plus se souffrir, ou de se regarder en un miroir. Était-il empreint de cauchemars, envahi d'apparitions de ses proies ? Se sentait-il sale au point de briguer se nettoyer intérieurement ? Où son cerveau a-t-il disjoncté ? La proximité des crimes, leur ressemblance, évince de fait une telle hypothèse. Il est à présent un axiome. Ils ont été tués dans la même foulée, par un unique... ou groupe de meurtriers particulièrement sadique. La position des corps, l'organisation matérielle entendent une jubilation malsaine, une prise de plaisir et de temps, au risque de se faire serrer en flagrant délit ou d'effacer toute empreinte. Le charcutage n'étant point affiné : il ne s'agit pas d'un professionnel de la santé, mais plutôt d'un amateur, dans toutes

les acceptions du terme, profane et amoureux de l'exercice. Aurait-il lui-même subi ce genre d'actes ?

Les enquêteurs font une recherche en ce sens et parmi les anciennes victimes de cette association malfaisante, ils observent s'il en est une ayant subi des tortures de ce type. Pure vanité. Le duo décimal se contenant au viol par onze fois et d'occire à la douzième, y étant contraints puisqu'à la demande de l'adolescente violentée ne pouvant envisagée de vivre après ce trauma ; selon leurs dires. Ils n'étaient point adeptes de l'excision. Le mystère s'épaissit : les indices étant infimes. Et, il n'est de secte ou de groupuscule diabolique dans les environs. Les incidents eussent assurément commencé par quelques profanations et autres saccages d'églises, au lieu de meurtres odieux.

L'un des dossiers mentionne un tiers. Il semble qu'au cours d'une affaire, à ses débuts, le duo se fût étoffé, mué en trio. N'ayant pas été convaincus par la pertinence, ni dans la forme, ni dans le fond, ils s'en séparèrent. Il s'agissait à l'époque d'un sombre branleur, restant en son coin, se contentant de mâter. À force de recoupement, son nom finit par apparaître. Aurait-il un lien avec cette boucherie ? Prenant de l'épaisseur, il commit à son tour plusieurs viols en solitaire sur des mineurs qu'il droguait. Rencontré en discothèque, il se montrait aimable, affable. Il leur offrait un verre. Prétendant l'ivresse, il prétendait les raccompagner. Il les emmenait en une friche industrielle où il les abusait. Après l'agression sexuelle, il se complaisait à les scarifier, leur laissant à vie, son empreinte ; la drogue ayant pour effet de leur faire oublier le cauchemar. Condamné, il est sorti de prison prématurément pour bonne conduite, il y a un mois à peine. On ne lui connaît pas d'adresse fixe.

Le temps de lui en découvrir une, les enquêteurs brassent les miasmes et autres fécès contenus dans la baignoire, tels des coprologues à la recherche d'une ou de traces d'ADN. S'ils pouvaient mettre un nom sur le ou les auteurs, sans doute en sauraient-ils davantage sur le crime voire les crimes. Les fichiers ne sont pas suffisamment alimentés. Ils ne contiennent pas les gènes de la population entière ; ce qui ne saurait tarder : le législateur ayant à cœur d'enfanter des lois liberticides œuvrant en ce sens. Le citoyen passerait du statut de présumé coupable, à coupable en charge d'apporter la preuve inverse.

L'étude approfondie du margouillis à cette vertu. Elle permet de découvrir que le meurtre serait plus récent que supposé : l'imbroglio, le borbier ayant pour effet d'accélérer la décomposition des chairs car, il contient une substance chimique, ad hoc. Ce meurtre est sans doute postérieur au premier cadavre découvert. Le premier n'aurait pas tué le second. La thèse selon laquelle ils auraient été victimes d'un même individu ou groupes d'individus se renforce.

Son lieu de résidence est enfin connu. L'empaffé réside dans un squat. Ces compagnons d'infortune, logeant dans une chambre juxtaposée, ont appelé les keufs en le découvrant ne tenant qu'à un fil ; une pelote entière. En marionnette, il est suspendu dans le vide. Un ensemble de câbles arrimé au faite, pourvus de crochets de boucher, l'immobilise. Les hameçons lui lardent la peau, l'étirant à l'en déchirer sous la gravité. Son sourire agrandi au surin, lui confère un air de fête. Ses yeux énucléés, tenus par le nerf optique, ressemblent à des serpentins n'ayant pas fonctionné complètement. Des orbites évidées coulent une humeur. Sont-ce des larmes ? La partie aurait-elle mal tourné ? Interrogés, ses colocataires

ne semblent pas aspirer à s'étendre sur l'incident. Ils ont accompli leur devoir, de ne pas avoir d'ennuis. Mais, l'exercice s'arrête ici. Aussi déclarent-ils ne rien avoir vu ni entendu, étant absents lors de la manifestation. Seraient-ils effrayés ? Par qui ? Ou quoi ? Ils l'ont découvert en cette posture à leur retour. Serait-ce une nouvelle méthode de crucifixion ? Il ne le connaissait ni d'Ève ni d'Adam. Apparue un matin, baluchon en main, il semblait paumé, tout un chacun résidant en l'endroit. Il semblait perturbé, adepte des piercings et autres boutonnières. Le corps tatoué, de l'athlète aux pieds, aura-t-il brigué pousser le vice davantage, en s'adonnant à cette pratique en vogue de la pêche au gros, jouant lui-même au thon ? Naviguant visiblement en eaux troubles, ce ne serait pas étonnant qu'il finît ainsi. Qui l'a appâté ? Qui l'a pêché ?

Sa position pourrait supposer un autre suicide. La chaise renversée sous lui entendrait qu'il ait rivé les câbles à la poutre, qu'il se serait croché avant de se jeter dans le vide. Mais, l'énucléation et ses largesses affables laissent perplexe, même si le couteau trône en sa main, une cuillère à café en la seconde. À moins d'être atteint de démence, une fois de plus ou de ne plus souffrir son image. Un examen toxicologique fait – certes – transparaître une absorption massive d'alcool (probablement nécessaire pour tenir la douleur). Fut-elle suffisante pour entraîner un delirium tremens ? Une démence très mince ?

Une trépanation montrera que le cerveau n'est atteint d'aucune tumeur, d'aucune altération. Son dossier ne mentionne pas de troubles comportementaux – hormis ceux déjà connus – aucune observation à ce sujet n'a été formulée lors de son séjour carcéral, bien que les conditions pénitentiaires

y fussent exécrables. Une folie de n'importe quel type aurait été décelée. Faut-il l'espérer, croire en ce système, défectueux soit-il ?

Les bourres sont certains d'une intervention extérieure les incitant... les induisant au passage à l'acte, d'un serial killer ayant quelques accointances avec une taupe officiant au sein de la fonction. Car, toutes les proies ont ce point en commun d'être des pédophiles et d'avoir exercé, excisé ensemble, peu ou prou. S'étant évanoui dans la nature, le pervers eût pu croiser le chemin de l'un d'entre eux de manière incidente. Mais, n'ayant plus de contact, même sous la torture, ils n'auraient pu balancer la planque de leurs comparses. Qui accède à ce genre d'information hormis des archers ? Qui sait comment effacer toute trace ou n'en laisser aucune ? Enfin, l'exécuteur de cette basse justice semble les devancer d'une courte tête, de quelques heures tout au plus.

Chapitre 2

« Le pays tout entier patauge dans la terreur. Les gens sont prostrés, n'osant plus sortir de leur domicile. Le danger est partout. Il se peut être en bas de chez vous. Tapis dans l'ombre, il vous guette, vous épie sans doute depuis des jours, n'attendant qu'une seule chose : vous planter sa lame dans le dos.

La police est au point mort, tandis qu'un malade se promène dans les rues. Pour l'heure, il semble ne s'en prendre qu'à une catégorie bien précise de la population : celle des pédérastes. Mais demain ? Ce peut être vous. Ce peut être moi. Qui sait ? Nous sommes donc descendus sur le pavé afin de vous interroger. Qui est-il ? Dans quel état d'esprit êtes-vous ? »

Une dame : « Il s'agit sûrement d'un tueur en série, mais dont les proies sont clairement identifiées : les violeurs d'enfants. Moi, je dis que, même si la méthode est horrible, c'est un mec bien. Les pédés, on devrait tous les tuer. Pourquoi qu'elle est abolie la peine de mort ? Il faudrait leur couper la tête, au moins la quéquette. Ainsi, il ne s'en prendrait plus à nos mômes. »

Un homme : « Ce type est un malade. Il faudrait l'enfermer. Je suis sûr qu'il s'agit d'un récidiviste. Seulement voilà, les gauchos font la loi. Ils me faisaient bien marrer avec leur droit-de-l'hommisme. Plus maintenant ! Nous risquons tous

notre peau. Voici le résultat. L'État est un j'en-foutre. Je t'en foudrais moi des libérations pour bonne conduite. Quand on est un criminel, un meurtrier, un assassin, il n'y a pas de bonne conduite qui tienne. On reste en taule à vie. Qu'est-ce que ça veut dire ? J'ai lu que l'un des trois raccourcis venait d'être libéré pour bonne conduite. »

Un couple, la femme : « J'ai ouï dire que les services secrets seraient mêlés à tout ce cirque. Il y a plusieurs hypothèses. L'une voudrait que nos dirigeants aient décidé d'un programme, basé sur l'enlèvement d'enfants profilés : d'orphelins qui seraient entraînés pour devenir des tueurs. Avec leur bonne trogne, on leur donnerait le Bon Dieu sans concession... Ils vous tueraient sans que vous n'ayez le courage d'anticiper ou de répliquer. Ils sont prédestinés aux conflits mais, en ces temps de paix relative, il faut bien qu'ils s'exercent. Ils se font donc la main sur la population... À moins que les choses n'aient mal tourné : que nos agents ne sachent plus les maîtriser, ou que les apprentis des soudards soient devenus fous. ». L'homme : « À moins que ce ne soit le gouvernement, qu'ait manigancé tout ça, pour que l'opposition justement soit accusée. Avec les politiques, c'est magouilles et embrouilles. Nous ne saurons jamais le fin mot de l'histoire, la vérité (regardez Kennedy), ou un coupable sortira du chapeau au moment propice. Qui sait où cela va s'arrêter ? »

Deux jeunes filles : « Des gars dans notre bahut ont dit que c'était une secte sataniste. Les crimes seraient des sacrifices maquillés. Ils le savent de source sûre : ils ont été approchés par des mecs vraiment chelous qui voulaient les recruter. Les flics ne disent rien parce que dans le lot, il y

aurait des fils de bourges, de notables : maire, députés, sénateurs, et compagnie. Vous voyez le genre ? »

Un quinquagénaire : « Moi, j'en ai plus que marre d'être sans arrêt pris en otage. Quand ce ne sont pas les grévistes, ce sont les pannes mécaniques ou les retards. Quand ce n'est pas le sous-effectif ou la faute à pas de chance, ce sont les égorgeurs. On ne peut plus bouger ! »

Une ménagère de moins de cinquante ans : « Je pense que c'est un agent de police ou quelqu'un du genre : l'est drôlement renseigné le type. Trois meurtres, trois fois dans le mille. Au moins, nous les mères, nous allons pouvoir dormir sur nos deux oreilles : nos mômes sont en sécurité. Les pédophiles doivent raser les murs, s'faire tout petit. Je serais à leur place, j'mettrais plus le nez dehors... ou de me le faire exploser. Ça change un peu : c'est l'arroseur arrosé. De vous à moi, je ne suis pas pour la peine de mort mais, c'est bien fait pour leur gueule. Ils n'ont que ce qu'ils méritent. »

« Conneries ! ». Il éteint son téléviseur sur ces mots, en ajoutant : « Qu'il vienne s'y frotter : il ne va pas être déçu. Je l'attends de pied ferme, moi. Il va goûter à mon venin. Les trois charlots dépecés étaient des enfants de chœur. S'il veut du lourd, du gros gibier, je suis candidat. C'est plus facile de s'en prendre à du menu fretin. ». Le matamore quitte son salon pour sa piaule. Il gravit l'escalier, marche à marche, ne peut retenir un bâillement. Il pousse la lourde de sa carrée, y pénètre. Il fait la lumière, s'en va fermer ses stores vénitiens qu'il fait tomber comme un couperet. La représentation est terminée. Il n'est plus qu'homme, plus de rôle à jouer, de dur à cuire. Il se déshabille, se dirige en son cabinet de toilette. Là, il s'observe dans la glace : « Tu as une sale gueule, ce soir, mon vieux. ». Il tente de sourire. Rien n'y fait. Sa

tronche reste à ce point vilaine. Mis à nu, il se saisit d'une brosse à dents, entame le rituel millimétré... chronométré de sa toilette. Il se glisse dans la douche, fait couler l'eau pendant qu'il se récuré les ratiches. Il se saisit du savon pour astiquer chaque parcelle de son être, son entrejambe : outil de travail. Satisfait, il coupe le filet de flotte, empoigne un drap de bain dans lequel il s'emmitoufle. Il chausse ses pantoufles, rejoint sa couche ainsi drapé, sur laquelle il s'affale. Il ramasse une feuille de chou jonchant. Il y jette un œil mais, la narration des crimes en une, l'affaire montée en épingles finit par lui donner la nausée. Il sature. Il jette le canard, se met au lit. Il éteint.

* * *

Il est éveillé par une odeur de graillon : de beurre fondant, noircissant. Il reste circonspect un court instant, se demandant s'il n'a pas omis de couper le feu de la cuisinière. Il était à ce point dans le gaz, qu'il se pourrait l'avoir oublié. Observant son réveil, il s'aperçoit de l'heure avancée, indue. Ce n'est pas possible, un incendie serait déclenché. Serait-ce le cas ? L'inflammation serait-elle à l'entame ? Il rallume, se saisit d'un kimono, sort de son antre en hâte, en maugréant. À peine en a-t-il franchi le seuil, il est plongé dans les ténèbres. L'éclat agonise brusquement. Il revient sur ses pas, cherche à tâtons, un chevet. Il en ouvre le tiroir, pour extraire un revolver. Il se rend en son cabinet de toilette récupérer une torche, qu'il allume. Le miroir surplombant le lavabo est couvert d'une légère buée. Ce voile, est-il la condensation de son haleine ou émerge-t-il d'un phénomène inconnu ? Ce ne peut être le résidu de sa douche, l'ayant

prise des heures préalablement. L'humidité aura été vaincue : évacuée par la ventilation. Au sein de la boucane pellette des signes cabalistiques. Est-ce une coïncidence ? Sont-ce des traces prenant des allures de symboles ? Ont-ils une signification ou sont-ils le fruit d'un hasard, s'organisant subitement ? L'expression absconse se met à tourbillonner pour former des mots. Il semble s'écrire d'un bout de doigt invisible : « *J'aime vos roupettes, savez-vous comment ?* ». Il se met à rire. Ce message est celui d'une maîtresse, l'ayant jadis rédigé avec une encre intime. La perspective l'attise, lui arrache un sourire d'autosatisfaction. Son service trois-pièces aura laissé des traces, au-delà de ce qu'il peut toucher. Que ne l'a-t-il jamais perçu ? Il se creuse les méninges, réfléchit à celle qui eût pu le laisser. Quant au reste, il embrasse sa bêtise. Il est l'usus de son imagination, l'abusus de ses yeux enflés de sommeil, le fructus d'une atmosphère méphitique.

Il revient vers sa chambre, s'essaye à nouveau de faire la lumière sur ce mystère. La téléche et les médias plus largement, n'auraient-ils fini par instiller en lui la peur, par petites touches imperceptibles, sorte de mésothérapie, à force de ne plus étaler que cette sordide histoire du triple meurtre ? Inconsciemment, n'a-t-il enclenché une mécanique paranoïaque ou empathique ? Ne parvenant pas à recouvrer une lueur, il se rend à sa fenêtre, relève les jalousies pour jeter un œil à l'extérieur. Le silence trône dans les allées. Il n'est pas un chat, osant fouler ses plates-bandes. Les environs semblent calmes. Il scrute les cieux. « *Il se met à neiger* », grince-t-il entre les dents. Il observe les flocons s'écrasant sur le sol. Là, il remarque un halo rôdant en contrebas, venant du rez-de-chaussée, plus précisément de sa cuisine.

Comment est-ce possible ? Le courant ne se serait-il coupé qu'en sa piaule pour mieux l'y contenir, ou l'y chamberer ? Est-on en train de le cambrioler, ou de se foutre de sa gueule ? Est-il en proie à ses fantasmes ? Il aura omis de la couper, au pendant de la cuisinière. Cette dernière se rappelant à son souvenir, il pense avoir été stupide de se rendre en la salle de bain, pour se saisir d'une lampe, au lieu de se précipiter pour circonscrire l'incendie. Des minutes précieuses s'étant écoulées durant ses tergiversations, ses errances idéelles, la splendeur perçue ne sont autres que celle de l'embrasement.

Il descend l'escalier quatre à quatre pour se ruer dans la cuisine. Il y découvre une chandelle posée sur la table, ainsi qu'une poêle dont le cul est léché, doucement, par des flammes bleutées crachées par le brûleur. Il n'est de brasier ni de prémices de conflagration. Un vulgaire récipient de cuisine en fonte d'aluminium, au sein duquel crépite un beurre chaud. L'arme en main, lampe en l'autre, il s'en approche. Il scrute les alentours, ne décèle rien d'anormal. Il coupe l'arrivée de gaz, entreprend une inspection plus minutieuse. La hotte d'extraction n'étant pas en fonction, il apparaît de la buée sur la croisée, semblable à la précédente. Elle s'intensifie à l'opalescence, devenant opaque. Là, il s'écrit : « ... *Quand elles sont bien faites, avec du beurre...* », d'une calligraphie infantile. L'homme inspecte cette écriture spontanée. Rêve-t-il ? Est-il le jouet de ses pensées ou d'hallucinations ? Serait-ce une farce ? Elle ne le fait point rire, plus du tout. Les lettres se mettent à suinter, à dégouliner. Elles s'éparpillent en gouttelettes happées par la pesanteur. Le graff semble avoir été commis avec du sang ; un sang incolore ou des pleurs. La stime s'évanouit. Doit-il s'estimer heureux d'être conscient ?

* * *

À son réveil, il repose sur le sol. Une terrible douleur lui ruine le crâne, ainsi que le scrotum. Une silhouette étrangère le surplombant lui ordonne de ne pas bouger. « *Espèce de pourriture !* », lui lance-t-il. « *Que m'as-tu fait ? Que veux-tu ? Achève-moi si tu as du cran. Montre-moi ton visage que je vois à quoi tu ressembles. Si je pouvais...* ». Recouvrant ses sens, il peut discerner des officiers de police en uniforme, accompagnés de blouses blanches. « *Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?* », lance-t-il à la cantonade. L'enquêteur à ses côtés le prie de se calmer. Il lui dévoile qu'il a été victime d'une agression, mais, que tout va bien. On lui prodigue les premiers soins. Il va être transporté à l'hôpital. Il lui demande s'il se souvient de quelque chose. L'homme répond par la négative, questionne le flic à son tour. Pourquoi a-t-il si mal à la tête et à l'entrejambe ? Un peu gêné, le flicard lui répond qu'il a été estourbi ; et au bistouri, émasculé. Ses glous ont été sectionnés, émincés, poêlés. Ils baignent dans un beurre figé. Il ne semble pas en manquer une rondelle mais, au vu de leur état, ils ne pourront plus lui être greffés. Le perdreau lui demande dans la foulée, s'il sait où se trouve sa petite fille. L'eunuque ne comprend pas. De quelle fillette s'agit-il ? Aurait-il découvert son trafic ? Il n'ose se prononcer, reste muet. L'inquisiteur insiste. Comprenant que l'autre ne saisit pas, il revient aux fondamentaux. Il le cuisine à son tour : « *Avez-vous une enfant ?* ». Ironie du sort, s'il en avait une, elle y serait – en cette heure – à poil. Il répond que non. « *Qui est celle nous ayant appelés, en ce cas ?* ». Il n'en sait strictement rien. Il n'est pas stupide au point d'avoir ramené

du labeur à la maison : il faudrait être con ou fou. Le risque serait inconsidéré. Il ne se souvient pas d'une gamine. Les choses lui revenant lentement, il les raconte au limier. Son dernier souvenir est ce feu crépitant, puis l'extinction. Nul ne semble comprendre cette histoire ni les raisons. Subodorant un lien avec les affaires précédentes, le détective ordonne une fouille minutieuse des lieux.

* * *

Les *cognes* ne tardent pas à découvrir des documents compromettant, mentionnant des transferts obscurs d'argent, des courriers d'hommes infréquentables, appartenant à des réseaux non moins inquiétants. Pas de photos ou d'ordinateur au disque dur bourré de clichés mais, des présomptions qu'il faudra creuser. Son arme est confiée à la balistique. Il n'a pas de permis de port lui permettant de la détenir. Le suspect sans braquemart ou plutôt animelles, est placé sur un brancard, transporté aux urgences. Il est perfusé. L'épanchement de ses bourses est arrêté par une ligature propice. Il est accompagné d'un agent se devant de le surveiller : le protéger contre toutes nouvelles tentatives (jusqu'à lui-même), ou de toutes tentatives d'évasion.

Lorsqu'il sera en état, il sera à nouveau cuisiné, puis placé en garde au vu des éléments. Il ne faudrait pas que ce drôle d'oiseau – sans œuf – puisse s'envoler, d'une quelconque manière. Dans l'expectation, hâtive, le reste du corps s'en retourne en ses quartiers.

* * *

Franchissant le seuil du commissariat, les flicards sont frappés par le silence emplissant le lieu. L'agent de garde semble absent. Il n'est pas à son poste. Personne ne le relaie, et pour cause ! Tous sont partis à l'appel de la gamine, subodorant la trace du tueur en série. Mais au fait, la petite voix n'était-elle pas celle du castrat ? Ils aimeraient en rire. Or, ils s'en dispensent, redoutant le pire. Toute cette opération, n'était-elle une diversion ?

La faction est retrouvée sur le trône. On respire, un bref instant, s'en approchant à cause de son mutisme, l'on s'aperçoit qu'il n'est guère endormi, fors un sommeil profond, éternel. Est-il inconscient ? N'est-il plus ? Ordre est donné de boucler l'endroit jusqu'au faubourg. Des barrages doivent être montés. Véhicules et piétons sont fouillés à la lumière de toute l'affaire. La ville est en état de siège. Le siège en sale état quant à lui, est libéré. Il est couvert d'hémoglobine. L'homme en a été vidé à l'ultime goutte. Il a subi des tortures. Son torse est lacéré. Ses poignets sont ouverts. La mise en scène du suicide, toujours. Son auteur court. À vifs, les policiers s'activent dans le désordre. Ce coup de pied dans la fourmilière les a secoués. Il leur faut plus d'une heure, pour se remettre en rang, agir avec un semblant d'efficacité. Ils se mettent en quête d'indices, même s'ils ne sont point dupes. Ils savent qu'ils ne dénicheront rien, comme à l'accoutumée.

Après maintes prospectives, ils y renoncent. Ce meurtre est dans la lignée des trois autres, des quatre en intégrant la tentative soldée par l'émascation. Leur désorganisation – quoiqu'éphémère – a maculé la place, recouvert ou gommé

les rares traces s'y trouvant, si tant est qu'il s'en trouvât. Ayant déplacé le corps de leur collègue, de manière trop précipitée, car compassionnelle, ils ont annihilé toute possibilité d'une analyse des tenants et des aboutissants. Ils sont dans l'opacité la plus totale. Décidant de faire l'impasse quant aux preuves matérielles physiques directes (relatives au cadavre et son entour), ils se décident à s'enquérir des indirectes. Pourquoi a-t-il abandonné son poste ? Fut-il pris d'une envie subite ? Que dit le registre ? Il mentionne qu'une fillette sans document d'identification se serait présentée. Elle semblait perdue, souhaitant retrouver ses parents. Prostrée dans un mutisme inquiétant, il lui fut impossible de décliner son identité, ni celle de ses parents. Était-elle en état de choc ? Était-elle muette : aphone ou mutique, ne pouvant ou ne voulant pas s'exprimer ?

Les bandes vidéo du système de surveillance sont rembobinées et scrutées à la loupe, une à une, étape par étape. Les enquêteurs y découvrent leur confrère, point de gamine. Ils les passent et les repassent au visionnage, pour comprendre. Le garde ouvre la porte, fait entrer une ombre... une personne imaginaire. D'un signe de la main, il l'invite à s'asseoir avant de réintégrer son bureau. Il lui sourit, lui propose des friandises. Il se saisit d'un stylo, entame la rédaction du manifold. Il ne boit pas, ne fume pas, ni avant ni après l'événement. Il n'est pas sous l'emprise de l'alcool, ni d'aucune drogue a priori, ni sous l'empire d'une tierce le menaçant. La même décrite étant inobservable, était-elle réelle donc dissimulée (auquel cas, elle serait extrêmement professionnelle, rôdée à l'exercice) ou irréelle, c'est-à-dire le fruit d'un délire ? Le légiste se chargera par une autopsie rigoureuse afin de sonder, d'exonder des éléments tangibles,

des corps étrangers matériels, ou immatériels à l'instar d'orviétan, psychotrope, stupéfiant, connus ou non.

* * *

Rien de tout cela ne sera décelé dans le corps de la vigie, à l'exception d'une abondance de testostérone trahissant une forte excitation sexuelle, d'endorphine destinée à l'anesthésier lors des sévices. À l'aune de leur profusion, s'est-il seulement rendu compte de ce qu'il lui arrivait ? Les toilettes n'étant pourvues d'appareil de veille ni de monitoring (pour des raisons morales), il n'est point permis aux perdreaux de toucher les événements s'y étant déroulés ni leur exactitude. Ils ne peuvent qu'estimer le pire, redouter une bêtise de leur collaborateur. On le voit se lever sans mobile apparent, se rendre vers le coin censé dissimuler la gosse. Il disparaît de l'image, pour n'y reparaître qu'au quart, à l'entrée des commodités. À l'observer en boucle, il semble entraîner quelqu'un, ou plutôt quelqu'une avec lui. Faisant le lien avec les affaires précédentes, son excitation et le mutisme de la fillette l'empêchant de mander du secours, il est à craindre qu'il n'ait tenté d'abuser d'elle. Serait-elle la clé ? Une sorte d'appâts ? Est-elle la meurtrière ? Or, sur la vidéo, elle n'est visible, nulle part. Au point de se demander, si elle existe véritablement. Rembobinant une énième fois, les limiers regardent les images, par image. Ils ne découvrent aucune preuve de l'existence d'une enfant ni empreinte sur le scalpel retrouvé dans la dextre de la dépouille.

Il est à conjecturer que le vice de l'agent aura causé sa perte. Avisant la mouflette, la mécanique pernicieuse s'est sitôt mise en branle. Au lieu de la filmer, il aura sciemment

et savamment tourné les objectifs de manière à ce qu'elle n'apparaisse nulle part (floutant ou plaçant les caméras en angle mort puisque le seul à pouvoir les piloter à distance). Dans son effervescence, il aura omis de la rayer du journal, à moins de l'y avoir laissée délibérément pour ne pas attirer l'attention. Une rature aurait nécessité des explications. Il était ainsi couvert. Les choses tournant mal, il lui aurait suffi de prétexter que, poussé par un besoin urgent, impérieux, il dut s'absenter.

S'en revenant, jeunette avait disparu. Elle se sera ravisée ou aura recouvré ses esprits pour s'en retourner chez elle. À moins qu'entre-temps, elle ne fût emmenée de gré ou de force par un quidam. Entrant, avisant la fillette esseulée, sans force publique, lubie lui aura pris de l'enlever... ou de la ramener, la connaissant. À la limite du crédible, la fable eût pu tenir, sinon à ternir son image : le délictueux était insoupçonnable. Père de famille, mari fidèle et aimant, il couvrait les siens d'attention. Nul n'eût pu croire ou laisser dire qu'il affectionnait les impubères.

À propos d'images, un inspecteur pense avoir cerné une silhouette fluette en l'une d'elles. Dans la vitre d'un bureau, bien que fêlée, il apparaît en reflet, une sorte de visage. Le grossissant, parmi la neige des pixels dilatés, il se dessine un contour, au cœur duquel des parties sombres laissent supposer des yeux, un nez et une bouche. Tirée par les cheveux, il pourrait s'agir d'une gamine. Tous ne sont pas convaincus. Mais, à défaut d'autres indices, l'enquête s'oriente donc vers la présence effective d'une enfant. Reste en suspens nombre de questions et en naissent maintes. Qui est-elle ? Pourquoi était-elle présente ? A-t-elle un lien avec l'émasculatation ? Est-elle celle qui les a appelés ? En ce cas,

a-t-elle servi à faire diversion ? Le but inavoué, n'était-il in fine, l'agent de police ? Œuvre-t-elle seule ? Est-elle soutenue par une organisation ? Laquelle ? Est-elle coupable, ou prétexte ? Existe-t-elle seulement ?

Le seul à pouvoir les renseigner repose sur un lit d'hôpital. Car, si la gosse est concrète, l'ayant côtoyée, il détient sûrement des informations cruciales qu'il convient de lui faire cracher. Étant à cran, ils ne se laisseront pas mener en bateau, ne lâcheront pas prise avant qu'il n'ait tout vomi, jusqu'à ses dents au besoin. Il devra se mettre à table, sinon à s'en mordre les... C'est plus ou moins fait. L'expression n'est pas des plus joyeuses. Il devra mâcher le morceau. Il n'aura d'autre choix que de coopérer, doit-il éprouver la manière forte. En ce domaine, ils sont virtuoses. Ni une, ni deux, ils se rendent à son chevet.

Ils arrivent tonitruants dans un tintamarre de sirènes, une débauche de gyrophares. C'est réputé impressionner. L'armada encercle le bâtiment, tandis qu'une unité y pénètre. La délégation enfonce le dortoir avec fracas. Les voyant lui fondre dessus, Aspic pense qu'il va perdre ses crocs, à défaut de les montrer de suite. À peine esquisse-t-il une grimace, que le commissaire l'agrippe par la tignasse en lui déclarant qu'il sait tout de son commerce. Aussi vaudrait-il mieux pour ses abattis – ceux lui restant – qu'il raconte ce qu'il sait, sinon à moisir au trou. En sa tenue actuelle, une chemise de nuit des plus seyantes, sans bijoux de famille de surcroît, il deviendrait à n'en point douter, le gentil exécutoire des mecs ayant les sacoches bien pleines et remplies jusqu'aux amygdales. Sachant qu'en sus, il aimait à cueillir les petites en fleur, leur plaisir sera plus grand de lui enfoncer la rondelle. Le serpent lui crache son venin à la gueule, lui

signifiant qu'il n'est pas une balance. Le poulet l'essuie du revers de la main. Il réunit ses plumes, les lui fourre dans le bec : il attrape l'oreiller qu'il lui plante sur le faciès pour l'étouffer. L'autre se débat, un beau diable. À la limite de l'étouffement, il lui permet de reprendre son souffle, tout en itérant sa demande. Il n'en faut pas plus pour obtenir l'acquiescement. Que veulent-ils savoir ? Le flic se saisit d'une chaise, l'exercice va prendre du temps. Il écrase son lourd séant sur le dossier, de manière à dominer son vis-à-vis, s'installe avec un sourire narquois à côté du mouchard. Il lui tend un mouchoir, qu'il puisse ôter les plumules qui pullulent : et en sa bouche, et en ses narines. L'oiseau est rare. Cette physionomie prête à rire, non à un entretien sérieux. Le commissaire est plutôt *vénère* : l'un de ses hommes est resté sur le carreau. Et celui-là a intérêt à se tenir, sinon à le rejoindre ad patres. Il n'est pas d'humeur. Il le lui fait comprendre. L'interrogatoire peut s'entamer. « *Qui est la fillette ?* ». L'homme fait signe qu'il ne comprend pas la question. Une mornifle s'écrase sitôt sur sa joue. Il agonit, vitupère. N'ayant pas d'échappatoire, il obtempère en développant. Il n'en sait rien, le jure. Il n'a vu âme qui vive, le répète. Il retrace la chronologie des événements, jusqu'à son évanouissement. Il a dû être frappé sur la nuque par un objet contondant. La force employée, nécessaire à l'assommer, ne saurait venir d'une môme. S'il en était une, il ne l'a point vu. Il n'a pas appelé de secours, étant dans les vapes. Ne l'aurait-il été, il ne se serait pas exécuté eu égard à la situation, au sens le plus large du terme. À ce propos, il n'en a pas parlé jusqu'alors, craignant d'être pris pour un con mais, au vu du contexte, il révèle avoir vu – par deux fois – de la buée naître de nulle part. Une première, sur le miroir

de la salle de bain. Une seconde, sur la fenêtre de la cuisine. Et, une phrase s'écrivant d'une main invisible, avant de disparaître. Les sbires se gaussent. Leur supérieur leur intime l'ordre de se taire. Il y a beaucoup d'impalpables dans cette affaire, trop pour une coïncidence. Cela échappe à la normalité. Et si la piste de l'implication des services secrets était avérée ? Ne sont-ils pas les instruments d'une expérimentation ? Pataugent-ils dans le secret-défense ? Il n'aime pas, du tout, cette tournure. Le schupo ne s'attend plus à recevoir de confession. Il se retire suivi de ses suppôts, non sans lâcher qu'il espère qu'il s'agît de la vérité. Comment faire confiance à sézigue ? Et qu'il n'a rien omis. Dans le cas contraire, il sait ce qu'il risque. De toute manière, ils seront amenés à se revoir.

Sur le chemin du retour, l'enquêteur reste muet. Que doit-il faire ? Il n'est de taille à lutter contre le système, l'appareil étatique. Si les enjeux nécessitent des sacrifices, il y en aura, assurément. Il prie pour ne pas en être, ni lui personnellement, ni ses hommes. L'affaire serait politique, par conséquent incommensurable. Quelle stratégie doit-il adopter pour limiter la casse ? Doit-il mouiller l'état ? Dans l'affirmative, comment ne pas être éclaboussé ou pris dans les remous ? Mais, ne l'est-il pas déjà ? Eux officient dans l'ombre, lui dans la lumière. Les médias le marquent à la culotte, suivent ses investigations pas à pas pour les livrer à la rue. Qu'est-il mieux ? Faut-il masquer le crime de son collaborateur ? Ou le livrer sur la place publique, impudique ? Faut-il parler de ses penchants pervers, les taire au risque de rompre le lien avec les affaires idoines ? Faut-il protéger sa famille ou effectuer un abject déballage susceptible de faire transpirer l'armée ? N'ayant de réponse opportune, il décide

de faire profil bas, de laisser pour l'instant les circonstances en décider. La solution finira par lui paraître.

* * *

Les barrages n'ayant porté leur fruit, ils sont levés. La presse avide d'information en demande la cause. Officiellement, il s'agissait d'un entraînement. Officieusement – par une connivence dont les médias sont friands –, ils traquaient un illuminé venant d'agresser un citoyen en son domicile. Ils ont ainsi fait d'une pierre deux coups. Même si l'opération n'a pas permis de mettre la main sur l'agresseur, elle eut cet avantage d'auditer les forces de l'ordre quant à leur efficacité et l'interaction entre les différents services. Le dispositif est maîtrisé. « À ceci près... », souligne l'une des journalistes « ...*que l'assaillant court toujours, en sus du tueur en série. Ça commence à faire beaucoup et l'inefficacité des dites forces, à sourdre. À moins qu'ils ne soient un seul et unique personnage. Les affaires sont-elles liées ?* ». Les limiers ne savent que répliquer. Il est trop tôt pour le dire, le confier à l'organe. La conférence étant close, ils se rendent au domicile du châtré. Ils ont en tête de s'attarder sur les écrits spontanés.

Les experts font tomber la glace. Ils en scrutent le tain, le dos ; font des prélèvements dans le dessein de découvrir une matière quelconque ou quelque empreinte. Hormis celles du maître des lieux, il n'en découvre aucune, ni de substance singulière, pas même de cosmétique supputé, délaissé par une maîtresse facétieuse. La mention – empruntée à la ritournelle infantile – relative à ses parties génitales n'y apparaît pas davantage. Un nettoyeur aura-t-il fait le ménage

avant leur arrivée ? Combien de temps a passé entre l'acte et l'appel ? Ils n'en ont pas la moindre idée. Le plastron n'ayant pas été occis et en partie cuisiné, ils n'ont aucun repère. À moins que le miroir ne contienne, entre l'étain et le verre, un corps thermo réactif produisant quelques effets suivant des différences de températures. Serait-ce le cas ? Ils soumettent l'objet à un échauffement, puis à un refroidissement. En pure vanité. Ils le badigeonnent de vapeur. Rien. Quant à la vitre de la cuisine, elle est également passée à la loupe. Elle ne donne pas davantage de résultats. Tous deux conservent leur mystère.

La bâtisse est passée au crible, derechef. Chaque centimètre carré est inspecté, minutieusement. Il y est découvert, cheveux, poils, squames, moutons, poussières, restes ou humeurs, spermés, matières fécales en virgules, empreintes ; des clichés à caractères pornographiques, et autres papiers. Or, toutes appartiennent irrémédiablement au même homme, jusqu'aux traces dénichées sur la queue de la poêle, la chandelle ou les ustensiles de cuisine. Les enquêteurs en perdent leur latin et leur patience. Hormis l'Aspic, nul ne semble avoir foulé ne serait-ce que le seuil de ce pavillon. N'y a-t-il mené une maîtresse ? À moins que le rencard ne date de Mathusalem. Ou que l'endroit ait été nettoyé de fond en comble, que seuls les indices propres à l'homme y résidant aient été redéposés soigneusement. C'est un travail, une histoire, insensés, inhumains. Se pourrait-il que le perfide n'ait été victime de son imaginaire ou d'une démence spontanée ? D'un changement de comportement radical l'ayant conduit à s'automutiler ? Il demeure l'évanouissement. Sauf s'il a succombé à la douleur et non à un coup porté. En

conserve-t-il une marque à la nuque ? Que n'ont-ils songé à s'en assurer ?

Après vérification, il s'avère qu'il n'en a aucune. Bien que prétextant une raideur dans le cou, une meurtrissure, il n'en conserve aucune marque. Est-il un fieffé menteur ? Il a servi à créer une diversion. C'est une certitude. Ne l'est-il encore ? N'est-il un épouvantail destiné à effrayer ou distraire la volaille ? Que cache-t-il ? Pourquoi s'en prendre à leur collègue à son poste de travail et non chez lui ? N'était-il pas accessible, car trop entouré ? Pour qui ces crimes se perpètrent-ils ? Pourquoi prendre l'Aspic pour cible ? Pourquoi en ce jour, en cette heure précise ? Cela a-t-il un sens ? N'en a-t-il aucun sauf à les perdre en conjectures ? Au lieu d'une diversion, n'est-ce davantage un dérivatif ? Possédé ou ne supportant plus son vice, le pédo file.

Ne se serait-il émasculé de plein gré, retirant le fruit de son mal ? La suite des événements, n'est-elle induite par la surabondance de peptides ? Fut-il en proie à une sorte de cannibalisme sui generis, autodestructeur ou de symbolisme psychotique, démentiel ? Dans son délire, n'aspirait-il à expier ses péchés ? Son éducation judéo-chrétienne reprit-elle le dessus, au point de s'en bouffer les parties ? Il aura ainsi succombé à la douleur, sa démence s'achevant prématurément.

* * *

Une expertise révélera qu'il se drogue, héroïne, cocaïne, crack et autres psychotropes. Le personnel médical a remarqué des états cyclothymiques trahissant un manque chronique. Les flics s'interrogent quant à la pertinence de ses

propos. Leur faut-il accorder un quelconque crédit à un junky ou aucun ? Il est néanmoins un fait avéré : l'appel. Après examen, la voix de l'interlocutrice ayant mandé les secours, n'est pas la sienne. Et, il en est un deuxième : le lien entre l'aspic et leur confrère, le premier a servi à les éloigner du commissariat. Comment le meurtrier pouvait-il être certain que celui-là resterait ? Il faut connaître leur mode de fonctionnement, les avoir observés ou être des leurs. Ainsi le choix se serait-il porté sur l'Aspic de par l'éloignement de son lieu d'habitation demeurant dans leur périmètre, son profil et l'usage d'un mode opératoire similaire, l'heure correspondant à la prise de poste de la véritable proie ? Reste une inconnue : la date. Est-elle un hasard ou non ? A-t-elle une valeur symbolique ou aucune ? Fut-elle choisie incidemment pour des questions d'ordre matériel, nécessité de temps, conjoncture des circonstances ; ou des contraintes, besoins préparatoires, un perfectionnisme ? Le néo-castrat est un pédéraste plus ou moins notoire, malin, précautionneux pour ne pas se faire pincer ; jusqu'ici. Or, leur confrère ne l'était aucunement ; et c'est un élément nouveau. Si tous ont ce point en commun, d'être des pervers officiels ou officieux, l'officier n'a jamais été condamné ou soupçonné. Il ne peut donc s'agir que d'un proche ; ou d'une victime de ses actes.

* * *

Une fois rétabli, le reptile est envoyé au violon, convié à changer de registre, ne serait-ce le temps d'une instruction à son égard. Il semble trop dangereux pour demeurer en liberté. Il pourrait avoir la tentation de parler à la presse. Ce

n'est pas souhaitable en l'état. Les enquêteurs décident d'approfondir la piste du jour du meurtre de leur collaborateur. Remontant les années une à une, par leurs archives et celles de la presse, ils découvrent vingt ans plutôt, l'enlèvement par un pédologue d'un nourrisson fort malade, de sexe féminin, suite au refus de la mère de poursuivre les traitements ou les expérimentations médicales sur son enfant. Cet incident aurait-il un lien ? Pas sûr : il ne s'agirait plus d'une gosse, mais d'une femme d'une vingtaine. Nul ne sait si cette dernière est vivante. Les forces de police n'ont pu boucler cette affaire, ni le kidnappeur ayant fui à l'étranger vers l'Asie : Thaïlande, Laos, Birmanie, Vietnam ou Cambodge ; voire la Malaisie, l'Indochine. Il a disparu, s'est évanoui dans la nature.

Ils décident de creuser autour de la tombe de leur condisciple. Ils dénichent dans son vestiaire, des photos dissimulées dans une boîte à chaussure, des clichés d'enfants nus, certains posant, d'autres en actions, non équivoques quant à leur caractère amoral, obscène, choquant. Poussant leurs investigations, ils ne lui découvrent pas de lien avec un réseau... direct avec les précédents meurtres. Il eût agi de manière isolée. Il alimentait un site sur la toile, spécialisé en la manière, de commentaires ou d'instantanés pris par ses soins. Il le ponctuait d'anecdotes abjectes, personnelles. Il y étalait ses expériences, prodiguait des conseils ou notait les lieux, accouchant d'une espèce de guide des bons endroits et des piètres, des dispendieux ou des dispensables, des abordables pour les bourses. Poussant davantage, ils s'aperçoivent que, prétextant des déplacements professionnels (rencontres ou échanges avec des confrères étrangers), il se serait notamment rendu en Thaïlande à de nombreuses

reprises, la prime expédition remontant à une quinzaine d'années. À n'en point douter, il y aura séjourné en qualité de touriste d'un genre particulier, faisant les claques comme d'aucuns font la tournée des bars. Est-ce une nouvelle coïncidence ? Cette affaire en est par trop truffée. Les limiers ont maintenant une certitude : tout est lié, toutes s'imbriquent. Chaque élément fait partie d'un ensemble. Il s'agit d'une sorte de puzzle ou d'une mécanique dont chaque objet est un engrenage. Il suffit de les remonter pour en découvrir la machine ou plus précisément la machination. Or, l'affaire sera loin d'être aisée de par ses protagonistes.

Chapitre 3

« Il est huit heures, voici les titres du jour. Dans l'affaire des co-mourants de Cujus, affaire qui je vous le rappelle porte sur le meurtre de trois pédophiles notoires, le Canard révèle ce matin qu'une nouvelle victime – un policier dans la cinquantaine – aurait été découverte au commissariat, alors que tous ses collègues étaient affairés à porter secours à une cinquième venant d'être émasculée. Ce soir-là, la police aurait reçu l'appel d'une fillette mandant de l'aide de toute urgence : un homme venant d'être l'objet d'une castration. Faisant le lien aussitôt, les forces vives se sont mises en route, espérant cette fois-ci appréhender l'auteur. Arrivant sur les lieux, ils découvrent la victime mais, point de fillette, ni de coupable. Et pour cause, pendant ce temps, le policier esseulé se faisait occire. Pourquoi ? N'étant pas un pervers connu, cette nouvelle proie pourrait laisser perplexe de prime abord et laisser craindre que notre boucher, ou nos bouchers ne s'en prennent dorénavant à tout un chacun. Afin d'enrayer la psychose, il se murmure dans les milieux autorisés que le policier en question n'était pas un enfant de chœur puisque briguant également – en amateur – « l'amitié » des jeunes, plus précisément des petites filles. Cette série d'assassinats fort mystérieuse, non pas dans sa logique – quoique –, mais en ses pratiques, relance la polémique autour des services secrets et d'un programme

d'entraînement d'enfants destinés à devenir de véritables tueurs. En ces temps de paix, n'ayant de possibilité de se faire la main sur des ennemis de la Nation, ils viseraient des ennemis publics, plus précisément des pédérastes ou autres pédophiles pour, dans la foulée, s'attirer l'assentiment du peuple, la tuerie des salauds aidant. Pourquoi ladite piste se renforce-t-elle ? Parce qu'il serait établi que sur tous les lieux du crime y aurait été entraperçue ou s'y trouvait une silhouette infantile. Interrogé, le responsable des services secrets nie tout pogrom et programme en ce sens ou éventuel projet. Il déclare qu'il serait immoral d'utiliser voire de mettre en péril la vie d'enfants, de les exposer à la mort. Il ne dit pas que tel est impossible ou insensé. Pour lui, il s'agit d'un hoax imbécile né via internet. L'opposition réclame une enquête parlementaire... »

Arrivée, elle coupe son autoradio en lâchant : « *Fadaises!* » puis, range sa camionnette à son emplacement réservé. Elle attend le micheton, en se caillant les miches. Comme chaque jour... jour, elle se rend au bois de la Foune en bordure de nationale. Elle s'y arrête, se déshabille, étale ses appas, espérant faire fortune en donnant un semblant d'amour aux désespérés venant la trouver. Elle se déclare d'utilité publique : combattante de la misère sexuelle. Grâce à elle, les viols et autres agressions sont circonscrits. Elle vide les bourses, dans tous les sens du terme ou du germe. Les loups redeviennent ainsi des agneaux, entre ses bras. Elle pense que ce sera une bonne journée, déjà deux voitures pleines à craquer arrivent en trombe. Vont-ils se battre, s'ébattre pour obtenir en priorité ses faveurs ? À moins qu'ils ne s'en viennent lui faire la peau ou la corriger, elle qui est indépendante. S'agit-il de la mafia au vu de leur nombre ou de cinglés

voulant s'en payer une tranche, adeptes des tournantes ? Anticipant la réponse, elle saute dans son véhicule, s'y enferme à clé.

* * *

Un car de police point soudain. Ce sont des roussins zélés, aux ordres de leur ministre, qui effectuent une descente en règle. Ils sortent leur attribut : la carte les identifiant. La putain est emmenée manu mili... tarie de la source de ses revenus, ainsi que ses consœurs ; jetées toutes au panier, priées d'interrompre leurs salades : les condés étant las d'ouïr leurs injures ou jérémiades, à les en abreuver.

Arrivées au poste, elles sont fourrées au gnouf. Elles y croupiront toute la journée, patientant qu'un inspecteur daigne les interroger ou les relâcher. Fatiguée de vivre accroupie, traitée en paria, la putain se met à hurler, injurier, agonir, remuant ciel et terre. Les cognes se pointent, l'entreprennent. Ils la sortent du lot par les cheveux, l'entraînent dans un coin. Là, ils ouvrent leur braguette, s'apprêtent à la violenter lorsque, attiré par le brouhaha, paraît le commissaire. Il n'est guère débordé, l'affaire stagnant. Il demande quel est le motif de ce tapage. La harde rajuste sa tenue, tente d'étouffer l'incident. Les bêtes la composant s'apprêtent à déclarer qu'une des péripatéticiennes fait des siennes, d'être interrogée promptement. Mais, celle-ci ne leur en laisse pas le temps. Elle mord l'un d'eux aux parties. L'homme se met à gémir tandis que ses collègues tentent de le dégager à grand renfort de coups. Leur patron intime de cesser ; à la femme, de se calmer. Elle se redresse en clabaudant contre ses chiens s'essayant à abuser d'elle. Il lui signifie que tout est rentré dans l'ordre. Il n'y aurait plus lieu de s'énerver. S'il le faut,

il suspendra ses hommes, durant l'enquête interne. Il bredouille que ses congénères sont sur les nerfs, à cause du meurtre de leur collègue, demande de les excuser. Il la prie de le devancer. Il va la recevoir. Souhaite-t-elle porter plainte ? Elle se rhabille, se recoiffe, répond par la négative. Cela ne servirait à rien. Ayant eu un précédent, elle parle par expérience. L'officier lui indique la direction à suivre. Elle avance. Il admoneste ses subalternes en leur déclarant qu'il ne veut pas de nouvelle incartade, de nouveau scandale lié à un avatar libidinal. L'opprobre est jeté sur le poste, l'ensemble de ses fonctionnaires. Il convient de se faire oublier. Sinon des têtes tomberont. Est-ce clair ? Il les délaisse pour se consacrer à sa délictuelle plaignante : oxy-more... les doigts : du stade d'accusée, elle peut revendiquer celui de requérante. L'ouvrage est mal engagé. Que faire ?

Il décide de poursuivre de manière ambiguë, susceptible de lui laisser croire qu'elle sera l'un en étant l'autre, comme il en a l'habitude ; ou si l'incident n'avait pas eu lieu. « *Asseyez-vous. Veuillez décliner vos : nom, prénom, âge.* ». À l'annonce, il s'interrompt, marque une pause, réfléchit, oscille du chef, avant de lui demander si elle a un lien avec un ravissement d'enfant intervenu il y a tout juste vingt ans ; ou s'il s'agit d'une homonymie. Elle lui rafraîchit la mémoire avec dédain. Elle est effectivement cette mère dont la chair lui a été ravie, pour laquelle elle a déposé une plainte en bonne et due forme mais, qui n'a guère trouvé écho. Aucune suite ne lui a été donnée. Certes, il y eut une enquête menée tambour battant les premiers mois, les médias suivant l'affaire ou plutôt s'en emparant. À la défection de ceux-ci, les enquêteurs ayant perdu la trace du scientifique, l'investigation fut interrompue. De dossier prioritaire, il devint

accessoire. Ressorti parfois à sa demande insistante, il fut sans cesse remisé au fond du placard. Ne voulant lâcher prise, elle a engagé sur ses deniers personnels, un détective. Les nombreux déplacements à l'étranger, ainsi que les honoraires l'obligèrent à trouver une fortune dont elle ne dispose pas. Aussi dut-elle se résoudre à se prostituer pour lever les fonds essentiels. Ayant couché avec tous les notables du département : maires, députés, sénateurs et consorts, dans l'espoir d'obtenir une énième et vaine réouverture de l'instruction, elle s'est dit pourquoi ne pas le franchir (le pas) et obtenir de réels moyens d'action, que de fausses promesses et espérances.

Intéressé par cette histoire la liant aux meurtres, le commissaire lui demande si elle agréerait de reprendre le récit de son histoire, en son intégralité, de manière à ne rien omettre. La prescription étant, le dossier allant être classé définitivement, elle n'en voit ni la nécessité, ni l'intérêt. Elle est fatiguée, usée. Voyant le sien, le flic insiste, abuse de la corde sensible en l'élimant par son sentiment de mère. Ne lui importe-t-il plus de connaître la vérité et surtout, de savoir si sa fille est en vie ou non ? Pour cela, elle a le détective qu'elle dut embaucher, du fait de la démission des pouvoirs publics, dût-elle le lui rappeler ? Elle y a consacré des sommes faramineuses. Sur ce registre – celui de la vérité ou de son rôle de mère – la réflexion lui paraît indécente. Elle n'a jamais renoncé, elle. Que lui apporterait-il de plus ? Ou qu'elle ne sait déjà ? Elle dispose d'une milliasse d'informations que la police ne frôle pas, jusqu'à des photos de sa gosse dans une maison close. Elle les extrait de son sac, en guise de preuve. L'officier s'en saisit, les regarde avec attention. Il ouvre un tiroir, extrait le cliché flou craché par le

système de vidéosurveillance, les compare. Il les tend à la mère en lui demandant s'il s'agit bien de son enfant. Comment est-ce possible ? Elle devrait avoir une vingtaine et non une dizaine d'années. La mère le sait, cela faisant partie des renseignements qu'elle détient. Elle esquisse un sourire ironique. Ce que par contre elle n'embrasse pas, la présence d'icelle en ce commissariat, il y a peu. Aspirant au tréfonds d'elle-même à en savoir davantage, elle accepte de coopérer à ses conditions. Elle veut la tête du ravisseur, que l'affaire soit prescrite ou non. Le flicard consent – qui s'en dédie –, il trouvera le moyen de le faire plonger. Il lui donne sa parole. Elle veut plus : l'assurance que le dossier ne sera plus refermé. Il lui donne sa parole d'honneur. De nouveaux éléments devraient permettre sa réouverture. En a-t-il un ? Keuf ou voyou, n'est-ce la même chose ? Elle prend le risque de le croire, lui octroyant sa confiance.

* * *

Elle entame son récit remontant à sa rencontre d'avec celui qui eût dû être le futur père. Elle était jeune, lui un peu moins, avec de l'expérience et du bagout. Elle était en vacances, ses parents ayant loué une villa en bordure de mer. Elle venait d'achever ses études littéraires, la tête pleine d'avenir et de projets. Tandis qu'elle se prélassait sur le sable, lézardant à en faire brunir sa blancheur de rat de bibliothèque, elle fut abordée par un saillant individu. Elle lui avait tapé dans l'œil, semble-t-il, son maillot de bain ayant du mal à contenir son émotion. Trahi, il n'eut d'autre choix de lui faire du rentre-dedans. Elle se laissa faire, consentit à cette relation sans lendemain, n'en ayant eu

depuis des lustres. Elle fut flattée et davantage par l'éloquence du transi, s'tord d'envies. Il lui plut, plut d'être ainsi mise en lumière. Ils consumèrent leur inclination le soir venu : une inclinaison dans la voiture inconfortable du loustic. La piquûre l'accrocha au plus. Elle consentit au rappel. De file en aiguille, d'une histoire décousue née par la queue – dessus tête – se broda un amour véritable. Elle le suivit à l'achèvement de son congé. Elle sut qu'il était de sa vie.

Les choses s'envenimèrent lorsqu'elle lui apprit qu'elle fut enceinte. Ils n'avaient eu le temps de vivre leur passion, de la consommer, à la fougue les empreignant. Il fit la moue, mais condescendit à conserver l'enfant. Apprenant que l'embryon était infecté par un virus, dont les ravages risquaient de laisser des traces – handicap ou polyhandicap – il lui demanda de se faire avorter. Tout rentrerait dans l'ordre. Qu'en soient les séquelles, elle sait qu'elle ne peut s'y résoudre. Elle s'y refusera. Elle prendrait l'enfant en l'état, l'élèverait, au pinacle, avec une adoration pendante. Il était le fruit de leur hymen et même, à l'instar d'une pomme, s'il devait pourrir par la tige, il était le reflet de cette rencontre enfantée par un désir sexuel. N'étaient-ils coupables puisque pécheurs ? Ne payaient-ils leur débauche, leurs excès ? Il la planta à la maturation : à la parturition, l'abandonnant à la maternité. Il l'assista jusqu'à ce qu'il ne puisse plus, la naissance de ce légume annoncé. Or, il n'en fut rien, au contraire. On décela chez le nourrisson une intelligence hors pair, causant sa perte. Les traitements prodigués in utero ou par le cordon ombilical puis, in vitro après sa mise au monde permirent au cerveau de se reconstruire de manière radicale. Plusieurs lésions augurant le pire, la prophétie de l'infirmité eût dû s'accomplir. Cependant,

une nouvelle cure – non testée alors sur des êtres humains – l’empêcha, l’enraya. À son issue, à son insu, le corps en voie de guérison devait être cet objet, durant la postcure, d’observations officielles nécessaires à la science, d’expérimentations officieuses utiles à un seul homme, son futur ravisseur. N’y consentant, soucieuse de chérir son sang, elle s’apprêtait à l’emmener, dès le lendemain. Elle n’en eut le temps ni le plaisir. Le salopard la précéda, œuvrant aux sorgues, de barbarie : le kidnappeur commettait son forfait nuitamment. Il prit la tangente, la gamine sous le manteau, sortit sitôt du triangle, du territoire, avant que l’alerte ne fût donnée. Les tergiversations du corps médical, sa volonté de cacher l’enlèvement lui octroyèrent un délai opportun. Puis, la pauvre femme devint la cible du corps médical qui l’accusa de tous les maux, n’assumant pas ses responsabilités. Aurait-elle consenti au suivi, cela ne se serait point produit. Elle fut taxée de mauvaise mère, de marâtre. Ce fut la presse qui, s’emparant du cas, la restitua en son droit et son honneur. Mais, n’ayant bientôt plus de sensationnel à se mettre sous la dent, les médias la lâcheront. Se tournant vers la police, le litige ne sera mieux traité...

Ne sachant où chercher sa mère ni vers qui se tourner, trouver une aide, elle eut l’idée d’engager un privé. Elle refusait l’abandon et ce fatalisme ambiant. Elle prit le meilleur, qu’en soit le prix. Elle vendit ses biens – du matériel dispensable –, fit des heures supplémentaires à n’en plus pouvoir. Ne parvenant plus à suivre cette aliénation laborieuse, elle atterrit dans la rue, sur le trottoir. Il n’y eut qu’un pas qu’elle franchit, le caniveau étant in fine un paradis par rapport à ce que subit sa mouffette. Le détective étant un ancien poulet ayant conservé d’excellents contacts et rapports avec ces ex-

collègues, il mit en branle son réseau. Il était un officier fort apprécié qui, las du système corrompu, préféra conserver son éthique, sa déontologie, son intégrité en se mettant à son compte. Est-ce à dire que ceux qui resteraient en fonction publique seraient des pourris, des vendus ? N'osant l'interrompre, le roussin met son ego de côté, la laisse continuer dans son élan. Après tout, ce qu'elle doit lui confier est bien plus important que son orgueil.

Le détective apprendra très vite – quand on veut, on peut – que le ravisseur s'est éclipsé pour le Vietnam. En clôturant son compte bancaire, il a changé l'intégralité de ses avoirs en dong. Consultant la liste des embarquements de l'ensemble des aéroports européens le jour du rapt, il n'apparaît pas parmi les passagers : personne n'a embarqué avec un nourrisson. À supposer qu'il n'ait voulu prendre de risque d'emprunter l'avion avec un nouveau-né ou attirer l'attention, il dut voyager par bateau : la voiture étant risquée, le trajet trop long. La petite ne l'aurait pas supporté, ou lui, ses cris. Étant donné la pléthore de possibilités de départ, le privé s'est rabattu sur l'arrivée. Il n'est que cinq possibilités, cinq ports : Ben Nghe, Da Nang, Haiphong, Ho Chi Minh et Saïgon. Se rendant sur place, il prospectera et finira par trouver sa trace, avant de la perdre derechef. Le pays est grand, un peu plus de la moitié du nôtre. Et, plus d'un an s'était écoulé. L'investigation prendra par conséquent davantage de temps.

Neuf autres vont passer, neuf années durant lesquelles le privé fera des aller-retour incessants, parcourant villes et campagnes, province par province, interrogeant la population et les médias locaux, à l'aide d'une photographie du médocastre. Puis, le miracle devait se produire : le limier

reçut l'appel d'un Européen installé à côté de Haiphong, se disant voisin de l'homme recherché. Finalement, il ne se sera pas trop éloigné de son lieu d'entrée. Noyé dans la foule et à portée, il en était devenu invisible. Arrivant sur place, las, l'oiseau s'était envolé, depuis quelques semaines. Il s'était débarrassé de l'enfant, avant de disparaître les poches pleines. Le détective fouilla la demeure, découvrit une cave lugubre, à l'intérieure de laquelle, le savant officiait. Au vu des outils et de l'installation, il ne faut pas être grand clerc pour frôler le travail qu'il y menait, les tortures qu'y subissait la gamine. Découvrant quelques carnets de notes, il en sut davantage. Des opérations menées au jour le jour, aux découvertes et brevets déposés : elle lui servit de cobaye deux lustres, objet d'observation, d'expérimentation, avant de la jeter, une vieille chemise. Chacun de ses organes fut disséqué, examiné, recousu, au cerveau. Elle semblait subir une trépanation perpétuelle, la boîte crânienne étant pourvue d'un système permettant de l'ouvrir à volonté. Elle était équipée d'électrodes, maintenue parfois dans un coma artificiel, essentiel, lui permettant de tenir. Elle en était devenue transparente. Des sangles devaient la contenir en position allongée, l'empêchant de bouger durant les épreuves. N'y tenant plus, elle subissait à la sinécure, des tests de cognition.

Trop sûr de lui ou se pensant hors d'atteinte, le chercheur ne prit guère la peine de faire le ménage, ni de s'en retourner au pays, en effaçant sa trace. À moins qu'il ne dût prendre la fuite, promptement renseigné de ce qu'il était talonné. Il voyagea en première, volant sous son nom d'emprunt, sans le modifier. Arrivé en la capitale, il s'évanouit dans la nature. Aura-t-il traversé le territoire en auto-stop ? S'est-il immergé dans la masse, s'installant près de son lieu d'accès ? Peu

importait, il convenait de retrouver l'enfant. Le privé se remettait en quête d'indices. Où, quand, comment le dément s'en fut-il débarrassé ? Le pourquoi, il le subodorait. En piètre état, la gosse eut attiré, focalisé l'attention. Ou lui fallait-il un délai important pour cicatriser, se rétablir ? Or, ne lui étant plus d'aucune utilité, elle était devenue un fardeau. L'homme ne pouvait se permettre de la traîner. Le détective se rapprocha donc du voisin l'ayant alerté. N'aurait-il vu ou surpris des venues incongrues, inhabituelles ? Ses activités ne lui permettant pas de recevoir, la moindre approche aurait été suspecte. Ce dernier travaillant pour les renseignements, trouvant le docteur équivoque, il le surveillait étroitement, par instinct, déformation professionnelle. Il vit – il y a peu – un convoi qu'il fut impossible de rater : une kyrielle de bagnoles se garant, un matin, devant son domicile. Pensant de prime abord à des véhicules officiels, il crut à un hommage, un honneur rendu au fondamentaliste, ses travaux ayant abouti et apporté une notoriété, une reconnaissance, ce qu'il aspirait, ne s'en cachant nullement. Une reconnaissance internationale car, y regardant de plus près, le barbouze toucha des immatriculations laotiennes.

Après étude, il s'avéra que lesdits véhicules appartenaient à la pègre indochinoise. Ils embarquèrent un curieux colis inerte, puis ils se retirèrent. Le voyant quitter le pays à son tour, sans celle qu'il déclarait être sa petite fille incurable, il comprit, frôla le pire pour la gamine. Il alerta les autorités, trop tardivement. Le tortionnaire s'était enfui. Ayant eu l'intelligence ou ce réflexe pavlovien de noter les plaques minéralogiques, autre défaut, il confia ses relevés au privé, Le détective retrouva la trace de la même dans un lupanar à

Bangkok. Elle fut emmenée à Ventiane. Après la traversée du Mékong, débarquée dans la capitale thaïe. Les pistes ayant été sciemment brouillées, des menaces de mort proférées à son endroit par la mafia, l'ont contraint à rentrer.

Une nouvelle année s'écoula. L'homme ne restait pas inactif. Se faisant oublier là-bas, il indignera⁴ ici, se mettant dans les pas du ravisseur. Ce dernier s'est installé dans le sud, sur la côte. S'intronisant business man, il est pris dans une logique consumptuaire⁵. Il consume sa fortune en fréquentant le gotha. Il veut en mettre plein les yeux, jusqu'à la poudre, après avoir épuisé la sienne (de vue), dans son trou. Il sort de l'ombre, use de sa carte de crédit sans compter. Il se fait ainsi repérer par le privé. Mais, avant lui, par les services secrets. Ils lui proposent un marché, à prendre... ou à prendre. Le bourreau n'a de choix que de coopérer, sinon à retourner au trou, en cet autre, pénitentiaire. S'il hésite, eux sûrement moins à révéler son identité, à le remettre aux autorités. Il accepte et disparaît de coutume.

Il laisse quelques vergeures permettant de le filer. Ayant un ego démesuré, il ne supporte pas la contradiction ni l'imperfection. Ses adjoints valent mieux que des débutantes en leur bal ou les pendus. Ils ne se privent donc pas pour trahir le secret et narrer au détective les trouvant, leurs travaux. Ils sont de trois ordres. Le premier s'articule autour du cito mégalo virus et de ses effets potentiels. Le but est de l'injecter à des femmes enceintes servant de cobaye. Recrutées aux portes des plannings familiaux ou d'établissements pratiquant l'IVG⁶, elles sont rémunérées pour conser-

4. Indigner : (en droit belge) faire une enquête.

5. Consomptuaire : barbarisme composé de consommation et de somptuaire.

6. Interruption volontaire de grossesse.

ver leur fœtus, en faire don à la science, la nation. Pour d'autres, elles sont inséminées artificiellement avec des embryons contaminés. Elles sont également rétribuées pour cela, en cela. À la parturition, elles accouchent sous x, délaissant le fruit de leurs entrailles, à la disposition de l'État. Ce fruit est alors examiné sous toutes ses coutures, plus précisément, le cerveau, que les scientifiques tentent de réorganiser de différentes manières par des injections singulières. L'individu grandissant, ils observent son développement, son évolution, desquels ils tirent une causalité. Lorsqu'ils n'ont suffisamment de matière, ils s'en vont la prélever à la source, au nom de l'intérêt général.

La deuxième branche est celle relative au blocage de la croissance des sujets. L'ambition est de les arrêter à la prépuberté, de les faucher en fleur, en laissant toutefois l'intellect poursuivre son cheminement. Il s'agit du syndrome dit du « tambour ». Il convient de ne point laisser l'être devenir nubile, qu'il ne soit en proie au désir, ne succombe à la libido, et conserve son angélisme, ses traits innocents, tout en demeurant un démon intérieurement. Il n'est de pires coups que ceux portés par les enfants. Ils savent faire montre d'une cruauté nonpair, être dépourvus de pitié. Ce sont des psychopathes en puissance, ne ressentant nulle empathie. Ils sont capables de tuer en souriant... Cette branche est étroitement liée à la première, fait le lien avec la dernière, puisqu'il s'agit de jouer à la fois sur l'encéphale et la génétique.

Le troisième secteur est le clonage. Parvenu à l'individu parfait, il convient de le multiplier, d'obtenir une homogénéité immanente. L'uniformisation a cet avantage du terrain connu, de la maîtrise, de l'ubiquité. Une armée composée d'éléments infinis, interchangeables, peut ainsi

être engendrée, une arme de destruction massive dont les organismes ne sont micros ou nanos mais macros : des humains artificiellement en enfance. Fort de ces renseignements, le limier s'en retourne en quête de la source, la gamine étant l'originelle. Il est assailli par le doute. Celle qu'il poursuit, est-elle et non un clone ? Le dément dominait-il la substance, avant de prendre la fuite ? Il s'envole pour la Thaïlande, se montrant discret, de ne pas être découvert par le gang. Deux vies sont en jeu, peut-être davantage. Se faisant passer pour un simple touriste libidineux, il apprend que la fillette n'est plus en la place. Elle a été transportée ailleurs. Il en perd la trace.

* * *

Les années passent. Le réseau tombe à travers la politique du gouvernement aspirant à assainir le pays, se défaire d'une image immorale. Les bordels sont fermés notamment ceux exploitant des gosses. Les réseaux démantelés. L'enquêteur sur gage ne dispose plus de moyens de renseignement. Il poursuit néanmoins en parcourant l'endroit, un cliché de la gamine en main. Un jeune homme lui déclare la reconnaître. Il n'en est pas certain mais, il lui semble l'avoir croisée dans un hôpital. S'il s'agit de la fille à laquelle il pense parfois. Ils se sont côtoyés un jour ou deux – il ne se souvient plus. Ils ont partagé la même chambre et des sentiments pendants, étant mal en point tous deux. Son corps était couvert de plaies, de cicatrices et de traces de coups. Elle pissait la vie pour tous les pores, tous les bouts, à l'envie de les mettre, définitivement. Elle paraissait fatiguée, usée par le sort. Qu'est-elle devenue ? Il ne sait. Il avoue avoir ressenti de

l'affection, de l'amour pour elle. Ce fut réciproque, même si de mot, ils n'en prononcèrent aucun. D'autres les supplantèrent : leurs maux respectifs, ou plutôt les siens. Le cœur de la fillette n'y tenant plus l'abandonna : il renonça, cessa son combat perdu d'avance, brusquement. Afin que le garçon n'en soit pas affecté, les médecins – tout en s'essayant à la ranimer – l'arrachèrent à son regard. Il ne la revit jamais plus, bien que la revivant par le biais du souvenir. Elle est partie en dilection. Cela suffit à panser sa douleur.

* * *

Se rendant en cet hôpital, le pisteur éprouve les pires arias à trouver le personnel ayant officié à cette époque : les lieux ayant été incendiés par les mafieux. L'absence de financement pour le reconstruire en tout ou partie, en a convaincu maints de renoncer au métier, ou contraint au limogeage d'aucuns. Il apprendra d'un toubib qu'alors ils s'évertuaient à la ranimer, la pègre a débarqué, leur extrayant la môme. Au vu de son état lors de leur départ – tout feu tout flamme – il ne parierait pas ou peu cher sur ses espérances de survie. Il n'en sait davantage, s'affairant à éteindre le brasier que le gang en s'ensauvant, avait allumé en guise de représailles,

La mère interrompt son récit, ayant tout dit. Depuis une petite dizaine d'années maintenant, elle suit peu ou prou, suivant les indices, les expérimentations du chercheur, intouchable en l'instant, du fait de ses accointances. Le détective poursuit ses investigations, de découvrir ce qu'il est advenu de sa fille. L'argent part certes en fumée mais, il lui paraît moins sale : au moins utile. Le flic ouvre la boîte à chaussures, observe les clichés contenus, pris par son

collègue lors de ses pérégrinations concupiscentes. Il les mire, une idée en tête. Soudain, heureux, il en extrait une du lot, s'écriant : « *Bordel ! J'en étais sûr !* ». Il la pose sur son bureau, la pousse en direction de la pute. La reconnaît-elle ? Évidemment. Elle la retourne, examine la date mentionnée. La photographie a été prise quelques jours avant le transport de sa fille à l'hôpital. Elle était amaigrie, semblait bien faible. Elle y pose nue, tandis que le pervers la caresse. Son petit corps est couvert de stigmates. Elle esquisse un sourire forcé ; ou sarcastique. Serait-elle habitée, habituée à l'exercice, au point de ne plus y prêter une quelconque attention ? Se serait-elle détachée de ce corps impur ? L'image arrache des larmes à la génitrice. Elle paraît iconolâtrique et iconoclaste à la fois, la trépanation a laissé sur son front, une auréole. L'angelot rit en énergumène, d'une manière méphistophélique. Elle n'est plus la proie mais, ce prédateur dont toutes les bouches semblant maculer sa chair, sont prêtes à mordre, à avaler leur bourreau. Elle repose l'épreuve sur le bureau du poulet, la lui rend. À cheval entre l'envie de baisser les bras et celle de poursuivre sa lutte, elle l'interroge : « *Et maintenant ?* ». L'enquêteur lui demande un délai. Il nécessite d'organiser, de régurgiter l'ensemble des informations qu'il a en sa possession, dorénavant. Elle espère qu'il ne s'agit pas d'une mesure dilatoire. Il la rassure. Au vu de la complexité s'avérant ou avérée de l'affaire, il convient de ne pas se précipiter, de réfléchir quant au mode d'action. Ils combattent un système, voire un appareil tout entier, et ne jouissent pas d'une grande latitude de manœuvres. Ils sont sur le fil. Chaque faux pas les précipitera. Il la raccompagne en lui promettant de la recontacter bientôt. Qu'elle s'apprête. Concernant les éventuelles poursuites

pour racolage, quelles seront-elles ? Le dossier est clos, nul et non avenu. Il ordonne à l'un des agents, la reconduite à sa bâchée⁷, en guise de bonne foi. Ils se saluent.

* * *

De retour en ses pénates, le flicard nourrit son piaf comme il nourrit sa solitude. Ce passereau musicien ramassé sur le trottoir, est sa marque de fabrique, sa grive à lui. Il l'entretient comme d'autres entretiennent une femme. Elle est sa danseuse, sa confidente. Il lui parle des heures durant. Elle lui répond avec des sortes de sifflements, compatissante parfois, semblant l'engueuler souvent. Sans doute lui clame-t-elle sa liberté. Certes, il l'a recueillie en mauvais état, l'a soignée. Mais, cela lui confère-t-il un droit de servitude ? De petits cœurs dans son plumage, ressemblent à... rassemblent l'amour qu'elle éprouve pour lui, du moins le croit-il l'idiot. Cette illusion entretenue la dessert : la maintient en captivité. Or, ils ne sont pas à l'endroit du vieux gars mais, de dame nature. Elle a beau s'égosiller, s'évertuer à le lui expliquer, il ne comprend pas, ou ne le veut pas. Il serait si seul. Il la choie, la gâte, lui achetant de grosses cages dorées ou des brimborions pour s'y percher. Il en est gaga. D'aucuns l'auraient déjà bouffé, lui, du regard. Il lui souhaite une bonne nuit avant de s'en aller coucher. Il n'a pas faim. L'eau fraîche lui suffit. À moins que cette journée chargée ne lui pèse jusque dans les talons. Il rumine à s'en remplir l'estomac.

7. Bâchée : n.f. (en Afrique) camionnette recouverte d'une bâche amovible. Terme utilisé ici à titre de clin d'œil vers les cibistes (une femme débâchée : ayant les jambes à l'air ou vêtue d'une minijupe).

* * *

La brune lui a porté conseil. Elle est venue lui susurrer à l'oreille durant son sommeil. Il décide de profiter de ce repos, bien qu'il n'en jouisse jamais, ses enquêtes le hantant constamment. Elles sont sa maîtresse, sa seconde. Il aspire à prendre l'air, à passer de la grive au loup. Il se rend dans le parc. Est-ce une bonne idée, tout ayant démarré de là ? Il le pense. Cela pourrait permettre à la boucle de se boucler et, le bec aux médias ne l'épargnant pas ces temps derniers dans leurs unes. Passant de l'une, à l'hune, il espère voir ce qu'il n'a point vu. Il s'installe sur un banc, contemple la vie lui marchant sur les pieds. Elle s'étale, se répand en grains de sable ou gravier lancés par les enfants turbulents. Lorsque la dureté du bois ou de la pierre lui entame le séant, il se relève, fait quelques pas, se rassied plus loin. Perdu dans ses pensées, il dévisage les gosses s'amusant. Amusé, il imagine l'existence qu'il eût pu connaître si son métier ne l'avait dévoré. Sans nul doute, il serait assis sur cette exèdre, aux côtés de sa tendre, riant ou excédé par les bêtises de sa chair excitée par le plein air ou le jeu. Il se transporte au pan de mères surveillant leur progéniture, extrapole. Il prend soin de ne retenir que les plus plaisantes, s'épargnant d'avoir au bras malgracieuse ou mégère, qu'il lui faudrait apprivoiser à l'instar de la grive, ou leur apprendre à voler : qu'elles se tirent. Il s'étend de tout son long sur le banc, s'apprête à s'endormir, bercé par les cris et les ris. Le poulet respire.

* * *

Il n'est d'autre solution que de procéder à l'enlèvement de l'esculape, de le confondre. Cela mettrait dans l'embarras les godillots du gouvernement, les suppôts de l'armée et, fin à cette sordide affaire, ainsi qu'aux railleries à son encontre, faisant d'une pierre... Ce ne serait pas pour lui déplaire. Comment procéder ? Comment s'y prendre, sinon s'y perdre ? La déontologie l'empêche d'agir en voyou, à défaut de rompre la frontière. Toute congruité ou déférence. Le système est assis sur ce principe, il y repose, même s'il a cette fâcheuse tendance à s'asseoir dessus. Le rat quitte-t-il sa cave, à défaut du navire ? Comment y foutre le feu pour l'en contraindre ? Comment mettre l'appareil sans dessus, ou le laboratoire sans dessous ? En s'inspirant de l'émasculatation du serpent, en créant une diversion susceptible d'entraîner ses garde-chiourmes loin de leur repaire et y donner l'assaut ? A-t-il les moyens d'une telle opération ? Il pourrait se servir des médias, pour mettre le feu aux poudres. Il suffirait à leur responsable de nier une fois de plus, ou de se réfugier derrière les intérêts nationaux. Seul le pétard en serait mouillé. Il attirerait l'attention, se dévoilerait, aux informations détenues. Se servir de la mère pour ébranler – une experte – l'édifice ? Il y a songé. Elle s'y briserait en vulgaire coque de noix contre un récif. À bien y réfléchir, ne faudrait-il procéder a contrario, en douceur ? Le scientifique n'ayant d'existence, ni de mission officielle, pourrait disparaître dans la nature sans que quiconque ne puisse intervenir. Dans le pire des cas, il serait abattu. Dans le meilleur, les renseignements le livreraient. Le commissaire en sortirait vainqueur. Il convient juste de faire sortir le rat de son trou, de le débus-

quer sans anicroche ni éveiller les soupçons. Son officine doit être localisée.

* * *

Le commissaire décide d'exposer son plan à la prostituée, celui-ci étant mûr. Il se prépare à la rejoindre. Or, il lui faut être prudent. S'il la retrouvait dans sa camionnette, il pourrait tomber pour proxénétisme, ou être accusé de consommer. Il pourrait la convoquer mais, attirer l'attention d'une taupe, ce milieu, son milieu étant infiltré, verrouillé, corrompu. Il aiguiserait un quelconque appétit, ruinant espoirs et surprise. Il préfère rencontrer l'hétaïre en ses foyers, s'il lui en est un de connu. Il passe par son bureau, consulte ses dossiers. Il déniche un numéro de téléphone. Il décroche le sien, s'essaye à l'appeler. Il tombe sur un répondeur. Il ânonne un message, exécrant l'exercice, prenant soin d'insister sur le caractère urgent et d'indiquer ses coordonnées. Il s'affale dans son fauteuil, attend. Il s'attend à y passer les sorgues. Il connaît la musique. Il sait que les michetonneuses n'ont pas de pointeuse – hormis un pointeur peut-être – et lui ayant fait perdre une matinée, en sus de son taf, elle doit mettre un zèle particulier aux heures supplémentaires pour rattraper le manque à gagner, à n'en plus tenir. Elle y met les bouchées doubles. De marle en merle, siffle le beau. Il songe à sa grive et s'endort. Il sera éveillé par cet autre, une sonnerie stridulante.

Chapitre 4

« L'Aspic a craché son venin, définitivement : le reptile a été retrouvé pendu dans sa cellule, au petit matin, avec ses propres entrailles. Le tueur est-il venu achever son œuvre ? En ce cas, comment a-t-il pu pénétrer l'enceinte de la maison d'arrêt ? A-t-il des complices au sein du personnel pénitentiaire ou s'agit-il d'un règlement de compte ? La police est sur les nerfs, suite à cette fâcheuse annonce. Il semblerait qu'elle ait mis le pédophile à l'ombre, davantage dans un souci de le protéger que la société. Les enquêteurs privilégient la piste d'une milice organisée, ayant des ramifications dans toutes les sphères de l'État, pour ne pas évoquer les services secrets. Néanmoins, ils n'écartent pas la thèse d'une action punitive interne : de prisonniers de droit commun, étant père eux-mêmes, détestant par conséquent la promiscuité des pervers sexuels. À moins que le serpent ne se soit suicidé. Improbable, au regard de la mise en scène macabre, mais possible. Cette mort soulève donc plus que questions qu'elle n'apporte de réponses, dont celle de la sécurité dans nos prisons... Qui est responsable et qui laisse faire ? Cinq morts à présent et aucun suspect véritable. L'unique témoin venant de rendre son extrait de naissance, qui peut enrayer la série des crimes ou aiguiller la police judiciaire ? Devons-nous redouter qu'elle n'ait de cesse ? Devons-nous craindre pour nos propres vies ? »

L'homme referme son journal. L'on sonne à sa porte. Son rendez-vous est enfin arrivé. Il se lève pour ouvrir, un sourire aux commissures. Il fait entrer cette femme d'une rare beauté, peut-être son plus beau coup, à tirer ; à retirer. Ils se consomment depuis trois mois, adeptes du chacun chez moi. Ils ne se quittent plus, sans se l'avouer, ne rentrant à demeure que pour se changer, ou recevoir l'autre. Il l'épie de la tête aux pieds. Alléché, il l'invite à entrer pour passer à table, à défaut de la casserole ; lui réservant ce sort en fin du repas, à moins de ne pas tenir, de la prendre furieusement, la fesse dans l'assiette, qu'il pourra lécher ensuite d'une langue gourmande. Il en a l'eau à la couche. Somme toute, comme toutes, elle est en retard, le temps de la préparation fut plus long que prévu. Et, bien que le sachant, elle lui pose la question : « *Je ne t'ai pas fait trop attendre ?* ». Une réponse négative supputerait qu'il n'est pas suffisamment excité, qu'il ne pense pas à elle ou qu'il se moque de leur relation. Une positive serait de bon augure. Il lui rétorque en fin connaisseur qu'il n'y tenait plus, ni en place. Elle est ravie. D'une main, elle lui caresse le visage, l'embrasse du bout des lèvres, de ne pas se répandre. Elle ne brigue pas étaler ou effacer sitôt ces cosmétiques lui ayant demandé des heures à déposer gracieusement. Il la dévêt, en sus d'un œil lubrique, lui ôte son manteau. Il le dépose sur le dossier du sofa et la convie à s'asseoir. Il la suit, pour mieux observer son déhanché, son petit cul roulant dans sa jupe serrée. Il tire la chaise, l'aide à s'installer avant de la repousser délicatement. Veut-elle un verre de vin cuit ? La connivence permet d'anticiper le désir de l'autre. Non, elle préfère un jus de fruit. Serait-elle malade ? Une légère indisposition tournant à la nausée, lui ruine l'estomac. Elle veut rester maîtresse,

de ses actes. La tête lui tournant, il pourrait abuser de ses charmes ; et plus si avidité.

Il la sert, la serre dans ses bras, tombant les châsses gardés bien ouverts en son décolleté. Il dépose le verre, allume les chandelles, se sert à son tour, un rye, moins on est fou. Il s'écrase la raie sur son siège, s'affale, signifiant à son hôtesse qu'il est exténué mais, d'avoir œuvré pour la régaler. Cette balise est sensée, censée la rassurer. Sauf à mal interpréter le message, songer qu'il est fatigué, ne pouvant plus assurer son rôle d'amant. Avisant que son acte n'a eu l'effet désiré, il se redresse, applaudit, se frotte les pognes. Il fait montre d'énergie. Il lui tend le plateau d'amuse-gueules en lui esquissant des lèvres, un baiser. Rassérée, elle frétille et bâfre. N'ayant pu déjeuner, elle est affamée. Il lui conseille de ne pas trop succomber. Il a mis les petits plats dans les grands, mijotant ce qu'elle aimait. Elle approuve, applaudit à son tour. Une bouchée, une rasade pour la faire descendre et la gorge libérée, ils peuvent se répandre en palabres. Ils ont toute la nuit pour jouir d'autrui. L'exposé de la journée laborieuse achevé, ils passeront à l'entame du dîner. À moins que les canapés ne les entraînent en cet autre, à se dévorer autrement que par œillades. La prenant par la paume, lui léchant la pomme, il psalmodie quelques psaumes. La couchant sur les coussins, il se régale de ce coupe-faim. Leurs langues ne font plus qu'une, parlent un langage commun. Elles se roulent, se déroulent, se lient, se délient, se lichent, se délaissent, pour mieux s'en revenir. Elles se lèvent, se lovent, se lavent dans la bouche du vis-à-vis. N'y tenant qu'un fil, ils se décousent, se découvrent, se déshabillent.

Nue, abandonnée, l'amante est cette feuille morte, une friandise que son galant déguste à l'instar d'une cerise sur un petit four. Piquant le sien, elle rougit. Ou brûle-t-elle, se consume-t-elle à l'ardeur de ce dernier ? Sa tour de pisse dressée, le bourgeon prêt à exploser, il s'apprête à la pénétrer. Dame ne s'en laisse compter, n'étant pas un trophée. Elle ne s'en laisse pas conter ni dompter. Elle brigue gant et fleurette, quelques douceurs et préliminaires aptes à la liquéfier. Elle aimerait perler de désir, n'ayant le feu en corps, sinon à subir l'incendie et la brûlure ad hoc. Elle le repousse une première fois. L'assaillant est sur le sentier, aux portes de la chair promise. Il itère. Elle le contient derechef, entrave toute progression. Il la ceint, tente de la retourner, pour la prendre par derrière, sans en avoir l'air, ni remords. Elle résiste, l'écarte du pied. Elle se redresse, se rhabille. Il n'a rien compris, ou ne veut pas. Elle est courroucée. Il maugrée, puis s'excuse. Il lui promet d'être plus tendre. Trop tard, la belle est indisposée. Il lui a coupé l'envie. Elle rejoint la table et si par magie, le repas la scie, l'assoit, alors dans la soie, elle ira, cela va de pair. La tortore et la gaudriole sont indissociables. Pour l'heure, son ventre crie famine et s'il est amené à s'emplir, ce n'est que par voie orale. Le pouce, le pousse se fera après.

L'homme se comporte en parfait amphitryon étant aux petits oignons avec son invitée, s'intéressant à ses pensées, étant aux petits soins avec sa dulcinée, s'accrochant à ses chagrins. Il n'a pas envie de s'être donné du mal, pour rien. La prime tentative lui a laissé une douleur au scrotum. Il ne sait si c'est dû au coup porté dans ses parties ou à l'excitation non consommée. Il contient ses gestes et ses mots, de manière à ne pas être pris en défaut. Trop poli pour être

honnête, la pomme n'est pas drupe et frôle ce qu'il a en tête. Cela lui convient ainsi. Elle joue le jeu à merveille, jouit de la situation. Elle se mue en bête de somme. Endormie par la bienséance du gueux, elle a bon dos. Elle prend sur elle de ne pas gâcher, non plus, cette soirée prometteuse, d'autant qu'elle a une importante nouvelle à lui apprendre. Elle préfère se réserver, pour le désert, à n'en point le traverser, lorsqu'ils seront enclins à la soif et la chaleur de leur désir hâlé, allé. Elle savoure chaque plat, préparé avec amour ou un semblant commode. Aussi, entre la poire et le fromage, elle lui rend quelques hommages. Elle quitte la table pour venir se placer à califourchon sur le maître de raison, demeuré assis car, interdit. D'une main experte, elle extirpe l'ithyphalle en colimaçon : à l'étroit en son caleçon. Trop mollasson à ses prétentions, elle l'agite à s'en rompre le poignet, faisant de ses doigts autant d'orphelins que veuve ne saurait en nourrir. Elle tire sur le pieu de chair, le décalotte à l'en extraire, lui remue les bourses à l'enfer, en faire trébucher pécune. Ses testicules sont des grelots annonçant la venue du Père Moelle. La hotte, retournée de la sorte, va vomir cohorte, jusqu'à la glotte chahutée par le plaisir montant. Le cador devient cuadro, les valseuses au flamenco lui arrachent quelques aulx : « *Aïe !* ». Le geste se faisant ceste, le gant de velours plus lourd change le credo, l'approche. Le rapport vire au sado. À ça d'eau, la verge prête à rompre, la garce la glisse en ses trompes, lui fait jouer Jéricho. En écho, les amants montent au mur, prêts à se jeter dans l'avide, avant que le monde ne s'interrompe, ou n'expire. À venir, elle se retire – que de ne plus en souffrir. Elle réserve le meilleur, le bonheur est dans l'après. Ne briguant de l'embrasser de suite puis de frôler l'ennui, elle rajuste sa

tenue, une fois de plu, après quoi le déluge. Ils ont toute la nuit. Elle contemple la bougie rendant l'âme, bien adroite, de mèche : elle gerbe une humeur filasse. De l'index, elle en prélève une goutte, qu'elle goûte. Elle lui déclare : « *Voici le met le plus exquis de la lippée.* ». Ne sachant si tel est un compliment, il lui sourit naïvement. Il semble que galantine ait pris les choses en main, en vin. Aspire-t-elle à une tournure maso ? Il pourrait multiplier les pains.

Vénus rassasiée se rassied. Rassis essuie la suie : messire consumé tente de rentrer l'objet de son déduit. Sourire jauni par le cliché, branleur ébranlé, il poursuit son repas. La courtisane observant le ridicule se met à rire. Il achève son repas, s'en retourne retourné, au récamier, réclamer son dû. Mignonne y est lascive mais, envoie le mutin sur les roses, lui préférant un thé. L'idiot s'exécute, encaissant l'uppercut. Il bouillonne en regardant l'eau. Il devra patienter. Comme un paon en sa roue, il déploie des trésors, son bagou plutôt que de lui passer bagouse au doigt. Vénale comme chacune, l'accorte lui accorderait la lune, ses charmes. Mais, il lui faudrait prendre un engagement qu'il ne souhaite pas, qu'il n'envisage nullement. La bouilloire sonnait le premier ring, il sort de son coin quérir le breuvage de sa douce. Là, il pourra la cueillir. Pour peu d'y ajouter quelques larmes d'élixir, elle lui sautera au cou, sans coup férir⁸, sinon de lui. Il sera sa lumière, son éclat. Foin de rebuffade, de liberum veto, de diète.

Elle repose sa tasse, fait mine de s'assoupir. Le philtre ne tiendrait-il ses promesses ? Le filon, serait-il épuisé ? Il se rend en cuisine, vérifie s'il est une date de péremption ou s'il

8. Férir de : être éperdument amoureux.

s'est saisi d'un mauvais flacon. Hilare, mousmé l'interpelle. L'effet fut retardé. Il arrive, ravi à l'haruspication du lit. Il s'agenouille à ses flancs, prend de la distance au cas où sa valentine aspirerait à en découdre, usant d'impétuosité. Il en conserve quelques bribes douloureuses. Les yeux fermés, belle fait la moue. Les lèvres en cul de poule, elle attend un baiser de son prince, de fait. Défait, embarrassé, celui-là s'en vient l'embrasser délicatement, signant l'armistice. L'infante ouvre des yeux étincelants. Des feux d'artifice en lieu de lices, de larmes, elle l'enlace se réveillant du bois, d'un sommeil de plomb. La consommation recouvre ses ardeurs. Follette, elle se redresse comme un diable, l'empoigne par le bras, l'entraîne en la chambre. Elle se dénude, s'allonge sur la couche, s'offrant au conquérant, le con quérant justice, sa mise au pilori. Au pieu, elle espère cet autre la perçant. Déposant les armes, il s'agenouille devant l'acra mouille. Prenant ces lèvres à pleine bouche, il introduit sa langue dans le puits en péché. Le nez à la fontaine, il boit la jouvence de sa maîtresse s'écoulant en filet. La languette sur cette autre, la radula sur la framboise de sa partenaire, il la soucie à l'en faire expirer. Il lèche le berlingot de chair puis, supplante son dard par son pouce, bégueule l'ayant juré ou désiré. L'organe érectile voué en orchidée ne tarde pas à ouvrir ses pétales charnels. L'ongle à la base du pistil, titille marée-chère qui sitôt, se plaît à susurrer. Elle l'invite à poursuivre la chatouille, sentant que la pâte mouille, la délaissera en guenilles. Dépensant sa salive à la perdre, arrosant la fleur assoiffée, l'Ali introduit un doigt puis deux, dans le baba, obligeant le sésame à s'offrir. Il va et vient des phalanges, donnant le change, aux vendanges entamées. Le raisin perle à la lie, sonnait l'hallali. La poule a pondu, s'est rompue en

euphorie. Un œuf, guère plus gros que le bout de ce pouce – matador piquant le clitoris – est né en son sein. Grossissant de plaisir, à en devenir énorme, il a fini par exploser, transportant wyandotte aux nues. Expédiée au septième ciel, celle-là n'en bouge plus.

Sa chair de frissons parcourue tremble au moindre frôlement. Son amant ne peut plus, ni la caresser, ni l'embrasser, mais n'en pouvant non plus, il l'agrippe par les cuisses, lui écarte les jambes, de lui ouvrir béatement ce sexe s'épanchant. Dans un violent élan de rein accompagné d'une raucité, il la pénètre. Le vagin étréci par le prime orgasme, contracté par la jouissance extrême, résiste un instant. Il finit par céder à l'assaut, aux coups du boutoir. La gorge de la belle lâche une mixtion de douleur et de plaisir. À l'étroit en ce con doucereux, l'autre est au bord de l'extase. Il va et vient à en périr, entrant, sortant sa queue en butor. Le roseau plie, ploie à chaque effort mais, ne rompt. Il ne faudrait pas. Il ceint sa partenaire de toutes ses forces, la décolle du grabat. À terre, les ébats redoublent. Le rythme s'accélère. Le rustre contracte ses muscles pour ne pas décharger. Il serre les dents, contient ce geysir prêt à fuir. Il sort sa verge en ressort, l'enserme en sa base entre index et pouce pour en interrompre l'écoulement. Pressé par l'excitation – champagne ! –, il n'y parvient et éjacule sur le bas ventre de sa complice. La belle en état extatique en redemande. Le céladon – c'est là don – demeurant au garde avoue en vouloir itou. N'ayant pris son pied, il attrape ceux de la douce et retourne au lardon. La dinde aux marrons, il lui claque les miches, lui intimant de se mettre à quatre pattes. En levrette, il la prend bestialement tout en la fessant. Il contemple ses seins se balançant, se dodelinant dans le vide,

s'agitant à chaque onde. Allant plus profondément, la douce se met à gueuler : « *Oh, oui! Plus fort, plus fort mon salaud!* »

Comme d'aucuns lui auraient pissé, il lui crache en la raie. Sa salive humidifiant ce sphincter le narguant, il y introduit indicible une phalange en la cible, tout en poursuivant sa course effrénée. La menant au doigt et à la braguette, il chevauche cette mouture s'époumonant derechef. À poil et en vapeur, au bord de l'extase, elle hurle à en faire tomber les murs. Mise à l'index, elle se sait condamnée. Le majeur entre en compagne, deux doigts, puis un troisième lui perforent la rondelle. Élargi tel un petit citron, suintant la limonade, le *malotrou* s'extrait du sien, pour entrer en celui-là. Le phallus à la garde, il la regarde empoigner le tapis, mordre la poussière, serrer les dents. Le derrière bien en l'air, le phallus bien dedans, ils entament un rodéo. Cette pénétration contre nature, les sauts d'homme, l'ego mort, maîtresse vagit. Elle éructe : « *Défonce-moi le cul! Vas-y.* ». Il lui enserre la taille, se taille la part du lion. Croupier en ce croupion, accroché à la croupe, léonin, il joue son va-tout. La roulette use. Il accélère la cadence. La belle entre en transe. En cette *lancinance*, la brûlure comme en sang, il sourd en semence, souffre en silence. N'y pouvant plus, il feule. Sentant l'humeur se répandre par jets en sa tonne, Danaïde emplie s'enfonce sans fond, dans la délectation. L'amant lâche prise. Elle s'écroule sur le sol. Elle l'eût achevé par une fellation. Mais, elle ne peut. Il lui faudra du temps pour reprendre quelques forces.

Tandis qu'il la câline, elle est taraudée par l'envie de lâcher le morceau et celle de ne rien dire. Le moment est-il opportun ? Est-ce pertinent ? Elle ne peut conserver cette nouvelle

pour elle seule. Il lui faudra crever l'abcès, ou tard. À moins que ce pot ne soit de pus contenu ou d'ich... or, elle connaît les hommes. Toutefois, reculer pour mieux [se faire] sauter n'est pas la solution. Elle le sait pertinemment. La mine aux torts, elle arpente le dédale, idéal, sans en trouver l'issue. En Icare vêtue de cire, elle se jette à l'eau, affronte son soleil. Elle vérifie qu'il n'est pas en train de succomber au sommeil, veut être certaine qu'il entendra ce qu'elle brigue lui confier. Peut-elle lui parler ? Et de quoi ? Voilà, elle est enceinte. Il se marre, pensant à une mauvaise farce. Mais, le visage fermé de canope le fait descendre brusquement de la canopée. Est-ce sérieux ? Le peut-on plus ? D'un mois maintenant. À force d'espérer commercer à trois, le vœu est exaucé. Il n'y pensait pas ainsi. La colère le lève, le jette au saut du lit. Ne prend-elle ses précautions ? Lui aurait-elle menti ? Non. Il n'est de contraception soluble. Il naît parfois des bébés « pilule ». Elle aura du mal à la lui faire avaler. Dans l'ire noire de la trahison, pris pour un connard, à for ou à foison, il lui ordonne de prendre ses cliques avant des claques, d'aller se faire voir chez les Grecs, aux calendes. Il n'est pas prêt de remettre le couvert. Ils ne se verront plus, sauf si elle vient seule. Le message est très clair. Mais, elle n'est pas prête, en corps, à rompre sa chair. Dignement, elle se rhabille, ajuste sa coiffure. Il l'attrape, la fout dehors. Il gifle la porte, les talons tournés.

Il cavale regagner sa couche, lorsque la belle semble vouloir en rajouter une. Elle frappe. Aurait-elle oublié une nouvelle, du même acabit, comme une séropositivité ? A-t-elle perdu – à défaut d'occasion de se taire – un vêtement ? Ou en a-t-elle omis telle sa culotte ? D'un bond, il traverse le couloir, ouvre furibond le vomitoire. Apprêté pour un

rendu, il va cracher son fiel, lorsqu'un sursaut l'en empêche. Il est surpris de ce qu'il découvre. La visite n'est point celle soupçonnée. En lieu et place, il est une poupée qui fait : « Non, non, non... » Sur une sorte de grosse boîte à musique, un petit rat monté, tourne sur lui-même en jouant une curieuse ritournelle. Sa réminiscence le plonge plusieurs années en arrière. S'appuyant sur l'antienne, il cherche à en recouvrer les paroles. Il les connaît, assurément. Et tandis qu'il se perd en ses pensées, la danseuse poursuit sa ronde, à ce qu'il finisse par trouver. « *J'aime la galette, savez-vous comment. Quand elle est bien faite, avec du beurre dedans...* ». Elle quitte son piédestal et déstabilise le parâtre. C'est la comptine qu'il chantait jadis au ventre arrondi de sa concubine, avant qu'il n'apprenne que l'ange lot d'infortune était vicié. Est-il pris d'hallucination ? Son esprit aurait-il disjoncté à l'annonce faite par Marie ? Est-il en train de rêver, éveillé ? La garce lui aurait-elle mis une potion ou un hallucinogène dans l'assiette ? Il n'est plus dans la sienne et ne sait que faire face à ce tutu de vertu approchant. Qui est-elle ? Que lui veut-elle ? Soudain, l'affaire lui vient en tête. S'agit-il de l'une de ces tueuses dont on lui rebat les orteils – les médias lui cassant les pieds avec cette histoire ? Pourquoi lui ? Il n'a rien à se reprocher. Il n'est point enclin à la pédophilie, n'a point d'appétence pour les gamines, sinon pour leurs mères, ou les majeures. Il clôt l'entrée, se rue sur le téléphone pour prévenir la police. Cette dernière boucle tout espoir de secours, lui mandant en boucle de ne pas quitter : il sera bientôt mis en relation avec un agent. Il se trémousse d'impatience, bredouillant : « *Grouillez-vous !* ». Au moment où, in fine, il est en relation, son entrée part en fumée dans un énorme fracas. Il est projeté au mur. Dans le

nuage apparaît la même. Revenant, s'en venant vers lui. Que lui veut-elle ? « *Je ne suis pas un pervers !* », hurle-t-il pour se défendre. Ses mots résonnent en sa tête, se déforment. Un pervers, un pair vair, impair vert, un père vers...

Sans mot, sans maux férir, la fillette devient transparente comme elle le fut pour lui. Elle ne le fait pas rire, si tant est qu'elle pût. Il ne saisit pas, plus, lorsqu'il se met à neiger au sein de l'enfant, sur les images d'une mère esseulée, hale-tant, allaitant sans en avoir le temps. Son poupon lui est retiré brusquement, enlevé. Il comprend qu'il doit se reprocher son attitude de père n'ayant assumé. Il va payer : et pour le passé, et le présent. Il en a des frissons dans tout le corps, des fourmis carnivores le dévorent. Il a beau mander pitié, leurs mandibules ne daignent s'interrompre. La boule approche, cloîtrée en son alogie, a-logis quoique de retour au bercail. Elle lui donne froid dans le dos, la chair de poule. Il voudrait se défendre mais, ne peut s'y résigner. Il ne saurait frapper une mouflette, la sienne. Et, lorsqu'il s'y résout acculé par la géhenne, sa haine lui retourne coup pour coup. Il se les porte. Il envoie de toutes les douleurs, à chacun de ses bleus. La fillette reprend des couleurs, son tain. Elle prend vie sous ses yeux. Il détourne son regard, n'osant affronter ce miroir. Comme l'alouette ne les faisant, il perd ses printemps.

Déboulant, la même se déploie, cesse de rouler. Ayant amassé mouches, elle les libère en nuées. Reprenant forme humaine, elle semble gelée, animée par un cœur de pierre. Après avoir été, elle hait. Elle est l'hiver. Ses yeux sont des vitrines emplies de brouillards cristallins. Il y floconne une poudre étincelante. Ses cheveux noir corbeau font ressortir sa lactescence. Elle boit du petit, l'est. Sa bouche est cousue

d'un fil élimé. Elle ouvre son manteau, libère la tempête. Courent des cicatrices tout au long de son corps qui, béantes, prennent envie de mordre. Comme autant de pièges, de goules, elles s'étirent à en déchirer la peau. Leurs crocs briguent la morsure. La fillette – ou ce qui y rassemble – étreint son père, à pleines dents. Elle mord enfin la vie. Pater familias ne résiste à famélique. S'en repaissant, elle lui arrache des lambeaux de chair. Le porc pisse par tous les pores un sang épais. Une voix d'outre monde, sortant de cette tombe, en trombe, plombe leurs retrouvailles d'un : « ... *Ta faute, bâtard ! Ta mère bouffe des queues en enfer. La mienne au purgatoire...* ». Son haleine – sans essence – exhale putrescence et rancissure. L'homme ne l'est plus, de rien. Il est en proie à un cauche-mare, au sein englué. Il va se réveiller. Il en est certain.

Un bistouri apparaît en dextre. Il ne contient plus le ceste. Par la chanson, l'échanson est asservi, à servir chaud. Il promène la lame sur ses téguments, résistant à la pression. Pour l'instant, elle le frôle, sans entrer dans le vif du sujet. Il se met à pleurer, apeuré, mande à nouveau pitié. Il itère sa prière de l'épargner. Il s'éparpille, au figuré, bientôt au propre. Magnanime, fillette entend son appel. Elle l'exauce plantant le scalpel en sa pupille. Il sera, saura à moitié. Le géniteur gémit l'heur. Tournant le couteau dans la plaie, elle évide l'orbite sous les lamentations de l'hostie. Le scarificateur ressort du cruor, nappé d'une humeur gélifiée. L'homme n'a plus froid aux yeux. Tant mieux. Le surin bien en main, il entreprend de se scalper. Senestre empoigne sa canitie et initie de tirer dessus, sur sa chevelure, pour en décoller les tissus du crâne. Il a fière allure, le vertex à l'air et l'œil crevé. Il attrait pour trait d'une éminence chtonienne, un suppôt de

Satan, ou un inquisiteur. Noble saigneur se scarifie le front, d'une croix inversée. Là, en son centre, il plante sa lame pour en extraire son âme damnée. La pointe creuse l'os en émettant en crissement étrange. La boîte percée, elle se loge dans le lobe frontal. D'un coup sec, la lame entre en son intégralité, entame la substance grise. Perdant ainsi sa mémoire spontanée, la victime oublie sitôt ce qu'il se trame, son drame.

Il se relève, se rend en cuisine. Il lâche son bistouri – trop petit – pour poursuivre la découpe. Il s'empare d'une feuille de boucher, pose son bras gauche sur le billot et commence à se débiter. D'abord le bout des phalanges, puis les doigts entiers. Les rondelles de chair sous la violence des coups, sautent en tous sens, roulent à s'en perdre. Gagnant la main, il change de lame pour un couteau à désosser. Il ouvre la peau, remontant l'avant-bras. Il écarte les lambeaux. La fillette vomit, en ses replis, lots d'asticots. Le père-sécuté referme ses blessures à l'aide d'une grosse aiguille et d'une ficelle de cuisine. Il se recoud, ce qui peut l'être. L'ouvrage achevé, il observe ses téguments remuer, remués par les vers, à la mesure de leur déplacement. Son calvaire va-t-il durer ? Il semble que la gamine brigue lui faire endurer ce qu'elle subit. Doit-il s'en réjouir ? Cela ne durera qu'une partie de la nuit, infime, tandis qu'elle l'eût des années. L'homme prend un bouquin de sa main valide et s'installe à table. N'ayant plus qu'un œil face au trou, il tente de lire. Ses souvenirs sont flous, ses connaissances s'évanouissent. Il ne parvient à déchiffrer les mots. À chaque faute ou lacune, il s'inflige une punition, tantôt une claque, tantôt un coup de fourchette en règle. Abasourdi, il choit.

* * *

À son réveil, il est affalé sur la table. Il recouvre ses esprits, ceux restant. Il est nu, ligoté au plateau, bras et jambes écartés. Pour célébrer leur abouchement, la môme a également sabré le champagne. Las, le goulot n'a pas tenu. Le nectar en a jailli et le haut de la bouteille a explosé, délaissant une couronne de verre extrêmement tranchante. Une main se libère. Elle plante un digit en son anus puis bientôt un deuxième, et un troisième. La mimine attrape la bouteille brisée, la plante dans le trou de balle bayant aux corneilles. Le palot n'est plus à la noce mais, à ses funérailles. Pis'sang de toutes parts, il sera bientôt exsangue, délivrer du supplice. Il supplie son bourreau de l'achever, l'en conjure. La gamine lui tend un revolver. Il s'en empare, appuie sur la détente, une, deux, trois, quatre fois. Se serait-elle moquée de lui ? Il n'est pas armé. Que ne l'avait-il remarqué ? Il est une munition sur la table. Il l'appréhende. Cependant, au lieu de la glisser dans le barillet, il est contraint de se l'introduire en [friand-] guise de suppositoire, ayant pris soin de retirer le magnum. Pour la récupérer, il se doit d'enfoncer sa pogne en son pétard et comme disent les militaires, de se sortir les doigts du cul. Il fouille, palpe, gratte, remue fiel et verre.

La douille récupérée, tremblant d'une feuille à n'en plus tenir, il la glisse dans le magasin, qu'il fait rouler. Il pose le canon sur la tempe puis changeant d'avis, il préfère l'avalier, de juguler sa gorge, et de ne point se rater. Il n'aura d'autre chance. Il arme, presse la gâchette. Le tir est stérile. Il ne produit pas son effet. Le suppli-scié salive à n'en plus pouvoir se contenir. Il itère, arme et bisse sur la détente. Rien. Il

fait feu à maintes reprises, en vain. Saint-Elme reste sans foudre. La roulette ruse, le barillet tourne sur lui-même sans faire parler la poudre. Il l'ouvre, vérifie que la balle y est. C'est le cas. Il ne comprend pas. Qu'a-t-il oublié, sinon tout ? Son instinct de mort ne saurait le tromper. Il referme le flingue, se sentant devenir dingue, il remet le canon en bouche. Il embrasse le chien, le caresse du pouce, l'entraîne en arrière. De l'index, il presse. La caravane passe, le clebs demeure muet. La douille serait-elle endommagée ? Il s'effondre en l'arme, dessus. Il redresse la tête, observe la fillette impassible. Il la prie, lui prie de l'excuser. Le coup de grâce part. La balle se loge en sa tête, au cœur de la croix. Il s'écroule inerte, libéré.

* * *

Éveillée par une détonation onirique, la maîtresse meurtrie quitte son lit. Elle a un mauvais pressentiment. Son corps tremble, tressaille. Son intuition lui insuffle le pire. Elle décroche son téléphone, tente de rejoindre son céladon. La ligne est perturbée, elle davantage. Elle hésite entre s'habiller et se rendre sur les lieux tel que ; ou n'en rien faire. Après tout, après coup, ne l'a-t-il mise à la porte, une malpropre. Ne l'a-t-il envoyée sur les roses ? Mais, sa conscience n'est pas en paix. Elle lui intime d'y aller. Aurait-il fait une bêtise ? Ou est-il victime d'un fait divers ? En droit, elle est en droit de savoir. N'est-il le père de son futur enfant ? Elle s'apprête, au pire. Le feu la consume. Il est mort. Elle en est sûre. Sa chair l'éclaire. Son corps le subodore. Elle quitte son foyer en hâte, un incendie aux entrailles. Le fœtus transpirerait-il

le trépas de son géniteur ? Est-ce la pitance qu'elle ne digère – lui de concert – ou l'adieu ?

Elle roule à tombeau ouvert, vers la demeure funeste. Ses phares déchirent les sorgues. Il pleut des haliebardes. Elle se rassérène, lâche de la bride, lève le pied, qu'elle prit, et prie pour ne pas aller au fossé. Ses fossettes s'en sont allées, en ont talé ses joues, qu'elle se mord pour ne pas crier. Le chemin, jamais, ne lui a paru si long. Un virage, un second, quelques-uns encore pour crier son amour, sa haine. Là, le domicile est à portée de cils. Il paraît dans l'éclat de ses feux. Elle pile face au bâtiment, sort de son véhicule dans la précipitation. Elle accourt en preux, chevalier servant de prétexte. Il a tant besoin d'aide, elle le pressent, bien que la maison soit plongée dans la pénombre, les ténèbres. Tout y paraît calme, faussement.

La porte entrouverte laisse augurer un malheur. Elle bâille, braille de douleur. L'audacieuse entre dans la fronde. Elle hèle songeant que l'hère, erre, à n'être tapi, au tapis. Son cavalier est-il mort, le mors rendu en dernier éphore ; jugement ? En tête l'émule, elle avance en cet érèbe, ce dédale, où les pétales s'étiolent. Il règne un silence. De le rompre, elle appelle, pioche en ses ressources. À tâtons rompus, elle dénêche un interrupteur, fait toute la lumière. Elle avise en une mare rougeâtre, son bellâtre, au bain, marri. Il est assis, un expire aux lèvres. D'un trou au milieu du crâne, flue son existence. La tête baignant, dans l'assiette, il est immobile. De qui fut-il, fit-il le festin ? La camarade s'est-elle régälée ? Elle le fut à moins. Une arme à feu en sa pogne augure le suicide. « *Pourquoi ce geste ?* », est sa première pensée. A-t-il fini par toucher son erreur ? Il lui eût suffi de s'excuser. N'a-t-il supporté qu'elle puisse le saisir odieux, abject ?

Était-ce sa nature ou un baroud d'honneur ? A-t-il songé qu'il l'avait perdue à jamais, qu'elle ne lui pardonnerait pas ? Elle aimerait le soulager, l'êtreindre, le baiser une fois en corps, non en ce cruor. En outre, elle doit se contenir, se résoudre à ne point, au risque de brouiller les indices, ou d'endosser ce trépas. Nimbé de cette éternité recouverte, il semble serein. A-t-il trouvé la paix, enfin ? Il est comme elle l'avait laissé, vêtu de cette tenue dont il aimait s'accoutrer pour lui faire plaisir, d'une robe de chambre qu'il exécrait. Elle l'a lui avait offerte, qu'il ne déambule nu en la maison, ou ne prenne froid. Il déclarait ressembler à un rupin, ne pas y être à l'aise. Il se préférait en Adam. Sa chevelure poivre et sel maculée, comme au gel travaillée, lui confère un air de latin lover, latrine : son eau de toilette premier prix lui emportant l'odorat. Ou serait-ce l'empyreume du raisiné commençant à tourner ? Elle téléphone aux flics.

Ces derniers ne tardent pas à débarquer. Après l'avoir questionnée, asticotée, acculée, et avoir photographié l'obscène sous toutes ses coutures, relevé les premières observations du légiste, perquisitionné, retourné la place, fouillé chaque recoin puis emballé le macchabée, ils lèvent le camp, plaçant la demeure sous scellés. À la morgue parvenu, le corps est disséqué. A-t-il un lien avec les cinq autres meurtres ? Celui-là n'a pas été torturé ni mutilé. Nul ne lui connaît un sombre passé ou les fichiers n'en ont trace gardée. Les documents n'ont rien révélé de suspect, ni son disque dur. Il n'avait aucune photo compromettante ni de famille. En a-t-il une ? De prime abord, ce décès est – bel et bien – un suicide. L'homme ne buvait pas, ne se droguait pas. Il venait de rompre. Un élément quelconque pourrait-il inculper sa maîtresse ? Aucun. Quoiqu'inexpliqué, inexplic-

cable, ce geste fut perpétré par son auteur : des traces de poudre ont été découvertes sur sa main. Il a pressé la détente. Or, y regardant de plus près, d'où sort ce pétard ? La victime n'en avait déclaré. Celui-là semble sorti de nulle part. L'aurait-on obligé à se tuer, à s'immoler ? Qui lui a fourni, fourbi l'arme ? La maîtresse est interrogée. Elle ne sait pas, si ce n'est qu'il en avait une sainte horreur. Elle s'en souvient à présent. Il lui avait raconté une anecdote à ce sujet, passant devant une armurerie, au cours d'une promenade. Lors de son service militaire, il avait été au trou pour avoir refusé d'en tenir une. Objecteur de conscience, il n'avait été entendu, ni réformé et fut contraint à la conscription. Les militaires ne parvinrent à le rompre, ni en ses opinions. Il fut affecté – non de son sort car, au demeurant droit en ses souliers – à la cantine. Là, il s'initia aux métiers de bouche. Il apprit la découpe, le travail de la viande. Lorsqu'elle était périmée, il la trempait dans la javel – notamment le veau – pour lui rendre une teinte blanche. Il se rappela alors de l'odeur de pourriture, des déchets organiques dans les poubelles, faisantant l'été au soleil, des asticots grouillants. Il en avait la nausée de l'évoquer. Il fut surpris un soir, prenant sa douche, en train de s'enfoncer le goulot d'une petite bouteille de soda en verre, dans l'anus. Comme tous les jeunes mâles de son âge, l'expérience homosexuelle l'intéressait par pure curiosité, sans doute pour être conforté en son hétérosexualité. Plutôt que de tomber dans les bras d'un autre et de se faire sodomiser, il avait préféré un succédané. Surpris en fâcheuse posture, il fut réformé. *Manu militari* étiqueté « pédé » comme un psoque, ils lui cherchèrent quelques poux dans la tête puis, le dégagèrent (derrière les étiquettes...). Même s'il fut heureux de parvenir ainsi à

échapper au devoir civique, inique et ordres imbéciles, il demeura ébranlé par le moyen ; l'épingle de l'uraniste. Il lui fallut du temps pour en rire et s'en défaire, comment donc un individu exécrant viscéralement les colts, pouvait-il en détenir un ? Ce postulat ne tient pas.

Le médecin remarque soudain un indice en ses pupilles. Elles semblent cramées. Auraient-elles été exposées à une lueur intense, comme ayant observé le soleil sans protection aucune ? L'épiderme en conserve également une trace ardente, un voile rouge. Quelle pourrait en être la source ? Suffisamment intense et brève, elle pourrait avoir un effet psychotique, bouleversant le cerveau suivant ses humeurs, l'état d'esprit de la personne, comme d'aucuns voient défiler leur vie à l'article, celle-ci est prise dans un défilé d'envies où le « ça » est désinhibé en une sorte de phantasmallégorie, ou fantasmagora. Ils sont en proie à leurs phobies, les plus intimes ou leur probité. Ils hallucinent, leurs sens en tous, voire en indécence. Ils sont en proie à une foule de sentiments, les plus vils, s'entrechoquant. C'est ce que l'Aspic avait révélé sans y oser. Le légiste ressort du tiroir l'ensemble des victimes. Il remarque ce voile presque évanoui en chacune. Elles ont ce point en commun : un flash incommensurable leur aura fait perdre la tête. La thèse du suicide revient sur le devant. L'esprit pétri, ils se sont donné la mort pour échapper à leurs délires, leurs peurs. Il n'est d'assassin – au sens propre du terme – si ce n'est étymologique et arabe, fumeur de haschich. L'assassin étant en chacun d'eux. Qui le fait sourdre ? Qui les pousse à bout ? Qui les plonge en l'ombre de cette lumière ? À n'en point douter, l'éclat ayant un effet ravageur sur le cerveau, il n'est besoin de chercher : les hordes de gamines courant la ville flashent

leurs hosties à la nuit tombée, la luisance étant à son apogée. Tous les indices mènent à un homme, au scientifique. De cette arme, aucun des adjoints ne l'a abordée, n'en a cure. Il doit officier à l'abri de tout regard indiscret. Les trois branches expérimentales n'auraient de dessein, de destin que celle-là ?

Il demeure un mystère, non le moindre. Pourquoi cette victime ? Son profil ne la relie en rien aux autres. L'homme n'a pas de mœurs pédophiles. Il n'appartient pas à un réseau mafieux. Son meurtre est-il une énième diversion ? En ce cas, laquelle ? A-t-il une utilité ? Assurément. Est-il mûrement réfléchi ? Purement gratuit ? Il n'a pas de famille, pas d'enfant ou ayant pu subir ses penchants. Et, lorsqu'un se profile, il le rejette. Serait-ce le mobile ? Son refus d'hoirie ? Non, l'acte est par trop instantané et impossible à prévoir, hormis en étant dans l'entour de sa maîtresse ; ou en son passé. S'agissant de la première, ils venaient tout juste de rompre. Vu l'heure et la promiscuité où les faits se sont produits, ils ne peuvent avoir de connexité. Le martyr était attendu à proximité de son foyer, le départ de sa dulcinée mit le fou aux poudres. Concernant ses antécédents, aucun méfait connu ou suspecté n'est à déplorer. Quant à son métier, quoi de plus ordinaire ? Les enquêteurs sont perdus. S'ils ont avancé sur un point essentiel de cette affaire, la forme, c'est-à-dire l'arme des crimes, ils sont divisés sur le fond, le mobile. Si ce n'est le secret...

Chapitre 5

« Le gardien de but de hockey est une sorte de geisha, faisant la moue ou la conversation au palet, dansant frénétiquement, au masque d'une blancheur extrême, parfois maquillé, censé, insensé, s'en cherchant des cross, au lieu de l'affection de ses hôtes. Oui, la comparaison est subtile, quoique tirée par les cheveux. Il inspire davantage la terreur que l'adoration. Pas si sûr, il peut être adoré de ses fans et en tant que pièce maîtresse, il peut faire basculer la rencontre dans quelque chose de complètement fantasmagorique. Il est parfois vénéré, adoré, sans jamais se faire remarquer. On lui préfère les attaquants, ceux qui doivent le percer, le marquer – oserais-je dire – à la culotte. Non, assurément pour moi, nous sommes dans une similitude troublante, dont le rapport est certes viril, inversement proportionnel à ce que la geisha peut être en féminité, en douceur.

— À vous entendre, il serait là pour rompre la glace. [Rires].

— Messieurs, je vous interromps, une nouvelle importante de l'agence de presse vient de tomber, n'ayant aucun lien avec notre sujet ni la sensualité des geishas. Il y a eu un nouveau décès, cette nuit. La police ne saurait se prononcer mais, il pourrait être en relation avec l'affaire dite des comourants de Cujus, bien que la victime n'eût aucune activité pédophile ni mafieuse. Il s'agirait d'un homme d'une bonne

quarantaine d'années, sans attache a priori, répondant au nom de... »

La femme tressaille. A-t-elle bien entendu ? Elle augmente le volume sonore de son transistor, espérant que l'animateur itérera.

« Je vous l'avais dit que, tôt ou tard, cette affaire déborderait de son contexte. Qu'après une catégorie, un profil de victimes ciblées, le ou tueurs s'attaqueraient à d'autres, qu'ils ne se cantonneraient pas aux pédophiles ou aux pédérastes. Ce n'est pas que j'ai quelques accointances ou sympathies pour ce genre de détraqués sexuels – loin de là, entendons-nous bien – mais, ce type de cinglés aux allures de justicier se font une idée singulière de la justice. Ils finissent toujours par tomber dans l'excès.

– Est-ce à dire que vous cautionneriez de tels actes, s'ils n'étaient outranciers ?

– J'avoue que je ne pleure pas les salauds lorsqu'ils endossent à leurs atours, la panoplie de la proie. J'y vois un juste retour des choses. Ou vous êtes dans la pure démagogie avec les travers qu'elle peut engendrer, ou vous avez une liaison, au juste, qui me laisse aporétique, pour ne pas dire qui me stupéfait. Vous trouvez : « être la norme », que chacun se fasse justice, à la condition de ne pas choir dans l'abus voire la démesure, tout en condamnant la méthode démentielle ?

– C'est exact.

– Mais, qui n'est pas pétri de paradoxes ? Que celui-là me jette la première pierre. Pensez-vous que je devrais consulter ? [Rires].

– Qu'on me donne un caillou ! » [Rires].

La femme met fin à ce monceau d'inepties, aspirant à recouvrer un pragmatisme circonstanciel. Elle éteint sa radio, décroche son combiné, demande à parler au commissaire. L'ayant en ligne, elle l'interroge quant au suicidaire. Il s'agit de son ex, du père de sa chair. Il est celui les ayant abandonnées, ne briguant assumer une enfant susceptible de handicap. L'officier se frappe le front en s'interrogeant. Comment n'a-t-il pas fait le rapprochement ? Mais bien sûr, il tient le chaînon manquant. Cette mort est connexe aux autres. Le cercle se resserre, devient intime. Le géniteur n'ayant endossé son rôle, il est quelque part fautif de ce qui est arrivé à la gosse. Le flic interroge la mère, aux fins de savoir si elle en a appris davantage sur sa progéniture. Sait-elle si la petite... ou la grande à présent... est toujours vivante ? Elle lui répond par la négative. Le privé, malgré ses allers et venues, n'a pas trouvé trace d'une existence avérée. « *Et le professeur ?* », s'enquiert-elle à son tour. Le flic lui réplique qu'il n'a aucun élément nouveau. Le prévaricateur est étroitement surveillé par ses troupes mais, il demeure en son repaire, n'en sort jamais. Dès qu'il mettra le nez dehors, il sera appréhendé illico.

La putain raccroche, pour le turbin. Là aussi, elle aimerait raccrocher. Elle est en bonne voie. Il semble que l'affaire sera bientôt résolue. Elle pourra alors faire son deuil, reprendre une vie normale ; ce qu'il en reste : et de vie, et de normalité. Elle quitte le bercail, l'espoir aux entrailles.

* * *

Elle y reviendra, fourbue, partagée entre la joie d'une journée ayant porté ses fruits, tenue ses promesses et une

lassitude mêlée de fatigue, la possédant. Elle s'adonne au rituel quotidien. Avant toutes choses, prendre une douche, se laver des souillures du jour, retrouver une once d'énergie. Alors, elle se mettra à table, pour quelques ripailles. Ayant l'estomac retourné par peu ou prou de michetons indéliçats ou pouacres – elle ne choisit pas ses clients, même si elle peut se refuser, s'exposant alors à la vindicte du mâle frustré –, comme à l'accoutumée, elle aura les yeux plus grands que le ventre, jettera plus de la moitié des provendes. Elle culpabilisera en pensant à ceux mourant de faim, de fil en anguille, sous roche, elle songera à sa fille, vers elle, iront ses ultimes pensées. Elle s'endormira du sommeil du juste, maudissant sa vie, honnira ce fumier de docteur Je-kill, en mister hide. Au raz de marée l'emportant, une bouteille vide en sein des abîmes, elle s'emplira de vase à en déborder. Au petit matin, elle sera refoulée, recrachée sur le sable du marchand, son message encré, ancrée en sa douleur, de ne pas avoir succombé, d'être encore en vie, sans envie.

Elle se devêt mais, conditionnée, déformée par sa profession, de soi, elle a cette impression qu'un client l'attend, affalé en son plume. « Vient ma poule. », a-t-elle le vil sentiment d'ouïr. Elle jette un œil sur sa couche, se convaincant qu'elle ne doive y passer. Puis, dénudée, elle s'observe dans la psyché, pour s'assurer de ses appas perdurant, se rassurer de ne pas avoir été esquintée par la basse-cour, la foulitude la foulant. Hôtesse entre en cabine. Malgré les heures de vol, elle reste séduisante. Son fion de commerce n'a pas été entamé. Elle fait gerber la pomme, attend que l'eau soit à température, pour se faufler sous les filets. Elle s'empare du gel, en fait couler une noix en sa paume. Elle se frictionne, passe sa main sur ses seins qu'elle pétrit, qu'elle pelote. Elle

s'attarde sur les mamelons ayant été suçotés. Elle frotte son torse, ses hanches gardant l'empreinte de chacun de ses réguliers ; ou passagers. Un doigt dans le nombril extrait quelques peluches et macules, résidus de coïtus interruptus, venus s'y répandre. Elle descend vers son pubis savamment épilé. Elle l'observe, en quête du moindre poil dépassant. Elle en arrache un, de-ci, de-là, cahin-caha. Elle grimace à la racine cédant. Elle s'applique à nettoyer cette accolé, racole buissonnière. Du majeur se glissant en ses lèvres, elle lave son intimité flétrie, s'attarde aux pétales effeuillés. Elle titille son clitoris épargné, secoue cette tirelire, pour l'en faire mousser. Sentant le désir monter mais, ne voulant y succomber, elle s'insinue en sa raie, qu'elle écarte d'une main, pour mettre à jour son œillet. Ce dernier n'étant défloré – elle s'y refuse – la toilette est sommaire. Le doigt venant le frôler, suscite une jubilation. Un drageon de désir renaît de ses cendres. L'ardeur la gagne, bientôt la luxure.

Tandis qu'elle se prodigue un lavement singulier, elle ne remarque pas la buée naissant de la fange. Les bains en sont submergés. Il y règne une chaleur étouffante. Dans la brume venant lécher les vitrines, en cette condensation sans gare, il s'écrit : « *J'aime à l'aveuglette. Savez-vous comment ?* ». La courtisane, au bord de l'extase, s'arc-boute contre la paroi de verre, efface de son thorax, les mots. Elle s'y cale pour mieux se pénétrer. Perdant la notion de la réalité, du temps, l'haleine mêlée à la nuée, elle s'époumone d'extase, hurle de plaisir. Elle choit à quatre pattes, dans le bac. L'eau fraîchit, la saisit. Refroidie, elle se dresse. D'un bond, elle sort de la douche. Elle attrape au vol, une serviette, dans laquelle elle s'enveloppe. Elle se bouchonne à l'aide du coton, tente de se réchauffer. Elle grelotte. D'une main, elle s'essaye à couper le débit glacial. Serait-elle restée au point

d'en vider le cumulus ? Elle regarde l'heure. Il n'est pas tard. Elle ne comprend point. Peu lui en chaud... chaud. Elle revêt un pyjama, ainsi qu'un négligé. En son dos, il se met à neiger. Du pommeau chutent des flocons épais, bien que le robinet ait été fermé.

Elle se rend aux fourneaux, hésite entre se mitonner un petit plat, tel risque de lui prendre des plombes, ou du réchauffé. Elle opte pour la première solution. Se planter devant la téléloche ne l'agréé guère. La boîte de Pandore ne sait que cracher les mêmes maux, les mêmes guerres. En ce moment, elle la bassine avec l'Affaire, l'entraînant en eaux troubles, la mouillant en d'affreux souvenirs. Elle réfléchit à ce qu'elle pourrait se cuisiner. N'ayant d'idée, elle renonce, se rabat sur le congélateur. Elle en extrait une pizza, à l'emballage couvert de givre. Elle la pose en plan, allume son four. Dans la pellicule blanchâtre, paraissent soudain des mots : « *J'aime la toilette. Savez-vous comment ?* ». La courtisane s'en revient, l'eau à la bouche. Elle observe la calzone. D'une main, elle balaie les vocables, sans y prêter attention, ne les ayant pas vus, soucieuse de vérifier qu'elle a saisi le mets prompt à combler son appétit. Elle ôte la pellicule de glace, souffle en sa dextre pour interrompre la brûlure du froid, puis ouvre l'emballage. Elle dépose son surgelé en un plat et l'enfourne. Elle referme la porte du four. Une légère buée y paraît, au sein de laquelle, il s'esquisse une phrase : « *J'aime la raclette...* ». Étant déjà affairée par ailleurs, elle ne la remarque pas davantage. Elle profite du temps de cuisson, pour faire une lessive. N'est-ce un comble lorsque l'on est lessivée ? Elle trie ses tenues de travail, plus affriolantes, que les autres. Maculées de sueur, d'odeurs et d'humeurs diverses, elles sont en un sale état. Cela lui

coûterait une fortune en nettoyage. Mais ne serait-ce le prix à payer, le prix de la perfection, pour être achalandée ? Dans le cas contraire, ses clients iront ailleurs, embrasser si le gazon n'y est meilleur, sinon plus vert...

Elle effectue un tri minutieux, répartissant son linge selon les couleurs, au risque pour les plus criardes de baver et d'entacher les plus claires. Son credo exige l'excellence, foin d'à-peu-près, à se retrouver sur la paille. Le tambour empli, elle referme le hublot. Un visage apparaît soudain dans le sabord, d'une fillette enfermée dans l'engin. La femme sursaute, se disant qu'elle est stupide. Il s'agit de son reflet. Elle sourit, se relève, met en route la patraque. Il lui faudra songer à la remplacer. Elle n'est certes pas vieille mais, l'électronique est si fragile ou d'une obsolescence programmée. L'appareil donne ainsi des signes de faiblesse, à l'en lâcher sous peu. Un parfum de nostalgie l'envahit. À ce sujet, il commence à faire bon, la chaleur du four se répandant en la pièce, ainsi qu'un agréable effluve supplantant les exhalaisons de ses fringues crasseuses. Elle jette un œil à sa fournée. L'eau lui vient à la... mouche. Elle n'avait pas remarqué l'insecte tournoyant au lustre, en navire perdu autour d'un phare. Puisse-t-elle s'y ruiner les ailes. Arrive une deuxième, puis une nuée. D'où proviennent-elles ? Elle ouvre sa poubelle. Il y grouille larves et mères, sur des morceaux de barbaque commençant à nécroser. Elle attrape le sac, l'arrache de la gueule en plastique, le ficelle. Elle l'emmène, le dépose dans la benne extérieure, qu'il lui faut sortir, qu'elle soit vidée par les éboueurs à la première heure. Elle allait oublier. Rentrant en ses foyers, elle chasse les brachycères à coup de torchon, à ce qu'il n'en reste un seul.

Son plat prêt à être ingurgité, elle s'attable. Elle en coupe un bon quart, commence à bâfrer, prise d'une fringale. À se ruer en meurt-de-faim, en alouvie⁹, son estomac est pris de court. Elle ne peut plus en avaler un morceau, ni en peinture. Elle est prise de nausées. Elle avale un verre, tente de tasser les bouchées. Mais le breuvage l'indispose. Soudain, les rondelles d'olives noires, parsemant la pâte, se transmuent en anneaux de chair pis-sang. Prise d'hallucinations en l'en dégoûter irrémédiablement, elle quitte sa chaise, fait quelques pas. Cela devrait l'aider à digérer. À moins de se faire vomir, comme elle s'y exécute parfois pour conserver la ligne. Elle fait quelques rondes, s'en revient à ses couverts. La vision de la tomate, comme ensanglantée, est rédhibitoire. La boulimie est rompue. Elle se rabat sur une tisane, apte à la délivrer et l'endormir. Elle fait siffler sa bouilloire et infuse. Ses fenêtres se voilent à leur tour de vapeur dégoulinante. Elle les ouvre pour en fermer les volets, tandis que les gouttelettes se cristallisent sur les vitres. La michetonneuse grelotte en chuchotant : « *La nuit sera glaciale. Sans doute est-ce dû à la pleine lune. Il gèlera encore quelques matinées, le printemps n'ayant tout à fait cédé place à l'été. Un petit mois à patienter, tout au plus.* »

Elle n'a pas le courage de débarrasser. Elle procrastine : déférant à l'idée avant d'aller au chagrin, demain. Elle s'assied en son canapé, se résout malgré tout à la contemplation du petit écran. Tel ne lui demande guère d'effort. Son cerveau a du temps de disponible, du temps à perdre, voire à tuer. À cette heure, elle devrait avoir la chance de saisir un film ou un documentaire pertinent. Elle s'empare de la télé-

9. Adj. personne insatiable, affamée : comme une louve affamée.

commande, entame un pitonnage fortuit. Fataliste, elle sait qu'il n'est de hasard. Elle tombera sur le programme casuel. Son téléviseur s'illumine en lui gerbant un reportage sur la prostitution. « *Pitié!* », lâche-t-elle. S'attardant sur quelques images, il s'agit d'hôtels de passe, à l'autre bout du monde exploitant des petits bouts, que la police ferme un à un, en étêtant les réseaux mafieux auxquels ils appartiennent. Elle zappe et tombe sur une émission politique : des bémoteurs, quoique prônant la laïcité – une certaine forme de laïcité paradoxalement non laïque – étant inféodés aux diverses églises ou temples, déballent leur marchandise, des programmes populistes qu'ils n'appliqueront jamais, les promesses étant faites pour ceux qui y croient. Ils jurent leurs grands dieux que... De blandice et flagornerie, elle en a soupé. Elle est rassasiée de leurs mensonges, pour daigner leur condescendre ne serait-ce qu'une once d'attention. Ils trônent sur les plateaux depuis des lustres, des mouches retournant leur veste à l'envi, au point de n'en plus savoir laquelle porter. Elle se met à rire, se plaît à penser que les deux tableaux eussent dû être réunis : la politique et la prostitution, n'étant pas si éloignées. Elle zappe. Elle achoppe sur un docu. relatif à la chasse, aux techniques de traque, de piégeage, de plombage et d'équarrissage des bestiaux. Le lobby des viandards ayant certainement financé cette boucherie, elle zappe, non s'en se dire qu'elle y participe, ne tuant, ni ne dépeçant elle-même sa barbaque, elle est bien aise de la trouver en barquette et, mal aise de critiquer. Elle tombe sur un cirque, aux animaux en cage ou tournant en rond sur une piste, à en perdre la tête. Dressés au poing, menés à la baguette, ils exécutent leur numéro sans vie, des automates. Le spectacle est obscène, elle zappe. Elle

embrasse un film sur la Mongolie, aux paysages splendides et verdoyants. Leur existence pénible notamment l'hiver, mais ô combien sereine, ataraxique, la remet en appétence. Elle s'y projette, au cœur d'une yourte, qu'elle monte et démonte, suivant le troupeau. Elle voudrait finir ses jours ainsi.

* * *

Elle est éveillée par la neige inondant l'écran, le bruit du grésillement inhérent. Au sein des parasites désordonnés paraît un faciès, les traits d'une fillette semblant lui parler. Elle prend la télécommande, s'apprête à éteindre. Puisqu'en proie au sommeil, elle est assaillie, débordée par onirisme. Mais au moment de couper, la fillette lui envoie un message. De l'index, elle lui écrit : « *J'aime ma sale tête. Voyez-vous maman...* ». La mère se rue vers le poste, s'agenouille, attrape, satrape, la télévision entre ses mains. Les yeux inondés, elle lèche l'écran. Elle n'ose y croire. Est-ce possible ? Le visage s'évanouit. Elle place une paume sur le moniteur. Une plus petite dessinée par le tube naît dans le rideau de pixels, de l'autre côté, s'y accole. La menotte s'efface. La trombine de la même reparaît en tourmente, projetant la femme en arrière. Le téléviseur émet un flash coruscant lui ruinant les pupilles, avant que les programmes ne reprennent cours. La mater reste amère, à terre quelques instants encore. Ses jambes sans cruor sont incapables de la porter. Elle prend appui sur la table basse, s'essaye à se mettre debout. Elle inspecte son poste. Il n'est rien d'anormal, susceptible d'expliquer le phénomène, le noumène ? Sans doute un problème d'émetteur et son désir auront fait

le zest. Elle se rit, se raille. Mais, il demeure en ses entrailles, le goût d'inachevé, la grisaille du spleen. Elle se rend en sa couche.

Plongée dans les ténèbres, elle est éveillée par des spasmes – non intestins –, mais in utero. Les draps, membranes devenues, la poussent hors de l'antre, par le pied. Elle tente de s'agripper, pour ne point choir, en pure vanité. La poussée d'archi l'aide à s'en retourner, passer une tête hors du lit. Les eaux se fendent. Les os se rendent iliaques, s'écartent pour la laisser pisser. Des mains lui enserrant le chef, la font pivoter au quart. Une épaule puis la seconde, elle est extraite de la matrice. Nue, grelottante, pendue par la plante, elle ne sait que dire, que faire. Une claque dans le dos lui extirpe un souffle. Ses poumons se gonflent, des voiles dans le vent. Elle est vernix, ouvre les yeux. Une lumière terrible les lui ferme sitôt. Enclin à embrasser, ils clignent, papillonnent à s'en accommoder. Serait-elle morte, enfin ? De faim, ses papilles babillent, clament pitance, au sein de la pénitence. Du coin, elle aperçoit le docteur m'abuse se faisant une joie, et de couper le cordon, une entame. Le corps médical examine le sien, avant de la poser aux bras de sa mère, de soi. Elle quête le mamelon devant lui servir à boire. Ses lèvres en radar – lips aux succions – trouvent dare-dare le balcon, balconnet suintant un lait riche en lipides. Livide, elle est perturbée ipso facto de lactée, restant sans voix, et de s'auto-téter.

Elle perçoit des cris. Le ton semble monter. Un toubib en la colonne lui rabote la moelle jusqu'à la nuque, lui arrachant des traits, comme des pommes. N'en comprenant l'origine, elle est apeurée. Elle serre les pognes. Ses vagissements font taire l'assemblée qui se dissout. Le silence reprend ses

droits. La blouse blanche l'attrape par la culotte, la glisse sous le manteau... glisse sur le manteau neigeux et s'enfuit au cœur de la nuit. Le kidnappeur dépose le linge en sanglots, sur la banquette arrière et démarre en trombe. Des rais intermittents, tantôt orangés, tantôt blancs, l'éloignent du sang. Les liens sont rompus. Puis, les amarres. Il s'en suit un long chahut, gîte d'un chalut. Entre elle[s], il est d'autres mers, d'autres océans. Elle touche terre et le fil du rasoir. Peu ou prou dans les vapes, elle touche les lames la lardant, lui déchirant l'âme et les téguments. Les couperets tombent, les uns, apprêts, comme autant de châtiments. N'y tenant, ils cessent la coupure, lui octroient un répit. Mais, ce répit rend un souffle. Ils s'en viennent sitôt valser, les féconds couteaux. Sciée de la tête au pied, n'ayant de secret pour le bourreau, il est un hublot de navire au travers duquel elle chavire. Elle saisit ces poisons violents, vaisseaux de mauvais augure, jaillissant de profundis, volant ces printemps. La tête dans le miroir, le cœur dans le mouvoir, à l'autel du scalpel, elle hurle, appelle, mande secours. Mais, les murs ont ces sommeils.

Elle est enfermée en cave ou droguée à n'en pouvoir bouger d'un cil. Il lui arrive de reprendre sa respiration, un temps, soi peu, lorsque le rustre s'en va tenir le dispensaire, ou lorsqu'à domicile, arrivent de rares visites s'apitoyant sur son sort, davantage sur celui de ce « père modèle », aux petits soins pour sa fille qu'il élève sans foin et seulet, enfantant – au comble – admiration et compassion. Les indiscrets repartis, la musique enchaîne, l'opus délit, non les langues, laisse la fillette sans répartie. Les tests cognitifs succédant, elle mange lorsque le tuteur est satisfait, ou s'étiolé a contrario, à le contrarier. Lors, elle mange des

mornifles, comme des perles qu'on enfile, son nez transpi' rend les armes ; son corps, les bleus. Son boulet autour du coup, unique bijou, elle est prisonnière ad vitam, des désirs et de la manie de son tortionnaire. Au clou, à l'écrou, rouillée, rivée, elle garde le pieu. Les sévices se suivent. Les supplices se ressemblent. Il n'est pas un jour sans. À force d'être sous les projecteurs, elle finit par n'en plus rien voir, savoir. L'ombre et la lumière ont supplanté le soleil et la brune. Elle ne sait combien de temps. Son unique repère est l'épanchement de son sang, semblable à un sablier la condamnant. À force d'être l'objet d'observations, elle finit par croire que tous les hommes – en sus d'être sadiques – ont un œil plus gros que l'autre, une loupe étincelante greffée en l'orbite. Mais, l'or disparaît bientôt ; et le couteau.

Elle entame une seconde naissance. Des hommes plus tor-dus encore l'embarquent un matin, l'arrachent de ses foyers. Elle ne sait où, n'y voyant guère. Ses yeux ne sont habitués, affublés des ténèbres. Lorsqu'elle recouvre un semblant d'acuité, elle est jetée en une nouvelle matamore. Un vieil homme la déshabille du regard, puis physiquement, alléché. Elle le repousse, se recroqueville. Elle essuie une torgnole qui lui ruine la boussole. Au sol, déconfitée, étendue, elle n'est plus ce fruit défendu, mais épluché, cette compote qu'on pelote, de complices amusés. Hilares, gros lards, y trempent les doigts, caressent ses cicatrices, de part en part, partagés. Certains invoquent les dieux lares de les protéger. Leur commerce fleurira à n'en point douter. La gamine est un diamant taillé dans la masse. D'autres n'y croient guère. La pierre est trop entaillée. Ne risque-t-elle de faire fuir, ou objet de foire ? Or, ils n'ont de cirque, un lupanar à gérer, dont la marchandise doit plaire, sinon à fermer. Puisse-t-elle

faire sortir les petits oiseaux, au moins être prise sous toutes les coutures. Elle est mise sur le marché, misant in fine que cela ira.

Le premier chaland est dérouté. Il la déshabille, la photographie en curiosité mais, ne consomme pas. Il mettra ses clichés sur la toile, informant de cette incongruité. Le deuxième, moins regardant, demande à la gosse de lui caresser le sexe. Ce qu'elle refusera. Il s'en va courroucé. Elle prendra une dérouillée, la déridant. Se refusant toujours, au troisième, elle est attendue au tournant, détendue en tournante, au cours de laquelle, une dizaine d'hommes vont la faner, à lui retirer toute pudeur. Après les bistouris, d'autres, moins tranchants, s'enfoncent en sa chair, la déchirent, de toute manière. Ses orifices seront pénétrés, à l'en laisser à terre, atterrée, en proie à d'horribles nausées qui ne cesseront de l'emplier le temps du calvaire, son séjour au vautre. Objet de plaisir crucifié, nimbé d'épines, croix de doigts, bras de fer, ce qui pend, l'envoie en enfer. Elle se réveille pour échapper au sort abject, en sueur, en pleurs, d'humeurs emmêlées.

* * *

Elle n'est plus la fille mais, derechef la mère, le fiel amer. A-t-elle rêvé ? Ou touché le fatum de sa môme ? Fut-ce de l'empathie ? Ou du fantasma, teinté d'effroi ? Elle a froid, tremble de peur, et de transition à la fois. Il gèle en sa chambre. Aurait-elle une aliénation ? Il lui semble percevoir des flocons choir de son plafond. Elle allume le chevet. Il poudroie. Elle tend la paume, d'en vérifier la matérialité. Avisant l'amas se formant, elle se recroqueville sous la

couette pour ne pas succomber. Elle en pince. Or, son corps se refuse à lui restituer. Le tain – à l’instar d’une porte d’airain – souffre une autre ronde. Dans le lointain paraît une ombre venant à la lumière. Des catacombes naît une fillette. Marchent des os couronnés de fange et ceints de peau, une reconstitution. À chaque pas, ils prennent matière, prennent vie. La gamine devenue s’arrête derrière la montre, interrompt le temps, reste immobile un moment, devant la maman. Toutes deux s’observent en chien de faïence, se toisent en étrangères se connaissant. Elles se redoutent, à l’abouchement. Il est une vitre les séparant, après un écran. Une main apposée sur le verre, elle patiente. Elle est en paix. L’hiver cesse, l’été se répand. La mère n’ose quitter la couche par crainte de la perdre, ou de se perdre. Est-elle son rejeton, un clone lui réservant, du père, le traitement ? Elle en a les traits, ceux embrassés sur des clichés scabreux. Elle en a les cicatrices pour le peu visible, ce qu’un sosie n’aurait, n’ayant subi un destin pendant, pendable. Mais, elle n’a pas l’âge de ses artères puisqu’un physique prépubère sur une chair qui en devrait vingt... vingt ans. A-t-elle un esprit adulte, ou enfan-teint ? Prostrée dans un mutisme, il n’est permis d’éprouver. Se tait-elle, craignant le bain voire la beigne ?

La gosse tend une main, à tra-verre. La mère s’oblige à la saisir, à demi morte : de peur et de chagrin. Elle tient, surprise par la froideur de l’organe. Le geste chaleureux ne l’empreint point. Par réflexe, elle ôte sa dextre, avant de se ressaisir, n’en montrant rien ; et d’empaumer cette autre, paumée. Sa fille est émaciée, d’une pâleur morbide. Son bide grouille, gargouille de faim. Elle l’interroge. Veut-elle se sustenter ? La mouflette ne répond pas. Ses yeux la nourrissent du visa-

ge de cette mère, en fin. Il y est un univers germant des cendres, étincelant d'amour et d'espoir comblé. Des astres plus brillants s'émulent, s'émeuvent, se polissent au revif de cet océan. Ils débordent. Dans leur sillage, dans leur écume, le verre délivre son message. La fillette exhume. La mère s'agenouille, l'enserme pour la réchauffer, la respirer. Elle hume ses parfums d'alizés, d'élysées. La gamine enchantée transpire son air : « *J'aime la galette. Savez-vous maman ? Quand elle est bien faite, avec du cœur dedans.* ». De concert, matrone l'accompagne. Elles chantent, en corps, et en cor, trompetant de joie. Elles rient aux larmes, s'arment de rire. Elles s'observent, se contemplant, se dévisagent, s'appriivoisent, s'apparentent.

La mère frôle les stigmates de sa fillette. Cette dernière a un mouvement de recul. Les blessures ne sont pas refermées. Elle les cache, par honte. L'antienne connaissant la musique, la console en susurrant, suturant la ritournelle. Rassérénée, l'enfant s'abandonne. Sa mère lui prend le bras pour le baiser. Chacun efface la cicatrice. La génitrice s'exécutera à ce que la mère lui relève la tête, la remercie en opinant, un sourire aux lèvres, quenoël enflé de bonheur. Mais, le temps passe. Il lui faut délivrer son discours. Elle appose ses mains aux tempes de la mater et insuffle. Elle lui intime de cesser ses prospections. Deux vies ont été immolées. Il convient de suspendre le massacre. Il lui faut faire son deuil, reprendre le cours de sa vie, où il s'est interrompu. Elles ne se reverront plus. Pour l'heure, elle se doit de la considérer morte, quoique non enterrée. Ses actions l'entravent, lui mettent des bâtons dans l'échec, sa levée. Tant qu'elle n'y consentira pas, la fillette ne sera pas en paix, demeurant prisonnière. Il lui incombe, seule, d'achever sa tâche, de trimballer son

fardeau. Est-elle asservie au scientifique ? Sur un plateau ? Dont elle aura bientôt la peau, ou plutôt la tête. Est-elle sa petite ? Oui. Lui tient-elle rigueur du supplice qu'elle a subi ? Aurait-elle dû avorter ? Non. Pourquoi conserve-t-elle cette silhouette infantile ? Est-ce le résultat des travaux menés sur elle par le dément ? Non. Mais encore ? Elle naît, elle n'est que morphose prenant forme selon les desiderata, les délires. Elle ne la commande pas. Est-elle en vie ? Si elle le souhaite...

Sans ajouter un mot, la fillette embrasse sa mère sur le front et s'apprête à s'en retourner dans le goulot, livrer bataille. La bouteille s'impatiente d'être remise à la mer. Cette autre (mère) ne peut concevoir cette deuxième séparation. Elle tente de la retenir. Or, l'eau de la gamine, dont le corps est constitué, s'évapore déjà. Elle a des tonnes de questions à lui poser, des tonnes d'amour à lui donner. Las, la nuée traverse déjà le miroir. En brume aspirée dans les profondeurs, la fillette disparaît. Sa génitrice s'essaie à la suivre, pas uniquement du regard. Elle se heurte violemment à la glace. L'estor¹⁰ abaissé la couche à terre. Elle y gît, assommée. La porte s'est refermée, n'en laissant embrasser de l'outre monde. Mignonne s'est décomposée, dans sa foulée, la poule n'acceptant pas l'envolée. La première s'en est allée recouvrer aube, épines, la seconde, [sur] les roses.

* * *

À son réveil, il n'est aucune preuve de la rencontre, fors son front accusant le coup et le mi cassé¹¹, fendu. Elle en a

10. Estor : n. m. choc ; embarras.

11. Micacé : adj. qui renferme du mica.

mal au crâne, un lendemain de beuverie. Sa gueule de bois en laquelle les idées défilent la laisse de marbre ; circonspecte. A-t-elle vécu ou appelé de tous ses vœux, ce visavies ? A-t-il eu lieu ? Elle se redresse tant mal, que bien, prenant appui sur le châssis. Les calots en face des trous, elle inspecte les dégâts avec dégoût, une journée de foutue. Elle ne peut aller au turbin : la plaie nécessite des agrafes pour en ordonner les chairs. Et sa tronche de zombie ferait fuir la zone et sa chalandise. Elle nettoie la plaie, serre les dents. L'entaille est profonde et vilaine. Du pouce, elles repoussent les tissus qu'elle maintient à l'aide de sparadraps. L'estomac dans les talions, elle ne pourra rien avaler. Elle devra patienter, que cessent la meurtrissure et les affres afférentes. Elle s'habille, se rend en cuisine, la vaisselle de la veille lui tardant. Contrariant son obsession de propreté, elle scrute la pizza. Les rondelles d'olives se sont racquittées. La purée de tomates n'arbore plus cet abject aspect d'hémoglobine. Le choc lui aurait-il remis les pensées... pensées en place ?

Tandis qu'elle s'escrime, les mains plongées dans l'évier, elle s'interroge. Doit-elle ou non contacter la flicaille, l'informer de ce qu'elle renonce, lâche l'affaire, sa fille l'ayant requis ? Mais, était-ce elle ? N'était-ce point une manipulation destinée à la contraindre de se retirer ? L'ennui portant conseil, elle y songe, réfléchit avec attention, tout en s'affairant sur les couverts. Doit-elle les remettre ou non ? Doit-elle tourner la page, définitivement, faire son deuil ? Doit-elle s'acharner ? Elle ne devrait plus être taraudée par ce sentiment de trahison, sa chair l'enjoignant, si tant est. Le nœud de sa décision est là. Elle laisse s'exprimer son sixième sens, cette fameuse intuition féminine. Que lui dicte-t-elle ? Cet entretien n'est-il pas trop gros pour être un

axiome et non un sophisme, authentique à défaut de vrai ? Qu'a-t-elle vu, embrassé ? Une sorte de spectre surgissant du néant, transperçant le miroir, prenant corps et vie, lui murmurant par apposition des mains qu'il lui fallait abandonner son entêtement leur causant plus de préjudices que de bienfait. N'est-il pas dément que de considérer ce « machin » immatériel, irréel, sa progéniture disparue depuis des lustres et sans doute disparue, dans son acception princeps ? Mais a contrario, à contrarier, n'est-ce pas la démesure qui en fait sa véracité ? Quiconque n'aurait imaginé un tel scénario, une telle gageure, dans un dessein de crédibilité. À moins d'avoir été abusée. Le rêve au cours duquel elle s'est muée en sa gamine, touchant par empathie la vilénie de son destin, fut-il le fruit de son inconscient ou inoculé ? En ce second cas, s'agit-il des effets d'un psychotrope ou d'une impanation ? De qui fut-elle le repas ? De qui fit-elle le festin ? Et le roussin, que va-t-il lui répliquer ? Ne va-t-il tenter de l'en dissuader par intérêt, le sien ? Et puis merde ! Elle s'essuie les mains.

Elle demande à parler au commissaire. En ligne, elle l'informe de sa décision. Elle jette l'éponge. Son combat est terminé. Elle passe le relais. Étant assis, l'officier évite une chute promise. Quelle mouche l'a-t-elle piquée ? Quel événement la motive ou plutôt la démobilise ? Pour ne pas être considérée comme dingue et risquer l'internement, ipso facto, elle lui réplique que sa môme lui est venue en rêve, en trêve. Après lui avoir dépeint son existence, elle lui a conseillé d'abandonner ses recherches. Elle va bien, s'occupe elle-même de se rendre justice. Tout est là. Était-elle sous l'emprise d'une substance quelconque ? Avait-elle noyé son chagrin dans l'alcool, abusé de psychotropes pour oublier

ses soucis, ses tourments, ses fantômes ? Nullement. N'a-t-elle succombé à la fatigue ? Vingt années d'investigation et d'une vie besogneuse, n'auraient-elles entamé sa santé mentale ? N'a-t-elle été leurrée par subconscience, disparade¹², ou vaticination ? Rien de tel. A-t-elle vu un flash ? Si elle a eu un flash ? Évidemment. Elle s'évertue à le lui dire, ce n'est pas sa question. A-t-elle tutoyé une lumière brève et intense au cours de la soirée ? Elle n'en a pas le souvenir, hors celui de son téléviseur. L'enquêteur brigue un peu plus d'éléments. Il l'interroge quant aux circonstances. La femme lui répond qu'elle s'est endormie devant le poste, pour une raison étrange, le cours des programmes s'est interrompu, laissant paraître des parasites. Cette rupture l'a soustraite des bras de Morphée. L'image de la fillette est apparue, avant de disparaître dans un halo. La réception a repris. Ensuite ? Elle est allée se coucher. Fut-elle en proie à une envie de suicide ou tentative d'agression à son endroit ? Aucunement. A-t-elle vu des choses singulières ? Qu'entend-il par là ? A-t-elle été victime d'hallucinations ou de phénomènes pendants ? Pas exactement. Il ne s'agissait pas de mirage ou de chimère mais, de fantasmagorie, d'une apparition prodigieuse. Le limier sent qu'elle ne lui a pas tout dit, par omission ou peur. Il n'est point question d'onirisme. Il en veut plus. La promesse de ne pas la juger faite, ni ses propos, il la prie de lui dire ce qu'elle vit très précisément. Elle s'exécute.

Le flicard tisse le mode opératoire, meurtrier, incitatif, incantatoire. La victime aviserait un éclat psychotique, prémortem. Une sorte de lumière aveuglante (à l'instar de celle

12. Disparade : n.f. extravagance ; absence subite.

décrite par les personnes ayant tutoyé la mort) lui fait traverser le miroir, donne le « là ». Le la de l'ode. Il est donné par la chute de neige et la comptine. L'hostie est alors en proie à un psychédélisme démentiel, fondé sur son état d'esprit, ses humeurs, ses frayeurs, ses inconsciences. Elle est face à elle-même. Si elle parvient à affronter le regard de ce surmoi la toisant, elle va à la rencontre ; dans le cas contraire, à l'encontre. Elle s'élimine, ne tenant le jugement. Elle est poussée au meurtre sui generis, par un être prenant la forme de son délire. Elle est plongée en cette mécanique léthifère¹³, n'a plus de raison ; et la fillette ayant enclenché le processus, de rester. L'individu est à lui, son bourreau et son martyr à la fois. Il peut faire preuve de compassion ou d'aucune. Il peut s'amnistier ou non.

Le poulet a le regret d'informer la putain, qu'à son avis, son intime conviction, elle n'a guère embrassé son enfant, sinon d'une manière idéelle. Sans doute l'a-t-elle croisée, à l'entame de l'opération. Rien n'est moins sûr. Elle put être une autre, l'un des clones enfantés par le scientifique et point par ses soins : la volonté, le fait générateur étant de l'éliminer, au patron de ceux représentant un danger pour le dispositif. Mais, son amour pour la gosse demeuré et point entamé par le temps ou la culpabilité, lui permet d'être toujours en vie. Ou est-ce le renoncement ? N'étant plus une menace. La femme lui rétorque qu'elle regrette. Elle sait. Elle lui dit adieu et raccroche. Elle se rend au bois, range sa camionnette à l'emplacement habituel. Elle passe à l'arrière, observe l'endroit, la cellule capitonnée. Elle caresse ce semblant de lit, frôle ce semblant d'amour qu'il y reçut. Elle

13. Léthifère : adj. qui cause la mort, mortel.

étale ses vêtements aguicheurs, incendiaires. Elle asperge l'ensemble d'essence, empoigne une valise et sort. Elle dépose son bagage. Là, elle craque, une allumette. Cette dernière est soufflée par le vent. Elle en allume une seconde, en protège la flemme. La flamme devenant, devenue, elle la jette à l'intérieur. Les entrailles de l'engin s'embrasent en un mugissement. La courtisane recule, regarde ses biens partir en fumée, son outil de travail ou de torture, elle ne sait pu' bien. Elle est pétrie par l'envie de se jeter à son tour, ses atours, dans le brasier. Le vent la contient, la repousse, lui murmurant de mettre les voiles. Elle succombe – plutôt qu'à cendres et cassandres – se laisse tenter par l'aventure de reprendre son existence à zéro. Elle va renaître de manière lixivielle¹⁴. Elle prend la route, s'en va sans se retourner. Elle n'est bientôt plus qu'à point perdue dans la vesprée, l'horizon, funèbre.

14. Lixiviel : adj. tiré par le lavage des cendres (sel lixiviel).

Chapitre 6

« Et nous commençons ce journal par une bien triste nouvelle : nous venons d'apprendre une énième disparition, la douzième en deux semaines. Il s'agit d'une fillette âgée d'une dizaine d'années, dont les parents sont sans nouvelle depuis plus de vingt-quatre heures. Il semble que l'enfant ait été enlevée sur le chemin du retour, alors qu'elle s'en revenait de l'école. Au moment du rapt, la blondinette portait un sweat shirt mauve, ainsi qu'un blue-jean. Les policiers seraient sur les traces d'un homme, de type méditerranéen, trentenaire, circulant dans une voiture blanche, une petite citadine. Le ravisseur présumé rôdait dans le quartier, épiant les faits et gestes des élèves, entrant et sortant de l'établissement scolaire. Un portrait-robot est en cours d'élaboration. Si vous avez été témoin du kidnapping ou si vous détenez des éléments susceptibles de faire avancer les investigations, contactez les autorités. N'intervenez surtout pas. L'indice même le plus infime soit-il ou vous paraissant sans importance, peut mettre les enquêteurs sur une piste tangible. »

Oui, il est d'accord avec elle. C'est terrible. Comme elle, il n'ose plus sortir de la maison ni se rendre à l'école, seul, craignant d'être suivi ou embarqué par un cinglé. Il dit ne plus se déplacer qu'avec des copains. Le groupe ne passe que par des chemins très fréquentés, très en vue. Mais, la toile à ses avantages – et ses araignées – grâce à des forums

tels que celui-ci, il peut faire des rencontres à distance. Il est enchanté d'avoir fait la sienne, de pouvoir discuter de ses problèmes. Les adultes ne sauraient les saisir. Ils peuvent se défendre, contrairement à eux. Eux sont des proies, vulnérables. Même s'il pratique un sport du combat – du judo – il se sait ne pas faire le poids. Que pourrait-il contre un lourdaud d'une tonne ? Et plus globalement, les vieux ne comprennent rien à rien des difficultés des jeunes, d'être jeune. Ils ont oublié leur jeunesse. Comment s'appelle-t-elle en vrai ? Lilith ? C'est un pseudo ou son prénom ? Lui ? C'est Kevin. Les présentations faites, il lui proposerait volontiers, de visu, de poursuivre la conversation. Or, il craint d'être incohérent : il ne peut craindre de se déplacer seul et, de se rendre chez elle. Il serait plus commode qu'elle vienne à lui. Il reprend le chat (cyber bavardage) en la flattant. Il lui demande si elle n'aurait pas une photo d'elle, qu'il puisse se faire une idée. Est-elle conforme à son imaginaire ? Il lui demande son adresse e-mail pour lui envoyer l'un de ses clichés. La minette semble enchantée, charmée. Leurs propos se font plus intimes. Elle dévoile ses goûts, ses passions, ses envies. Elle minaude à travers ses écrits. Elle finit par lui envoyer son portrait, lui mandant d'être indulgent, pas trop sévère, n'ayant pas autant de charme que lui. Elle se sait parfaitement jolie mais, le dire la maculerait d'une prétention apte à rompre le dialogue. Elle préfère le laisser venir, l'y encourager. Les compliments ne tardent pas à fuser. Elle le retoque – se faisant désirer – lui rétorque de ne pas en ajouter. Certes, elle est charmante. Il n'y a pas non plus de quoi s'extasier. Cependant, le jouvenceau ne se tarit pas d'éloges à son sujet. Pourrait-il se le permettre, il lui confierait qu'elle est carrément canon. Ne lui en veut-elle pas de

s'exprimer ainsi ? Il convient d'appeler un chat, un chat ; et une fille très belle, Vénus. Tout le contraire d'un boulet, quoi...

Il en fait trop, il le sait. Néanmoins, il est alléché. Il la désire déjà. Il joue son va-tout. Ça passe ou casse : plus l'appât est gros, plus le poisson mord à l'hameçon. En l'occurrence, il le fut. La ligne est rompue. La garce s'est déconnectée. Il lui faut recommencer, trouver une nouvelle proie. Il est excité. Il ne peut s'y résoudre. Il tente de biaiser, en la raccrochant par un courriel. En pure vanité. Le message demeure sans réponse. Ses excuses ne produisent aucun effet. Il s'apprête à éteindre son ordinateur, lorsque l'on sonne à sa porte. N'attendant de visite, il observe par le judas. Il n'ose en croire ses yeux. Une gamine, la gamine est à son seuil. Il lui cède. Il est ébloui. Habiterait-elle à proximité ? Quelle célérité ! Comment l'a-t-elle trouvée ? Il ne se souvient pas lui avoir communiqué son adresse. Serait-ce dans la précipitation, l'exaltation ? Revenant à ses sentiments les plus vils, il se reconcentre ; ne pas se trahir. Il lui demande ce qu'elle désire. Elle voudrait parler à son fils. À cette heure ? Soit. Il l'invite à entrer, à s'asseoir. Son garçon est en sa chambre. Il le hèle. En attendant, souhaite-t-elle boire un jus de fruits ? Elle acquiesce. Le scélérat hurle derechef le prénom de son prodige, s'en allant en la cuisine. Il revient, un verre à la main. Il le lui tend, s'assied à son tour. Il regarde sa montre, sourit. Que fait-il ? Il itère son appel. Puis, il décide à se rendre dans la chambre du mouffet, mettant peu d'empressement à se montrer. Il s'en va le chercher, le ramenant par la peau du dos, s'il le faut. Il tourne le coin et s'y plante. Il épie la minette, cette dernière ajustant sa tenue, aspirant à inspirer bonne impression.

Il ne quitte son bastion qu'au moment où la gamine n'est plus à son aise, la tête lui tournant. Elle est amorphe, apathique et le sieur, plus du tout sympathique. Il l'empoigne par la tignasse, l'interroge. Qui est-elle ? Que vient-elle faire ? Il ne faudrait pas le prendre pour un enfant de chœur. Comment a-t-elle trouvé son repaire ? La gosse susurre qu'elle ne comprend pas. Elle n'est pas bien. Elle veut s'allonger. Peu lui importe. Il lui ordonne de cesser ses jérémiades, de jouer les saintes. Elle va parler, de gré ou de force. Il lâche prise, décroche son combiné, passe plusieurs appels.

La fillette est dans le brouillard. En sa main, elle sent soudain un objet dur et chaud. Le pervers lui crie de le cirer, de l'astiquer. Elle ne comprend pas. Il lui attrape la dextre et initie le mouvement. Elle s'exécute lentement. Il la gifle pour qu'elle accélère. À ce rythme, il n'est pas prêt d'éjaculer. Si elle ne met du cœur à l'outrage, il lui collera son sexe en la bouche, à l'en étouffer. Elle empoigne le vit, le branle plus vite. Le manche a du jeu. Mais bientôt, elle s'endort dessus. Une nouvelle baffe l'extirpe de son sommeil. Le butor râle, guère de plaisir. Il la saisit par le cou, entame une strangulation. Il resserre ses doigts sur la gorge de l'effrontée, à ce qu'elle plie. La même tournant de l'œil, il mollit. Elle s'écroule, inerte. N'ayant obtenu satisfaction, il entreprend de la dévêtir. Or, son corps couvert de cicatrices l'interloque. Il hésite. Il s'en va, une idée en tête, change son programme.

Il revient muni d'un réflex et n'en perdant pas les siens, il la prend sous toutes les coutures, dans des positions suggestives. Il en a l'eau à la touche. Exposant la série sur son site, il explosera son record de connexion, de vente à la découpe.

Elle est sa fortune. Au fur et à démesure, il songe à lui tirer le forfait, en train de la pénétrer. Il ôte ses nippes. Priape en paume, il se pose pour s'introduire. Il lui écarte les cuisses, davantage, pour mieux y parvenir. La verge à l'entrée de ses lèvres, il est interrompu. On frappe à la sienne. Il maugrée, renfile son caleçon, dévisage l'intrus par l'œilleton et abaisse la poignée. Il fait signe à son comparse de le suivre. Il l'entraîne aux pieds de sa victime. Il lui explique succinctement le topo, achève en lui révélant qu'il s'agit assurément de l'une des gamines meurtrières s'en prenant aux confrères. Elle en a les traits, la posture, la méthode dépeinte par les médias. Elle était venue l'estourbir. Mais, il prit les devants en la droguant. Il était sur le point de lui faire son affaire, lorsque celui-là s'est pointé. Après tout, n'est-ce point de la légitime défense, défonce ? Et qui viendra à y redire ou s'en plaindre ? Les ribauds vont mettre le couvert, lorsqu'une fois de plus, ils sont dérangés.

Durant plusieurs minutes, se sera le défilé. Puis, tous venus, ils s'interrogent quant à la manière de mieux la souiller. D'aucuns pensent à la tournante éprouvée. D'autres, briguent de la démolir dans un gang bang, passant trois par trois, pénétrant l'ensemble de ses orifices, à la fois. Les derniers pensent à une masturbation collective, pour l'inonder de leur semence, en guise d'amuse-gueule. Cette dernière proposition est retenue. La gamine inerte est déposée sur la table basse. Les satyres se positionnent autour. Et tandis qu'ils s'affairent, certains la pelotant, caressant ses bourrelets de chair, de son corps sourd une chansonnette : « *J'aime la branlette. Savez-vous comment ?* »

La brune est tombée à présent. Les clins de la fillette éclosent. Satyres, ses foudres, n'en sachant s'ils doivent

s'esclaffer ou pleurer. La môme est grimée – non pas d'épouvante comme à l'accoutumée – d'un rire sardonique les glaçant. Un éclat... suivit de maints. Ils sont énucléés, le noyau arraché à la cerise. Là, il floconne au sein de la pièce. Pans transis perdant de leur superbe, les phallus se rétractent, se rabougrissent. Joie des enfants, ils sont bonhommes, de neige, en leur lin, seul. Le nez carotté, la bouche pointilleuse, un chapeau grossier, un manche à balai dans le séant, ils sont statufiés. Colombes à la ronde, s'en viennent leur chier dessus. Neige et guano se fondent, enlisant la fronde. Neige et guano fondent, transpirant de la rotonde. Dans leurs châsses, autrui est ce gibier, cette potence au garçon fragile, cette proie gracile. Tremblant comme des feuilles, ils se ramassent à la pelle, se roulant des galoches à l'envi. Dans la fange, ils pataugent, se mêlent, s'emmêlent à l'orgie. Leurs langues sont ces serpents qui sifflent comme des bêtes. Roulant dans la boue, ce pétrin, ils se pétrissent, se flétrissent, s'acculent. Lombrics gisant le long des briques, ils se lovent à s'en corps rompre. Ils sont emportés en Styx.

De boue, ils s'en remettent, recouvrent leurs esprits. S'apercevant qu'ils se sont abusés, ils se répugnent. D'aucuns veulent se refroidir ; d'autres, leur voisin. Sur la table, des couteaux, il n'en manque qu'un. Saisissant le jeu du malaise musical, lorsque fillette cesse de canter, décanter, ils se ruent sur les lames pour s'en larder. Les bacchanales tournent en appâts-tueries¹⁵.

Ils disparaissent un à un ; le surin de concert. Baignant dans une mare, il n'est plus que l'hôte, phénix aux abois, le sourire élargi. Plaies béantes délustrées au rostre, l'illustre

15. Apaturies : n. f. plur. fêtes de Bacchus à Athènes.

se lustre sur ses amis frustrés. Il se rue sur la gamine, la mort aux frousses et lui enfonce le fer en la chair. Disparue avant d'expirer, il extirpe le drayoir enchâssé. Certes, la table agonise. Mais pas de peau, la gamine s'est évanouie. La coquille est vide. Comment l'a-t-il manquée ? De la panoplie, fruit d'une mue, flue un sable aux grains fins enrayant la logique. Floué, il s'égosille. Sa voix perce les murs, les fait trembler. Elle lui revient en écho, transmutée en gerbe. Il nage dans un chyme. Le schisme est consommé. Il l'exhorte, qu'elle sorte de son trou pour l'affronter, l'effrontée. N'obéissant aux ordres, elle demeure absente. Le barbare rit, fou de rage. De désespoir, il se dépêche à l'entour. Sans doute équarri, percera-t-il sa carrée. À chaque entame, il est hilare, songeant qu'elle n'en jouira pas. Il la menace de lui ôter ce plaisir de l'occire ou de le torturer : s'accomplissant. Or, il lui mâche le travail. Le couteau sous la gorge, il la mande une ultime fois, avant de trancher. Mais, la lame est émoussée.

Ses invités reprennent vie : la douleur de l'exercice les avait assommés. Ils s'observent, ne sachant à quel sein se vouer. Sont-ils ? Cauchemardent-ils ? Il en est une se gaussant, les avisant hébétés. Paraissant du néant, en sommeil le temps de leurs ébats, elle s'en vient les embrasser, les embarrasser. Au vif, un ras humain s'abat. Qu'elle compte ses abatis, sinon de les dompter. Soufflant ces feuilles, elle les éparpille. D'allure monstrueuse à Gorgone empruntée, elle les pétrifie. Statues à la croque aux selles, ils se font dessous. L'affaire est aisée. Téthys leur donne la tétée. Elle étête les esthètes de toute essence, les aspergeant. À leur index, pousse une allumette, que l'astringent contraint à tenir, les tissus à s'en déchirer. La prière en murmure qu'elle ne s'allume. Les

secondes sont des leurres. Faucheuse est en lice, agréant, désagréant l'offrande. En ses pas, ce canard répand l'effroi. Le souffre craquelle, transpire sa flamme. Le bois est de mèche et la conduit au foyer. L'étincelle scelle leur sort. Les hommes sont des torches que le feu veut torcher. Toisons aux tisons se consomment en l'instant. Les téguments, sans argument, rougissent à l'ardeur. Ils se cratèrent, cloquent, saillissent leurs humeurs. Les yeux bouffis, bouillis par la douleur et la ferveur, se révulsent. Ils crépitent, se replient. La peau en lambeaux cède aux chairs exaltées que l'ignescence vient embraser. Les corps se boursouflent, se déforment, se tordent. Ils brunissent, noircissent, avant de se recroqueviller. À la consommation, ils ne sont que charbon sans mine. Les feux ont effacé leurs traits à les en confondre. La pièce est emplie d'empyreumes de porcs carbonisés. N'en pouvant circonscrire les feux, elle est emportée ; puis, la maison entière. Cette dernière cède, s'écroule sur les victimes, qu'elle recouvre à l'instar d'une tombe. Les pompiers n'ont eu le temps d'intervenir. Le carburant – en accélérateur – les a devancés.

* * *

Les enquêteurs parcourent les ruines. Ils découvrent quelques maccha-bées intacts, l'amulette en main. Elle ne leur a pas porté chance. De prime abord, il s'agit d'un autodafé, un suicide collectif. Chacun semble s'être immolé. La position des corps, les résidus de bois entre pouce et index, laissent présager qu'ils se sont mouillés de dérivé de pétrole, avant la gaudriole, enflammés. Ils étaient nus. Sans doute, aspireraient-ils à se purifier par le bûcher. À moins

qu'ils n'aient commis l'impair. Auquel cas, ils ont péri par leur péché. Ils se sont attaqués à la mauvaise personne. Comment le savoir ? Les flammes ont emporté le peu d'indices, la marque d'un flash ardent contenu en leur épiderme par exemple. Celui-là n'est plus que jayet fondu, que cendres. Même les corps sont difficilement identifiables. Seules leurs quenottes le permettront. Les morts ne parlent pas. Or, la bâtisse s'étant écroulée sur ses occupants, en sa chute, elle a brisé quelques mâchoires, éparpillé quelques individus. Pour ceux-là, de poussière redevenus, il faudra en retrouver les résidus ; une aiguille dans une meule de soins. Il conviendra d'attendre la manifestation des familles. Les disparitions signalées permettront d'en remonter le fil, d'appréhender qui se trouvaient précisément là-dessous. Les cadavres – s'ils sont exquis – seront examinés à la loupe. Les esquisses seront triées, classées. Il est fort à parier que tous sont du milieu, plus précisément, de celui des pédo. Réduits à compter les victimes, cette impuissance conduit les condés à la résignation. Le commissaire à l'impression de combattre, de courir les ombres. Plus que jamais, la solution est en l'arrestation du professeur.

* * *

Hurlant à la mort entre chien et loup, le moteur est au bord de rendre l'âme. Dans le véhicule, cinq personnes roulent à vive allure, deux hommes patibulaires et trois gosses à l'arrière terrorisés tant par la vitesse du transport que leur destination inconnue, incongrue. Ils sont pieds et poings liés, bâillonnés. Ils observent le défilé d'immeubles passant à les faire dépasser. Les phares déchirent l'obscurité péniblement.

Les rues sont désertées. Il n'est pas un chat, hormis celui-là venant d'être percuté. Projeté en l'air, il retombe funestement. Les tripes au vent, en haruspice, il promet une vile destinée aux enfants. À moins que le message ne soit à destination des ravisseurs. Or, ils ne s'en soucient guère, marchands de misère, passant par ici, émoi par là. Au revoir ma cousine, soudain la revoilà : esseulée, arpentant le trottoir. Le chauffard l'évite de justesse, ne l'ayant perçue en ses feux qu'au dernier moment. Les pneus crissent. La voiture chasse. Braquage, contre braquage, l'engin est remis in extremis en bonne voie. Par heur, personne n'arrivait en face. Les malfrats rient jaune. Il en est une ayant une chance insolente, à double titre : et de ne pas avoir fini sous leurs roues, et de ne pas être tombée entre leurs mains. Ils sont au complet. Ce petit bonus eût été l'exquise sur le gâteau, un cadeau supplémentaire pour l'anniversaire du patron. Le passager jette un œil à la marchandise. Elle semble intacte. L'incident ne l'a pas abîmée.

Ils poursuivent leur course effrénée, virage après virage sur le fil. Ils ne doivent pas être en retard ou le boss les en pourvoira (de bosses). Soudain, une même traverse la rue. Elle oblige le conducteur, à une nouvelle embardée, pour l'éviter. Que fait-elle seule, en cette heure, au cœur de la ville ? Il pourrait lui arriver n'importe quoi, à commencer par se faire renverser. Les deux hommes se regardent, interloqués. Et si c'était... Ils pilent, font marche arrière. Il leur a semblé frôler la même fillette. Comment est-ce possible ? Ils la cherchent, scrutent chaque recoin. Ils descendent, font quelques pas, se remettent en chemin, l'heure tournant. Elle s'est envolée. Ils regagnent leur place, s'appêtent à démarrer lorsqu'au loin, dans l'éclat, ils saisissent l'impertinente,

plantée au beau milieu. Serait-elle en train de les narguer ? Le pilote met les gaz. Il fonce pied au plancher. Elle ne va pas se foutre de leur tronche bien longtemps. Elle ne bouge pas d'un cil. Que faire ? La percuter ? La contourner ? Si elle persiste, il se la prend de plein fouet. Les mains agrippant le volant à n'en changer de cap, il brûle le pavé. Au moment de l'impact, ils sont éblouis par un éclair jaillissant du corps de la téméraire. Aveuglés, ils n'ont d'autre choix que de freiner, sinon à se manger. Ils sortent de la bagnole, papillotant. L'ont-ils percutée ? Ils n'ont senti de choc. Ils scrutent le carrosse, mais il n'a point de cabosse. Où est-elle passée ?

Ils tournent en rond, à n'en plus douter. Pourtant, ils filent droit, leur semble-t-il. Ils commencent à s'énerver, ne comprenant plus. À quel moment se fourvoient-ils ? Ils connaissent cette route sur le bout des doigts. Oui, mais, ceux-là se mettent à fondre. Leurs chairs se liquéfient. Ils fondent, en neige au sommeil. Et icelle étend subitement son blanc manteau. Ils essuient une véritable tempête. Interdits, ils dégoulinent à l'instar d'une bougie. Goutte par goutte, ils s'évident, ruissellent, ainsi que leur sort. Les gosses s'interrogent. Pourquoi demeurent-ils immobiles ? Ils se disent – quoi qu'il en soi[t] – le moment est propice pour filer. Chacun renoue ou plutôt dénoue les liens de l'autre. Ils s'extirpent de l'automobile, s'enfuient. Ils disparaissent, se fondent à la nuit. De mèche, les malfaiteurs sortent de leur torpeur. Ils ont recouvré leur suie generis. Ils s'examinent, se touchent, se pincet. Sans rire, ils ont eu une trouille bleue. À propos de bleus, les leurs ne sont plus là. Ils se sont fait la malle. Ils vont se prendre des coups, s'ils ne les retrouvent pas, au moins un. Ils font demi-tour, parcourent les alentours. Pure inanité. Les gamins ne les ont pas attendus. Adossée à un réverbère, n'en serait-ce une ? Ils ont un bol de

cocu. En ont-ils ? Il s'agit de l'arrogante, source de leurs déboires. Elle se met à courir. Ils la prennent en chasse. Ils ne seront pas bredouilles. Toutefois, la garce n'est pas facile à appréhender. Jouant au jeu du chat et de la souris, elle s'évanouit, reparaît sans cesse, à l'envi[e]. Dès qu'ils pensent la tenir, elle s'efface.

Lasse du jeu, elle les entraîne hors de la ville. Allant devant leur capot, ils ne parviennent pourtant pas à la percuter. Ils ont beau accélérer, nenni. Nana va toujours plus vite. Les malfrats n'observent plus la route. L'impertinente est devenue leur obsession, fatale : dans un virage, mal négocié, ils foncent tout droit, percutent les barrières de sécurité, et s'envolent. Vol est un bien grand mot. Ils choient plutôt, de la falaise, du belvédère. Le temps de la réception, ils embrassent le malaise. Vu la hauteur, ils vont avoir mal, très mal, s'ils en réchappent. Dans la lueur des phares, ils aperçoivent le sol approchant à vive allure. Le chauffeur se campe sur les freins. Rien n'y fait. La collision est irrémédiable. Ils vont déguster, à n'en avoir le temps. Avec de la chance, ils ne sentiront pas l'estor, tués sur le coup. Le rideau se lève. Leur vie défile devant leurs yeux. Elle est pitoyable. Ils jouissent de... essuient cette éternité, avant de la joindre, par les deux bouts. Une question les taraude. L'enfer existe-t-il ? Y est-on éternellement, en subissant la dernière seconde ? Auquel cas, ils risquent d'endurer une souffrance incommensurable en cor et en corps, à cris. Ils vont morfler. La terre est là, leur tendant ses draps.

Ils s'écrasent en un fracas. Tenus par leur ceinture, l'un est percuté par le volant, l'axe lui perforant les entrailles. Extrudé, son sang jaillit, macule le pare-brise. Son second est broyé par le moteur s'invitant en l'habitacle. Le verre

explose, en une myriade de lames de rasoir venant les dépecer. L'automobile bondit une première fois, tournoie dans les cieux. Elle se broie par l'arrière. La lunette plie, se fracasse en une pléthore d'aiguilles effilées venant les cribler. L'engin rebondit, rejoint les nues. Il finit par s'écrabouiller par le toit, leur enfonçant la tête dans les épaules. Ils ne remuent plus. La voiture à ses pieds, la fillette y entre pour en extraire les dépouilles mortifiées. Elle introduit son bras en leur sein, par l'anus et les anime au pendant de marionnettes, les redressant : « *On a bien encaissé!* », fait-elle dire à l'un, les yeux suspendus, la mâchoire éclatée. « *Pour sûr, on a bien encaissé...* », renchérit le deuxième.

* * *

Les flicards interrogent les mômes quant aux conditions de leur rapt, de leur détention, puis de libération. Tous trois ont été enlevés par deux balaises, un par un : qui à la sortie d'école, qui effectuant une course, qui jouant devant chez lui. Ils étaient esseulés un court instant, suffisant au rapt. Ils ont été jetés dans le coffre d'une voiture, emmenés de force dans une maison à l'écart de la ville, en pleine campagne. Ils ne savent où, n'ayant pu sortir de leur geôle : une cave en sous-sol. Ils y sont restés quelques jours, n'en sachant combien précisément. La peur les a bousculés, basculés hors de tout repère. Ils étaient liés, tenus au silence, excepté au moment des repas, un le matin, l'autre le soir. Durant la journée, ils étaient livrés à leur sort, sans possibilité d'évasion car, enfermés et immobilisés. Ils montrent les traces de cordes sur leurs poignets et leurs chevilles. Le soir de leur transfuge, ils devaient être livrés au parrain, au chef du

réseau. Ils étaient – d’après ce qu’ils ont pu saisir des conversations – son cadeau d’anniversaire. À l’issue de l’orgie, ils ne savent quel sort leur était réservé : de la sépulture ou de la mise sur le trottoir. Durant le chemin, leurs ravisseurs se sont mis à voir une fillette arpentant les rues. Ils ne comprennent pas, eux, ne l’ont pas aperçue. Ils se sont mis à plaisanter, prétendant qu’elle était fortunée. La caisse étant remplie, ils ne pouvaient pas l’embarquer. Elle eût été le petit plus, la promesse d’une promotion. En sbires zélés, ils roulaient à tombeau ouvert, craignant d’être en retard. Mais, leur parcours s’est semé d’embûches, de bâtons que leur mettait dans les roues, cette fameuse, fâcheuse gamine. Ils la voyaient partout à en devenir fous, devant eux, aspirant à l’écraser, dans le caniveau. Ils tournèrent en rond, n’en trouvant plus leur chemin. Ils étaient perdus. Puis, ils se sont figés, paralysés, pétris de souffrances abominables. Ils ne purent plus bouger. Les captifs en ont profité pour défaire leurs liens, s’éclipser. Leurs bourreaux ont dû recouvrir leurs facultés. Les gosses ont aperçu leur bahut, parcourant la ville, à leur recherche ou celle de la mouflette symptomatique, fantomatique, les narguant sans cesse. Ils n’ont pas demandé leur reste. Ils ont couru la cité à en perdre haleine, lorsqu’ils ont croisé sur leur chemin, ce commissariat. Ils s’y sont engouffrés pour échapper à leurs poursuivants.

* * *

Des astres pour unique maîtresse dans le firmament, le vaisseau glisse sur l’alibi d’eau. Au murmure des flots, il se berce ; au champ des sirènes, il s’étend. La rumeur en voiles, poussé par les autans, il file, le feu aux fesses des phares ago-

nisant. Barre en main, un jeune marin mène sa barque. Il contemple les étoiles, longe la côte pour ne point se perdre, qu'il effile au ponant. Dans son sillage calme et silence se tirent la bourre. Le périple n'en sera un, s'il garde le cap et les globes ouverts. À l'arrivée, la récompense : la fortune, la promesse d'une nouvelle terre, de nouveaux voyages. Il respire l'embrun soulevé en proue, sourit tel un idiot à la lune. S'il n'est d'entrave, au matin, il arrivera au port. En cale, ce prompt renfort, des enfants endormis par d'autres éthers qu'il lui faut convoier en l'ombre, pour ne pas sombrer. Les girouettes éclatantes devraient l'éloigner des écueils. Il n'est à dire, ce boulot est pépère. Dans les nues, une filante. Il fait un vœu, sait-on jamais, celui d'échapper aux gardes ou toute autorité faisant, défaisant les petites frappes de son espèce. Il ne voudrait pas finir au trou. Ce serait dommage malgré tout.

À l'horizon point une lueur. Connaissant le coin comme ses fouilles, il s'en inquiète. Serait-ce un fameux, fumeux feu Saint-Elme, perdant cestuy-là le suivant ? Hélène, en cheval étroit s'agite, tempête. La mer se démonte, à n'en point douter. « *Merde ! Ah non, ma vieille, tu ne m'auras pas !* », lance-t-il à la prétendante. Il vire de bord, affale, affolé, pour contourner ce follet. Mais, il a beau : ce dernier reste en mire, le chahutant. Il n'a d'autre solution de reprendre sa route et d'éperonner ce mauvais esprit. Dans le cas contraire, il lui attirerait la guigne. Dans l'accore à corps, il hâle la voile, s'en venant plus vite. Il fonce vers l'éclat, gardant un œil sur ses repères. Il aurait tôt fait de se perdre. La flamme s'éteint. L'homme est rassuré. En jeune loup, la vitesse le grisant, il décide d'accélérer. Ce mauvais présage l'a perturbé. Or, de ses cendres, le feu renaît à la pointe de la

coque, éblouissant. Extincteur en mains, le matelot se précipite. Son navire donne de la gîte, saboulé par quelques néréides. Cette croisière devient un boulet, à tirant rouge. Comme frappé par la foudre, il essuie des tirs croisés. L'ahuri plonge sous le pont. Il se met à neiger.

Le calme revenu, il sort de son repaire, inspecte les dégâts. Le voilier est en sale. Il lui faut rejoindre l'isthme avant qu'il ne coule. Il met les voiles, observant le beau-pré, qu'il ne tombe. Qui veut voyager loin ménage sa mâtûre. Les lueurs de la rive ont supplanté les dioscures. Or, il en est une plus grosse – pour grosse – le déboussolant. Il ne la reconnaît pas. Qui lui fait ce procès d'intention, tente de le perdre ? Quel est ce phare se piquant d'avoir sa peau ? Il décide de n'y prêter attention. Il n'est pas né de la dernière pluie. Qu'il déluge, vente ou neige, il sait l'endroit et l'envers du décor. Ne pas succomber à la panique, il l'a appris, sous vent. Cela lui permettra de demeurer en vie. Que faire sur l'eau : céans y marche une jeune fille ? En chemise d'ennuis, elle lui en promet. Aurait-elle pied ? Auquel cas, il risque de heurter les récifs sur lesquels elle déambule. N'aurait-elle pas ? Par quel miracle alors vient-elle vers lui, brillante de mille feux, de mille flammes ? Que lui veut-elle ? Il n'est pas curieux, ne brigue point de réponse. Il file vers le rivage, dépassant le mirage. Toutefois, cette dernière le poursuit de ses ardeurs. Elle va dans sa trace, le rattrape, lui tourne autour, enfantant un tourbillon.

Le bateau pris au piège tournoie sur lui-même. La ronde entraîne ce haut-le-cœur du mathurin qui, n'y tenant plus, gerbe son dernier repas. Le vaisseau est happé par les profondeurs. Il sombre. L'homme voudrait échapper à la noyade mais, il ne parvient pas à quitter l'embarcation. Il y est

cloué. Ses pieds saignent, une pointe l'arrimant au tillac. Il s'enfoncé dans l'abîme. L'air lui manque. Il suffoque sous phoque. Des poissons ahuris le regardent s'enfoncer. Il bée, s'essayant au second souffle. Un flux s'engouffre en sa gorge – la brûlant au passage – inonde ses poumons. Une douleur intenable l'assaille...

Il se réveille en sursaut, mouillé par une vague, à l'âme. Il scrute le bord. Il est sur son voilier voguant aux nues comme recraché par la mer n'en voulant plus. Il s'était endormi malgré le serment. Il se jure de garder l'œil ouvert, dorénavant. Heureux de n'avoir été qu'en proie à un cauchemar et non des lamproies, festin de Balthazar, il se caresse le ventre, où y tourne une nourriture trop riche qu'il ne parvient à digérer. Il n'aurait pas dû faire bombance avant la traversée. Ça ne pardonne jamais. Il le sait. Il ne peut résister aux mets alléchants de cette mère attentionnée. La bouée qu'il commence à arborer, en est la preuve.

De Charybde en Scylla, assis là, il se mire dans l'eau paisible lui recrachant un reflet monstrueux, au lieu des traits dont il est si fier, faisant son charme. Il recule. Six gueules énormes pourvues de trois rangées de crocs acérés jaillissent des abysses. Six têtes de chiens léonines, mugissant, transpercent les flots. Le gueux s'arrime pour ne point basculer, songeant qu'il rêve encore. Se pissant dessus, sentant le liquide chaud se répandre, il a comme un doute. L'haleine fétide du clebs le toisant, lui retourne les tripes. Il retourne à la gerbe. Le cabot l'halène, fait une sorte de moue de dégoût. Il se remet à crier, l'autre (le matelot) à prier. Une première mâchoire entame le vaisseau. La bête est affamée, qu'on se le bise. Les vents se lèvent, entraînent la coque de noix au large. Six pattes la ceignent, l'enseignent à la même,

à l'amen. Le marin sent qu'il va passer un piètre quart. Loger à l'instar des gosses, il va faire la joie de ce monstre. En ras, la vigie quitte le navire, saisissant qu'elle va finir en lambeaux.

Le mataf se donne une chance de survivre, maigre soit-elle. Il se jette à l'eau. La bête apercevant son absence le poursuivra sitôt. Il part en trombe, en cette autre, nageant à en tétaniser d'effroi, de froid : la mer est glaciale. Il est pétri de crampes. Bien que serrant les dents, s'efforçant à poursuivre sa course, ses forces l'abandonnent à leur tour, sentant la planche instable, prête à couler. Il est débordé de spasmes le paralysant. Ne parvenant plus à conserver la tête hors, il se noie bientôt. S'enfonçant, il embrasse la surface s'évanouissant. Il est avalé par les ténèbres, choit en l'érebe. La marée recrache-raz son cadavre au matin. En son dos, le navire part à la dérive. Les trois gosses en son sein, ne se sont rendu compte de l'incident, drogués pour ne point perturber : ni le laptot, ni leur transfert, ils voguent à leur perte. Ils ne savent point que le barreur a sauté par-dessus bord, hostie d'hallucinations et qu'il a péri de sa terreur. Sortant du néant, la fillette grimpe à bord. Mutine rit, heureuse du tour qu'elle vient de jouer. Elle lâche l'ancre, arrête le bateau. Elle s'empare de fusées de détresse qu'elle déclenche, à ce que les secours interviennent. Repéré, le vaisseau est abordé. Elle disparaît alors.

Les enfants découverts sont menés à bon port, rendus à leur famille, ahuris. Le propriétaire de l'embarcation est appréhendé, interrogé. Ayant déclaré le vol du vaisseau, une semaine plus tôt, n'ayant aucun lien visiblement avec le ravisseur ou le milieu, il est relaxé. Il pourra reprendre ses plaisances, l'affaire élucidée. Tout le monde semble se

féliciter du dénouement, à l'exception du commissaire continuant à voguer en eaux troubles. Il n'a pas d'indice, pas de piste, pas de fil conducteur lui permettant de mettre fin à cet imbroglio. Jusqu'où va-t-il, va-t-elle l'emmener, cette foutue gamine ? Jusqu'où va-t-il subir les manigances de sales clones infantiles le moquant, implicitement ? Il enrage. Sales gosses au pluriel, oui, car les incidents routier et maritime s'étant déroulés de manière quasi concomitante : leur[s] auteur[s] sont multiples, par la logique des choses ; ou il/elle jouit d'un don d'ubiquité, ce qu'il croit peu probable, pour ne dire pas du tout. Le programme de clonage est donc abouti. À moins que...

* * *

L'express raille, rallie l'Orient, tonitruant. Le serpent se faufile dans la nuit, sur la voie tracée. Il file vers sa proie, dard étincelant aux aguets, les flans flamboyants des éclats de lune, l'autre en son sein. Fillette déambule en terrain conquis – boïdé elle-même –. Elle emprunte le défilé de couloirs, passant d'un wagon au suivant, une idée ancrée en tête. Elle se dirige vers les premières classes, décidée. Nul ne la remarque. Aux antipodes, deux compartiments ont été réservés par un couple étrange. Mon premier contient trois gosses saucissonnés, une pomme en la bouche, des porcelets de lait servis en mets exquis. En mon second, la paire en train de forniquer. Mon tout étant une sordide opération, la livraison d'une marchandise infantile : d'objets sexuels destinés à un lupanar. À propos d'objets et de panard, le duo prend le sien, se vautrant dans la soie, le soi. Perçant son conjoint pansu d'us, affublé d'un peu de latex lui entrant

dans la chair, chacun ressemble à une piètre paupiette, le gras débordant de la viande. On se cuisine, se fouette, fait monter l'excitation en neige. On bat les œufs, blanchit les humeurs, fait transpirer. On se beurre le moule, se répand. La préparation achevée, marquise dégoulinant, prête à enfourner, à l'être. Temps de cuisson, une bonne heure, il n'est qu'à faire tant le périple est ennuyeux. La nuit, tous les chats font bruit. Les paysages s'assombrissent. Il n'est qu'à se griser, s'enivrer ; ou à l'ennui. Ces deux-là n'y tiennent pas. Et ils ne s'ennuient guère. Le cul en l'air, les fesses à terre, à toutes les sauces. L'ô à la bouche, la bouche en cul de poule, ils se lèchent, se dévorent, se lardent.

Quidam le fion ? Frappe à la porte ? Les interrompt en leur popote ? Dans le pétrin, ils cessent de fourrer, de s'effiler, pour enfiler une tenue, le minimum respectable. « *Oui ?* », lâche la femelle en furie. N'obtenant de réponse, elle itère. Elle finit par bouger son auguste séant pour ouvrir. Avisant la frimousse, elle se fend d'un sourire. L'absence de réaction de la môme, la pousse à entamer la conversation. Elle l'interroge. Que veut-elle ? Que cherche-t-elle ? Est-elle perdue ? Le couple est-il trop démonstratif au point de l'empêcher de dormir ? Sans réponse, elle scrute les environs. Il n'est un rat. Aussi saisit-elle gamine par le bras, la semognant d'entrer. Elle l'assoit sur le pieu. Les bonnes pâtes entament de la mijoter. Aspirant à la convier en leurs agapes, leur symposium, ils l'effeuillent. La mouflette ne moufte pas, les encourageant par son silence à poursuivre. Mise à nue, ils sont subjugués pour les plaies lui emplissant les chairs, qu'ils frôlent du bout du doigt, frissonnant par empathie. Comment s'est-elle déchiré le corps ? Se devait être un délice, non ? Les caresses se font plus insistantes. Ils

l'étreignent, l'embrassent. Le mutisme de la minette cesse soudain : « *J'aime la mouillette. Savez-vous comment ?* ». La couchette est plongée sitôt dans les ténèbres. L'ampoule s'illumine brièvement, étincelle, éteint le filament, rend l'âme en explosant. Le couple sursaute. Plongés dans le noir, les amants se mettent à frissonner. La température baisse. Ce court-circuit a dû entraîner l'arrêt de l'ensemble des appareils électriques. Ils sentent un frôlement singulier, une pluie de plumes gelées, un duvet léger les effleure qui, au contact de leurs ardeurs, fond et termine son transport en gouttelette d'eau. Ils en ont la chair de poule. Leurs extrémités dardent de plaisir. Des bras jaillissent du matelas. Ils empoignent l'homme et la femme, les rivent au lit. Des doigts s'extraient de l'ombre, s'enfoncent en la vulve pour l'une ; en la lune, de l'autre. Les deux idiots ne tardent pas à mouiller, éprouvant un mélange de plaisir et de terreur, ne sachant ce qu'il se trame. Ils se délectent à la pensée que la fillette puisse les percer. Mais, les liens sortis de nulle part, ils ne les expliquent pas. Cette entrefaite ne les rassure guère.

Les phalanges laissent place à des phallus énormes dont la pénétration les déchire. Ils se mettent à hurler. Les va-et-vient sont plus douloureux encor. Sont-ce des morts ou des godemichés qui les pénètrent ? Ils sont froids, glacés, abominablement, au point de coller à la chair. Chaque aller, chaque retour est un enfer semblant leur arracher les organes. Ils ont cette impression de partir en lambeaux. Ils n'en sont pas fondus. Un caquelon empli d'huile bouillante est disposé en leur entrejambe, caquelon dont le manche les lamine, les rabote. Ils distinguent une flamme bleutée en dessous. Des copeaux charnels retirés, arrachés, sont piqués de grandes fourchettes et plongés dans la friture. Ils en

perçoivent le murmure. À point, un inconnu les déguste – ou la fillette – ils en saisissent la déglutition. Mais, l'installation étant instable, elle ne tarde pas à se renverser, ébouillantant – de la farce – les dindons. La souffrance est-elle, est telle qu'ils succombent de concert, une demi seconde à peine, au pendant d'une crise d'hypoglycémie. Ils éprouvent la sensation d'être débranchés ; ex abrupto, remis en route. Ils sont allongés, agrippés au drap. La lumière renaît. Ils scrutent leur corps brûlé. Il n'en est rien. La fillette est assise à leurs pieds. Elle les regarde. Par quel miracle ? Quel fut ce mauvais trip, strip ? Leurs yeux sont emplis d'incompréhension, d'appréhension. Ils s'épient, l'une, l'autre, n'osant se demander s'ils ont été victimes de ces affres, seul ou ensemble.

Ils ne bougent plus, craignant le moindre geste, ceste. Ont-ils enclenché le processus eux-mêmes ? Ou fut-ce la même ? Leur partie, est partie en sucette dès son apparition. Qui est-elle ? Que veut-elle ? Cette dernière approche. À son tour, à leur corps défendant, défendu, elle les étreint. Elle se saisit de leur tête qu'elle place sur ses épaules. Là, elle leur insuffle de lui embrasser le cou, de descendre en poursuivant leurs baisers, plus bas. Ils s'exécutent, déroutés, n'étant habitués à subir, encore moins d'une enfant. Du bout des lèvres d'abord, ils la prennent à pleines dents, ou plutôt se font prendre, les cicatrices de la gamine muées en autant de gueules, leur attrapent les lèvres et les joues, les leurs mordent à sang. Ils se font bouffer le visage, à vif, ne pouvant se défaire des prises. Les crocs se font ceux de serpents, s'enroulant autour d'eux. Des tentacules les acculent. Le corps de la minette s'étire, se déploie en Minerve, leur prenant la tête, le reste aussi. Elle hait. Elle est ce paon

faisant la roue de leur fortune, de leurs infortunes, les faisant, défaisant passer par tous les sentiments, suivant ses caprices, son calice. Lorsqu'elle desserre son étreinte leur permettant de respirer, ceux-là ne restent pétrifiés. Ils s'éclipsent pour se réfugier dans la salle de bain. Ils s'y enferment, pensant pouvoir lui échapper. Les reptiles s'apla-tissent, un funèbre poêle¹⁶. Ils se faufilent sous l'huissierie. Le couple n'a d'unique solution que de trouver refuge en la baignoire, contenant une eau bouillante leur échaudant les arpiens. Les ophidiens demeurent à distance. Pensant avoir trouvé là le point faible de ces curieux reptiles, à bout de bras, la femme appréhende le sèche-cheveux qu'elle allume à sa puissance maximale. Le souffle chaud repousse les pythons dans un premier temps puis, du côté de son époux. Les craignant plus que tout, il veut arracher des mains de sa moitié, l'appareil pour s'en servir itou. Mal lui en prend. Il le fait tomber. Les andouilles sont électrocutées ; les andouillettes sont grillées. Leurs corps se tétanisent à les en étouffer. Ils sont immobiles, une proie facile pour la Parque qui, les laisse mariner un instant, avant de les faucher dans la fleur de l'âge. Le courant finit par céder et les rejette, inertes. Ils s'écroulent, glissant le long de la paroi maculée de buée, effaçant en leur chute, les mots inscrits à leur endroit : « *Maintenant vous savez.* ». Ils seront découverts en piètre position, au passage de la frontière par les douaniers, les enfants également dans la foulée, davantage l'inertie. Libérés, ils seront interrogés pour la forme. Ils rejoindront leur foyer, dès le lendemain.

16. Poêle : n.m. appareil de chauffage ; cuisinière ; chambre chauffée ; drap mortuaire qui recouvrait le cercueil pendant les funérailles.

* * *

La poussière de la piste est retombée. Les étoiles se sont étiolées. Les paillettes ont cessé de briller. La représentation est achevée. Harde et horde ont regagné leur domicile respectif. Les fauves, les primates, les canidés, les camélidés, les félins, les reptiles, les ongulés, les destriers et divers mammifères sont derechef sur la paille, enfermés. Les artistes en cette autre : ils n'ont pas fait recette, juste le minimum nécessaire à leur survie et la reprise de la route. Certains s'affairent à faire tomber chapiteau et calicots, tandis que d'autres sont en leur caravane, effaçant les dernières traces du piètre spectacle. Il en est ainsi du clown, à la triste mine et de ses crayons lui donnant quelques couleurs. Son numéro éculé n'a fait rire – pas même lui – hormis les tout-petits réputés bon public, amateurs des cacas, des pipis et des flatulences. L'homme est pathétique. Il essuie son revers, du revers d'une manche crasseuse, ôte ses souliers trop grands pour lui, desquels il se dégage une odeur nauséabonde. Il se dévêt, s'observe dans le miroir, se crache à la gueule. Il extrait une bière de son réfrigérateur en signe de deuil. Il en boit une rasade, la repose devant lui. Il s'empare de coton qu'il nimbe d'une solution blanchâtre et grasse. Il la répand sur son visage pour en arracher le fard, le fardeau.

Sur son lit, en son dos, trois gosses en sourdine le regardent tombant le masque. Il ne les fait pas sourire, plutôt frémir. L'auguste est une belle ordure. Il les a enlevés après la parade, à bord de son drôle d'engin. Curieux, esseulés, les mômes s'en sont approchés, d'un peu trop près. Il les a invités à monter. Ils n'en sont plus redescendus, si ce n'est pour passer des rires aux larmes, d'une banquette à un

paddock. Le maquillage croule, coule en mauvaise cire d'un des Icare de musée fondant sous les projecteurs. Le passage à l'ombre est pitoyable. Une nouvelle gorgée de faro permet au faraud de taire le désastre. Il s'enivre comme tous les soirs. À n'en pouvoir cette nuit : une livraison l'attend. Il doit emmener les gniards, à faim de combler la sienne : d'arrondir ses fins de mois. Il avait presque oublié. S'il pouvait, son malheur de concert. Or, celui-ci, l'aîné de ses soucis, demeure en ses viscères, ancré à l'en faire chialer. Il extrait une photo d'un tiroir, de sa femme défunte, rongée par un cancer du sein. Il la contemple, avalant gorgée après gorgée, à ce qu'un voile lui choit sur les yeux, au pendant du rideau à l'issue de l'exhibition. Mais, l'accoutumance aidant, n'aidant à réduire le martyr – le delirium étant de plus en plus mince – il lui faut avaler des caisses entières pour sombrer. À deux doigts de la cirrhose, pourvu que son foie en explose, lui permette de rejoindre bientôt sa tendre. Désinhibé, les traits à peine dégrossis, il se tourne vers les gamins, lie le geste à la parole, refait son show. Il leur lâche : « *Bonjour, bonjour, les p'tits n'enfants.* ». N'obtenant d'écho, il itère vainement. Titubant, il s'en approche. « *Bande d'in-grats!* », les invective-t-il. Il rote. Un parfum de bibine et de saucisson mêlés sourd de son gosier, écœurant les mouflets le respirant. Il lève la main, s'appête à les dérouiller. Il se contient. Il n'en a plus la force. Soudain, une chanson se murmure dans ses endosses : « *J'aime les risettes. Savez-vous comment? Quand elles sont bien faites, avec l'humeur dedans...* ». Il se tourne, se retourne, cherche d'où elle peut provenir. Sont-ce les monstres qui le narguent? Non, l'air semble sortir du miroir. Il y revient, se rassied. Il n'en croit ses yeux. Au-delà, il n'est de tain mais, une fillette, hautaine,

faisant le pitre dans une sorte de boule de neige. Elle l'imité. Le gugusse tente de passer sa main au travers. Il se cogne, se blesse à la vitre. Il se met à jurer. Cependant, l'ivresse a tôt fait d'anesthésier la douleur. Il remue la glace à l'en briser, l'en arracher de son support. Il se met à neiger. Dans les bris, la drôlesse recommence son cirque. Il est sous le charme. Par quelle magie parvient-elle à ce prodige ? Quel est ce miracle ? Il s'essaie de nouveau à tomber la courtoisie pour en aviser le cul, comprendre. Il parvient à ses fins. Or, il se trouve bête : face à un mur troué, la paroi en fibres ayant cédé. Il repose les alouettes, se délecte de leurs envols. À chaque secousse, elles renouent.

La bougresse, lasse de se donner en spectacle, sort de son antre. Elle franchit l'infranchissable. Elle s'assied sur la coiffeuse face au farceur, lui chatouille le menton. Là, elle s'en saisit. Une chansonnette s'entonne : « *Je te tiens, tu me tiens par la barbichette...* ». Se prenant au jeu, l'idiot lui attrape le menton entre pouce et index, se met à chanter. Il devient sérieux. Les grimaces de la gamine l'amusant, il esquisse sa joie. Il souffre une énorme tapette, l'envoyant au sol sans ménagement. Il est groggy, jonche. Le coup l'a éparpillé. Il ne sait plus qui il est, où il est. Son esprit est à l'envers. La furie se place au-dessus du bouffon, lui enchâsse la tête de ses pieds. Elle s'accroupit, lui pète au nez. L'effluve d'œufs pourris lui retourne l'estomac, comme une veste, une vesse. L'odeur le remet sur pied. Il scrute la place, en quête de l'insolente. Il voudrait la fesser, la punir de l'affront. Il fronce, ne la trouvant point. Où est-elle planquée ? Il examine chaque coin, fouille chaque refuge. Il ne la déniche pas. « *Le miroir...* », susurre-t-il. Il s'y arrête. Mal lui en prend. Au lieu d'une minette, il est cette femme

magnifique, rayonnante. Sa femme, celle qui le fut jadis. Elle est immobile, les yeux dans les yeux. Elle le réprimande d'un doigt qu'elle agite. Elle décline du chef. Son visage se creuse, se ride, se décharne. Ses chairs se mettent à pourrir, à n'en avoir plus que la peau sur les os. Elle arbore ce faciès impassible, qu'il lui est impossible d'effacer de sa mémoire, celui de la mise en bière. Ses yeux le brûlent, semblant perler un acide qui le consume. La mort en vis à vie, il souhaiterait brailler sa colère. Mais, une senestre squelettique tenant une gomme, lui efface la bouche. Il ne peut s'exprimer. Remontant, elle lui gomme le nez, les narines. Il ne peut plus respirer. Elle s'attelle aux oreilles dont elle raye pavillons et orifices. Elle achève son œuvre par un œil, lui en laissant un pour qu'il embrasse son sort. Camarde sort de la glace, s'extrait de l'hiver. De sa faux qu'elle promène sur le corps du zanni z'inanimé, elle le titille, le lacère. Une douleur dans la poitrine se répand en son bras. Il suffoque. La lame l'étête un geste éclair et précis, mettant fin à son calvaire. Sa tête s'écroule, roule au sol. La dépouille choit de son pair.

Prévenus par une voix infantile, les flics investissent, au cordon de sécurité. Ils ont pris la peine de laisser plusieurs hommes au commissariat, redoutant l'embûche. Il découvre un individu à terre, en sa caravane. De prime abord, il paraît avoir succombé à un malaise cardiaque, à moins que la gerbe emplissant sa gorge ne l'ait étouffée. A-t-il été victime des deux ? Il ne s'agit pas d'un suicide, cette fois. Toutefois, la mort est-elle naturelle pour autant ? L'autopsie le dira. Il n'a pas subi de flashage. Sa peau n'en a pas la trace. L'a-t-on effrayé au point de lui en rompre le cœur ? Peut-être... ou pas. Les témoins enfantins sont interrogés. Ils n'ont rien vu, hormis l'alcoolisation du pignouf, à tomber par maintes, par

pintes. Cette nuit, à la prime, il s'est relevé n'ayant vomi quoique tressaillant. À la seconde, il y est resté. Il parlait à tue-tête, seul ou à un ami imaginaire qu'il voyait dans le miroir apparemment, à l'en arracher du mur, mû d'une ire noire. À moins qu'il ne supportât plus son reflet, expectorant. Ses propos étaient énigmatiques, abscons. Il baragouinait. Il était obnubilé, obscurci par le décès de sa compagne, dont l'image, l'iconographie l'accompagnait à chaque beuverie. Il aspirait à la rejoindre dans l'au-delà. Aussi se détruisait-il. Il avait perdu tout repère, toute valeur, s'adonnant à toutes sortes de magouilles pour passer le temps, s'en payer du bon. Rien n'y faisait, l'absence de sa douce le ruinant. Il a bu à en perdre connaissance, s'est écroulé au sol, une grosse loque. Il s'est endormi à plat dos, continuant à marmonner. Dans sa position, la régurgitation n'a pas pardonné. Elle est demeurée en son gosier, obstruant ses voies orales, l'étouffant. Le scénario reconstitué, les condés mettent les bouts après avoir emballé la viande refroidie, fait quelques clichés. Ils raccompagneront les gamins en leurs quartiers.

* * *

Plongé au cœur des ténèbres qui le ceignent, l'homme contemple son ab-domaine, son nombril. Dans quelques heures, tout au plus, il partira en fumée – ou lui – à l'instar des volutes de son havane. Au sacro sein de ce sanctuaire, assis dans son fauteuil faisant face à la fenêtre, il regarde l'étendue de son terrain, à perte de vue : sa piscine aux reflets bleutés se languissant des corps devant s'y prélasser, son patio désert dans lequel eussent dû ambuler fiers qui roulent,

amas de foule, ainsi que les deux ailes de son bâtiment, symbole de son envolée, sa réussite. Son anniversaire dut être l'occasion d'une fête mémorable. On n'a pas tous les jours cinquante berges. Or, le sort en a décidé, décimé autrement. Il ne saurait lui en vouloir, ayant été favorable jusqu'ici. Qui sait, le sera-t-il encore.

Il se met à neiger. Le caïd esquisse un sourire. Sans se retourner, il lâche : « *Vous voici enfin. Je vous attendais. Que dis-je, je m'impatientais. Vous êtes au rendez-vous.* ». Il fait face. La fillette est là, tapie dans l'ombre. Cacique est déçu. Il pensait en embrasser maintes, qu'elles viendraient en renfort. Il faut au moins une armada, une armée de harpies pour le vaincre. Le croyait-il. Ainsi, trotte-menu[e] – d'elle seule – il en fera son repas. Peut-être... pas. Il ne se laissera pas attendrir. Les gosses, il connaît : sur le bout des doigts. Le boss est du genre coriace, bien averti. Ayant des accointances avec la police. Quelques taupes le renseignent en échange de munificences, de largesses. Il connaît par cœur le mode opératoire de la ou des petites meurtrières. Il y lit à livre ouvert. Elle n'a de secret pour lui, fors ses services ou ses sévices. La meilleure des défenses étant l'attaque, il a anticipé sa venue. Après ses anges, n'est-il logique de s'adresser au Bon Dieu ? Il a pris soin de se chausser de lunettes de soudeur qu'il abaisse, s'en couvrant les yeux, en nageur prêt à se jeter à l'eau, en eaux troubles. Il s'est doté d'un flingue chargé en munition, ras le canon. Il l'a armé. Il est paré à toute éventualité. Oui, mais, les flocons...

Il intime à la mignonnette de venir sur ses genoux. À défaut de l'orgie prévue, elle sera celle-là : son alcool, sa liqueur, son ivresse et toutes ses distractions à la foi[s], même si elle n'est point une enfant de chœur ou du bon

Dieu. Il la tient en respect pour l'instant. Badine, la même s'exécute. Son rictus n'inspire guère confiance à la force de la nature. Il est quelque chose en elle de surnaturel, d'indicible. Elle est capable de tout. Il le frôle. Son instinct ne l'a jamais trahi. Est-il suffisamment prêt ? Ne l'a-t-il sous-estimée ? N'en est-il une légion dissimulée en les environs, prête à surgir, lui faire la peau ? Il n'y voit goutte avec ses bésicles censées le préserver d'un mauvais flash. La gamine s'installe. Il est tout excité, déjà turgescent. Il ouvre sa braguette, en extirpe son pieu de chair. Il prend la mimine de la minette, le lui fait caresser. Rodée à l'exercice, elle ne dit mot ; n'en a point dit par ailleurs. Le vicieux entame un effeuillage, à l'aveugle. Il la parcourt de la pointe des digits. Il la déchiffre en braille. Sa chair est constellée d'aspérités trahissant les mauvais traitements endurés. Il en a des frissons – non de jubilation – touchant définitivement qu'il ne sera pas à la hauteur. Ayant survécu à de telles tortures, elle est devenue inexpugnable. Il touche une forteresse. Quoi qu'il lui fasse, elle n'en sera pas atteinte.

Il ne doit pas montrer son doute, sinon à tomber sitôt. Il continue sa lecture attentive, laborieuse. À chaque mot, à tous maux, il enfante une empathie. Il embrasse les sévices. Sa chair s'ouvre, souffre, se referme, le laissant un peu moins robuste, un peu plus fragile. N'y tenant plus, il arrête, abandonne l'exercice. L'ensemble de ses organes semble meurtri. Il se croyait un cœur de pierre. Il a l'âme d'une enfant. Il agrippe cette dernière par le colbac, serre ses doigts pour étouffer la diablesse. Il se reprend, lui ordonne d'accélérer la cadence, n'ayant toute la nuit. La fillette a de l'expérience, indéniablement. Il est troublé. Il la descend, la met à genou pour s'engouffrer en sa bouche, la plier à ses volontés.

Il s'enfonce en elle, d'un coup de reins devant l'étouffer. Il n'en est rien. Ses joues sont des barbelés le griffant, le tailladant. La garce ferme les mâchoires semblables à des pièges à loups. Elle mord la chair enflée, à pleines dents, sectionnant les veines. Le pervers se met à hurler, regarde son sexe en sang. L'entendant hurler à la mort, ses sbires rappliquent en son bureau. Ils ont la gamine en leur mire. Un éclat de lumière vient ex abrupto les aveugler. Pris au dépourvu, paniquant, ils font feu.

* * *

Le calme revenu, tous gisent. Il n'est pas un seul rescapé hormis jeunesse déambulant, sautillant parmi les dépouilles et les débris de verre. Un air se mêle à cet autre vicié par la poudre : « *J'aime les p'tites fêtes. Vous savez comment ?* ». Pour sûr, leurs corps criblés, si tant est qu'ils puissent cicatriser, arboreront des stigmates similaires aux siens. Certes, ils seront moins seyants, plus disgracieux, n'étant recousus. N'est-ce un comble pour des pourritures alléchées par des trous duc juvéniles, de finir en charogne, affublés d'une pléthore de jeunes trous de balle ? La boucle est bouclée. N'en manquant malgré l'horrible spectacle, elle se pointe à l'aplomb du gros bonnet – en bavant des ronds de chapeau. Elle s'accroupit pour lui pisser dans la bouche. Se redressant, elle tourne sa langue, prépare un gros mollard qu'elle expectore visant un œil. Il choit en filet, s'écrase au coin, formant une sorte de larme. Il glisse sur la joue du salopard, finit à terre. Lilith quitte la pièce, sort de la demeure, referme la porte derrière elle. Dans une grande jubilation, elle disparaît.

* * *

Les roussins découvriront le carnage quelques jours plus tard. L'inactivité autour de la bâtisse les ayant alertés. Ils découvriront seigneur et serfs, en posture pendante : en un bain de sang. Ils se sont entretués. Qu'en fut la cause ? Qu'importe. Ils la connaissent parfaitement. Le gang et l'intégralité de ses membres, à présent, sont démembrés. Le réseau tout entier est tombé, en ses moindres ramifications mafieuses, pédophiles. Inspectant les corps, après les autres, ils découvrent deux humeurs suspectes sur le cadavre : de l'urine et de la salive. Ils se réjouissent. Ils tiennent une piste, l'A.D.N. d'un coupable potentiel. Faisant parler les fluides, ils n'en découvriront trace, ceux-là ne contiennent aucun acide désoxyribonucléique, aucun gène, ni échelle – en double hélice – susceptible de remonter à la source. Ce qui est naturellement impossible. Par quel phénomène, miracle, le savant est-il parvenu à effacer toute souche originelle, vecteur d'hérédité, information génétique ? Les êtres enfantés seraient-ils exsangues ? Le commissaire a les nerfs. Il est résolu à les passer sur le dernier lien de cette affaire, à l'éliminer, à l'éliminer s'il le faut. Il se torche sur la déontologie, l'éthique ou la morale. Il n'y tient plus. Il n'est qu'humain, après tout, contrairement à d'autres. À force de tourner en rond, il en devient dément, qu'à son tour.

Chapitre 7

« Cette opération est un succès, nous confiait le commissaire. De grande envergure et menée tambour battant, de manière concomitante en chacun de ses pôles, elle a permis le démantèlement du plus grand réseau pédophile gangrenant notre pays. Les douze enfants enlevés dernièrement ont été arrachés aux bras de leurs ravisseurs, sains et saufs. Chacun a recouvré sa famille, une famille anxieuse et impatiente de les chérir. Cette réussite est un camouflet à l'endroit du justicier. Selon nos sources, il s'agirait d'un scientifique œuvrant pour les services secrets et initiateur, instigateur autrefois, de l'enlèvement d'une enfant. Rappelez-vous cette étrange affaire, il y a vingt ans : un nourrisson était arraché à sa mère pour cause de refus de soin. Bon samaritain, le médecin s'était enfui avec le nourrisson en ses bras, aux fins de lui donner quelques chances de survie. Il s'était sacrifié, préférant renoncer à l'exercice de sa profession. Or, sa magnanimité n'a-t-elle finie par lui tourner la tête au point de briguer sauver tout enfant victime de mauvais traitement ? »

Le flic éteint la radio, partagé. Le vent semble tourner. Il a bonne presse, alors qu'il n'y est pour rien dans l'heureux dénouement. Il déplore l'abjecte interprétation faite par le média, donnant le beau rôle au toubib, peignant la mère en marâtre. Elle jouit d'un droit de réponse, si tant est qu'elle veuille en user. Désirant tourner la page, elle demeurera

sûrement muette, aux oubliettes, le silence étant le pire mépris. Il boucle sa valise, se préparant à descendre dans le sud du pays. Il ne reste qu'un acteur pour clore cette affaire, une promesse à tenir. Il fera d'une pierre deux coups en l'appréhendant. Remis sur le devant de la scène, l'état ne peut le contenir davantage en l'ombre, sauf à nier son existence ou sa collaboration. Or, c'est un secret de polichinelle dorénavant. Beaucoup peuvent en attester. Il devrait donc le débusquer. Tout vient à point. Il monte en voiture, file retrouver ses hommes tenant une planque aux environs du bunker au sein duquel sa cible est confinée. Chemin faisant, il profite d'un peu de recul pour ressasser le moindre élément de cette affaire : depuis l'enlèvement de la même, au décès du parrain. Il ne veut rien omettre, rien oublier, disposant de maigres détails ou indices.

* * *

Les lieux ressemblent à une énorme cave éclairée en permanence, à n'en plus connaître ni le jour, ni la nuit, à n'en plus savoir l'heure. Planchant sur des travaux lui prenant son temps, le scientifique passe d'un domaine à l'autre, dictant ses consignes, avant de se terrer en son officine. Nul n'y pénètre hormis les êtres y siégeant déjà, gamins et gaminés guère à l'identique, clouées à leur chaise, le cerveau à fleur, truffé d'électrodes reliées à un moniteur. L'homme vient y cueillir, y piocher à l'envie en cette matière grise, à l'instar d'un gosse plongeant la main en une bonbonnière. D'aucuns en cagibi, cloîtrés en cage, à l'étroit, gueulent tels des fauves, pleurent comme des crocodiles. Un stroboscope les entraîne de l'ombre à la lumière, de la lumière à l'ombre invariable-

ment, cyclothymiquement, à les rendre dingues ou les plonger en épilepsie. Ses effets à court, moyen et long terme sont étudiés. Dans un bloc opératoire, un rat de laboratoire est disséqué : un jeune garçon aux entrailles à vif, aux entailles à l'ablatif. Les tifs collés de gel ou de graisse, les pognes dans le cambouis, la charpie, l'expert coupe, découpe, monte, démonte, extrait, recoud, visse, dévisse, inspecte, injecte, scrute, éructe, jure, abjure, se retire, s'en revient. Il s'en lave les pinces avant de les immerger en cette autre, qu'en soit le sexe pourvu qu'il ait l'ivresse.

Dans un recoin du blockhaus, des taulardes « volontaires », triées sur le reflet, muées en poules pondeuses, ont quitté leur cellule pour celle-ci. Elles y sont inséminées à la chaîne, menant plusieurs grossesses de front, pondent des gniards à l'appel, à l'épuisement. Elles fournissent, fourbissent la matière première nécessaire aux diverses expérimentations. Le chercheur est un coq en pâte, pouvant y mettre la main plus souvent qu'à son tour. N'y tenant plus, il implante sa propre graine, se vide les burettes au ventre désiré, un pacha et son harem, désirs pour des réalités. Excité par une découverte, ne parvenant à se maîtriser, il fonce au gynécée que séduire. Là, il contemple les poupées. Il en allonge une sur la table, certain de ne pas l'engrosser puisque enceinte, lui écarte les cuisses et, sans préliminaires aucun, il s'introduit. Il s'agrippe aux jambes et entame en missionnaire son va-et-vient. Ne mouillant suffisamment, la pénétration n'est pas agréable. Il se retire, expectore à l'entrée du vagin, étale l'humeur, la répand à l'intérieur, du majeur, puis il retourne au charbon, sa partenaire de concert. La position ne le satisfaisant guère, il la fait descendre, lui écrasant le ventre prêt à cloquer sur le plateau. Il s'engage. Dextre empoigne la

hanche de la belle, senestre, la tignasse. Il la prend en levrette. Le sexe allant plus profondément, il a des chances de pouvoir la faire jouir. Cependant, eu égard au contexte et à sa précocité voire son absence de précaution, oncques, il n'y parvient. Il est le seul à s'extasier. Sa crampe tirée, il se retire, se refroque. Il s'en retourne à ses activités, libéré.

La fatigue le terrassant, il s'endort, un bébé. Contrairement aux ceux en son entour, il fait de beaux rêves, de gloire et de lauriers, n'ayant pu récolter, profiter à ce jour des fruits de son labeur. Il a passé la majeure partie de sa vie, enfermé en sous-sol, à l'ombre, au pendant d'un taulard. Forçat du travail, bête de somme, il n'a embrassé ni l'argent, ni le beurre, à peine la crémière. Pendu en crémaillère, il est ce gibier. Potence, impotence, omnipotence. Certes, il l'a choisi, contrairement ses martyrs, au flanc. Que ne supportent-ils davantage la souffrance, comme lui ? Ses expériences seraient achevées depuis des lustres, lui hors de ce trou. Ils ne suivent pas la cadence, le ralentissent en ses aspirations. Il s'imagine en bord de mer, à lézarder, les radis en éventails. La peau auréolée par le Phébus, les ouïes caressées par le murmure des vagues légères venant se briser sur la plage, il ferait du lard. Il rencontrerait une jolie pépée, une minette qui eût pu être sa fille, sa petite fille – les ans ayant passé – qu'il gâterait, couvrirait de présent[s]. Elle serait sa danseuse. Il claquerait du fric comme des doigts. Tous seraient à sa botte, la lui lécher. Il achèterait une demeure sur les hauteurs de la côte, avec vue sur l'étendue, un mas typique de la région. Quelques oliviers dans le jardin, quelques fleurs autour d'une somptueuse piscine pour ne pas cuire, souffrir du climat. Le bourdonnement des pollinisateurs ferait son bonheur. Il serait, un poison dans l'eau. Allongé

sur un transat, submergé par un parfum de voilier, après la bicoque, cette coque sur laquelle il embarquerait pour un tour du monde, embrasser celui duquel il est retiré. Las du périple, il s'en reviendrait au foyer.

Pour l'heure, il frôle l'enfer. Certes, il en est le maître mais, un seigneur de pacotille régnant sur un royaume fantoche. Il n'en tire nullement les ficelles. Oui, il dispose d'un droit de vie ou de mort sur tout être y résidant. Il fait la pluie, le beau temps. Il fait souffrir, condamne ou gracie, remercie. Mais, il est lui-même à la merci de la justice et consorts, sponsors. Son érèbe est factice, fragile, dépendant des crédits et de la volonté des institutions. Les résultats tardant, ils se peuvent coupés du jour au lendemain. Le programme dispendieux de clonage n'a pas tenu ses obligations : les génitrices faisant fausse couche sur avortement spontané. L'armée de prépubères n'a pas été enfantée, pas encore. Il n'est d'uniforme, d'uniformité. Le ministère s'impatiente, car, faut-il ensuite la former pour la rendre opérationnelle. Et, l'opinion publique, pudique, commence à s'en mêler ; s'emmêler : elle est divisée. Des fuites en ont par trop dévoilé, étalé, les tenants et les aboutissants, à le mettre en péril. Il n'a guère les faveurs du populo puisqu'immoral devenu. Les élections étant en train, il s'en faudrait de peu que les candidats en lice s'en emparent et briguent d'en lisser les aspérités, à l'en faucher. La pêche aux voix est à ce prix, ce mépris. En d'autres temps, ils eussent obtenu leur bénédiction, pour la grandeur de la nation. En ceux-ci, il convient de se refaire une virginité. Le suffrage universel ayant ces raisons que ladite opinion adore. Un bref instant, la plèbe se gargarise de ce leurre, boit du petit lait pensant être entendue. Mais, les urnes crachant le fruit invendu, les belles pro-

messes sont remises, remisées, telles les boules et les guirlandes. L'arbre sera jeté avec l'eau du pin. Tiendront-ils jusque-là ? Les rumeurs concernant leur implication dans la série de crimes ou de pseudo-suicides les font donc rire... jaune. Ils aimeraient en être à ce stade irréversible, bien qu'irrémissible.

Et s'il n'était que ce retard relatif au processus d'agamie. Les études sur le CMV piétinent. Le professeur et ses équipes ne parviennent pas à en maîtriser les effets, à les stabiliser. Le cobaye peut être nanti d'une intelligence rare, exorbitante – passant Einstein pour un simplet – ou d'une stupidité abyssale voire un état végétatif. Ils n'en contrôlent ni le développement ni le chemin. En fonction de son injection en tel organe ou tel lieu du cerveau, les conséquences sont différentes. Pis, une injection similaire en deux individus produit une injonction, une croissance, des excroissances opposées. La cure n'est point une siné. Elle a un impact essentiel, intervenant pleinement dans la mécanique. En fonction de son dosage, elle peut modifier ou faire périlcliter l'action du virus ; l'annihiler. Sans compter les artefacts susceptibles de participer à la gabegie. Par conséquent, ils bénéficient d'un très faible taux de réussite, insuffisant au regard des moyens. Ils ont également cette relativité ; les conditions d'ouvrage étant exécrables. Les locaux sont exigus. Il y fait chaud en hiver, froid en été. Les hommes et leurs sujets y grelottent ou transpirent. Ne disposant d'éclairage naturel puisqu'en vase clos, sous terre, l'artifice a ses limites. Le matériel est obsolète, insuffisamment pointu. Les cobayes ou objets expérimentaux ne sont pas choisis sur des critères purement scientifiques, mais imposés, dépendant du

« volontariat », des normes en vigueur, des mœurs et de la génétique.

Ils ont toutefois de belles réussites, étant parvenus à interrompre la croissance d'un individu, à la contenir au stade désiré. Ils sont en capacité de procurer les éléments ambitionnés. Tout n'est pas strictement négatif. Cette victoire leur permet un répit, une crédibilité. Aussi, Méphistophélès redouble-t-il d'efforts et de cruauté. Il ne s'en laisse compter ; conter ni dompter. Ses fauves, ils les mènent à la baguette, à leur perte si tel est indispensable. Ses agneaux, il les tond à n'en avoir plus de laine, plus de haine. Il est affublé d'une piètre réputation – dépourvu de sentiment – sur laquelle il s'assied. La fin ou cette autre faim, justifie les besoins. L'amour n'est pas son moteur, ne l'a jamais été, ne le sera jamais. Il se relève. Il renifle. Il décide de s'accorder un laps pour une douche. Depuis quand ne s'est-il plus lavé ? Quelques jours assurément, une semaine peut-être. Il emprunte les couloirs évidés, suit les boyaux de béton jusqu'en la salle d'eau. Là, il ôte sa blouse, ses vêtements en sifflotant.

Croyant percevoir une antienne l'accompagnant, s'entonnant, il s'arrête. Il écoute attentivement, guette le moindre bruit. À force d'isolement, d'enfermement, il entend des voix ou devient paranoïaque. Qui pourrait lui en vouloir ? Sinon tous, se gausse-t-il. Nu, il halène des relents de bête crevée, montés de son entrejambe. Ne prenant cette peine de se nettoyer l'appendice après chaque rapport ni de se savonner quotidiennement, icelui exhale une puanteur méphistique. Il risque de contracter une maladie vénérienne, d'en contaminer sa cour, mettant en péril ses expérimentations.

Il lui faudra être plus soigneux, plus scrupuleux à l'avenir. Il entre en cabine, fait couler la flotte.

Alors qu'il s'apprête à reprendre son sifflotement, il est couvert par cet air : « *J'aime la sellette. Savez-vous savant ?* ». Il coupe le débit, épie d'où le couplet provient. Il le reconnaît, s'agissant de celui qu'entonnait Lilith pour s'endormir, comme d'autres comptent les moutons. Il provient de la tuyauterie. Il monte en écho. C'est impossible, rigoureusement. Il quitte le bain, dissimule son intimité derrière une serviette ceinturant sa taille, se met à courir. Les pieds mouillés, ça ne pardonne pas. Il glisse et choit lourdement au sol. Il se redresse, meurtri. La fillette paraît. Elle naît de l'ombre. Il n'est besoin d'un dessin. Il la reconnaît. Ne la sait-il par cœur ?

Il donne l'alerte, quoique ne l'étant plus, puisque s'étant étendu. Une voix féminine, monocorde, intime l'ordre à l'ensemble du personnel d'évacuer les lieux. Les portes du bunker s'ouvrent. Hommes et femmes sortent du giron dans la précipitation. C'est le point faible de la forteresse. Les policiers décident de tenter leur chance : de s'y faufiler à contre-courant. Ils se créent un chemin, hurlant, brandissant leur carte professionnelle. Ils s'engouffrent dans le labyrinthe, descendent dans les entailles de la terre. Ils s'arrêtent à chaque étage, le parcourent. Ne trouvant leur cible, ils poursuivent au pas de course. Mais, lorsqu'ils dénichent une cellule contenant des gosses en larmes, ahuris ou d'autres sujets d'expérimentations réduits à la captivité, ils s'attardent, se contraignent à les libérer. Ils mandent du renfort, tentent de consoler les esprits effarouchés, de les amadouer. La tâche n'est guère aisée. Plus ils s'enfoncent, plus ils en découvrent. Et des scènes apocalyptiques, de tortures, de

supplices où des êtres suppliants, suppliciés les conjurent de les achever, la mort étant sûrement plus douce que cet enfer. De fil en aiguise, ils en décousent, bientôt avec des agents leur faisant face, les empêchant d'avancer, de franchir une limite. Peut-il être un lieu plus abject ? Chacun se met en joue, nerfs contre nerfs. Les enjeux sont colossaux.

Lilith marche tranquillement vers le scientifique, nimbée d'une aura coruscante. L'homme en est aveuglé, interdit. Quoiqu'ayant réussi à se remettre sur pied pour déclencher l'alarme, il y reste agrippé à une bouée. Il se dit que l'aide va arriver. Il ferme les yeux. La lueur cessant, il touche la possibilité d'embrasser la gamine. Il ouvre ses paupières, l'observe, n'en perdant une miette. Elle n'a pas changé, identique à son souvenir, vêtue comme au jour où il l'a vendue ès-clave sexuelle au réseau pédophile. Elle ne paraît pas encline à la haine. Elle lui sourit. Il est surpris : et par sa bonté, et par sa splendeur (elle était jadis en piètre état), et par sa jouvence. Ne devrait-elle avoir une vingtaine ? Il est flatté. Ses manipulations semblent avoir fonctionné. N'en est-elle la preuve... vivante ? Depuis une décennie, sa croissance est bloquée au stade prénubile. Mais à y réfléchir, que fait-elle ici ? Comment est-elle entrée ? Se serait-elle jouée de la sécurité ? En ce cas, l'est-il, en sécurité ? Elle bée. De sa bouche jaillissent des mantes, par dizaine, centaine, millier. Un fléau se ruant sur le savant, aux pieds, puis entamant de grimper le long de ses jambes. Des bestioles se fauflent sous sa serviette. L'idiot se met à hurler, ayant pour phobie les insectes et plus précisément, de ce type. Elle ne l'a pas oublié. Il devrait en être flatté. Il a tant hanté ses rêves, ses pensées, dépensé ses espoirs, ruiné son existence, tenté sa vindicte. Elle ne respire que pour cet instant des retrou-

vailles. Certes, elle a été détournée du droit chemin par quelques comptes à régler mais, elle a pris soin de garder le meilleur pour la fin... sa faim, une vengeance digne de ce nom. Celle-ci est un plat se mangeant froid, dans l'effroi. Il se met à neiger.

Les dictyoptères se régalent. Ils s'affairent. Ils dégustent le médecin avec un appétit faisant plaisir à voir. De leurs mandibules puissantes, ils découpent des morceaux de chair qu'ils engloutissent à l'envi. On les croirait z'ailés, volant au meilleur choix, s'empiffrant comme des faméliques ou participant à un concours du plus gros bouffeur de boudin. Ils consomment leur proie, des arpiens à la tête. Cette dernière peut se débattre, un beau diable, en pure vanité ; leurs prières prennent le pli : les religieuses le dévorent tout cru. Plus l'homme en écrase, plus il en vient, une de perdue, dix de retrouver. Il est devenu leur hostie, ce messie bouloté, sphex-symbole ou narthex-symbole. Certaines s'immiscent entre ses lèvres, à la conquête du palais, tandis que des tierces gravitent en orbites, ayant pris soin d'en boulotter les yeux. Est-ce une révolte ? Non, il s'agit d'une révolution lui faisant perdre l'esthète. Les bestioles foncent vers ce met de qualité, pourri à la moelle, ce cortex corrompu, faisandé à souhait. Elles en ont l'os à la bouche. Le gueux étouffe. Ses états le lâchent. Il recouvre le sol, s'y roule. Son cœur de pierre amasse les mouches venues en via'tique : se briguant si grosse qu'un bœuf, elles se gorgent.

L'idiot se tortille en asticot, s'égosille à s'en cordes rompre les vocales. Il n'est plus que cette chiure, cette larve. Or, ne sentant plus la douleur, recouvrant la vue, il se sait penaud, en proie certes, mais d'hallus¹⁷ : il n'a guère le

17. Hallus : n.m. gros orteil (en latin).

temps de reprendre ses esprits que les murs ont des orteils. Ils se serrent sur lui. Pour un claustrophobe, les psychoses se compliquent. Il semble cloué au sol, ne parvient pas à se relever. Ses guiboles flageolent encore de l'émotion précédente. Il rampe futillement, s'essaie à la tenir. Las, cette autre le devance, progressant plus vite sur toute sa longueur. Le couloir est un boyau puis un étau. Il est pris. Il perçoit son squelette craquer, gémir, ne tenant l'étreinte. Il est une noix à la coquille se brisant. Le cerveau jaillit comme un cerneau. La géhenne est incommensurable. Elle aura sa peau. Les flocons se muent en ras d'eau ou plutôt en rats pondus du plafond du labo. Fondant sur l'amas de chair, ils s'en repaissent à leur tour. Ils y plongent en fange, en os troubles. Ils l'assaillent, les lui grailent, font ripailles de ses entrailles. Ils se cassent les dents sur le cœur, se noient dans son nombril fort démesuré. Pour le reste, ils n'éprouvent aucun mal, la bouillie étant prémâchée.

Lilith écarte les flots. Elle approche du gisant versant des perles de supplication. Il sort de sa torpeur pour des lamentations, mande à être occis. La fillette lui dépose une arme à canon court qu'il ne peut attraper, étant broyé, haché en menus. Elle ne s'abaisse pas ; jamais. Préférant abandonner à ces martyrs, ce choix de vie ou de mort, elle les met en condition, leur défère, confère les outils propices éventuels. Son rôle s'arrête là. Néanmoins, jouissent-ils réellement d'un fiat étant conditionnés à n'en plus supporter leur souffrance, à n'en plus se supporter ? Elle n'est pas assassine mais, joue sur les maux, les émotions. Elle tourne le dos, se retire, délaissant le salopard à son triste sort. Il devrait subir quelque temps encore puis, il parviendra à saisir le pistolet pour se loger une balle dans la tronche. À moins de ne

briguer finir ses jours en taule. Cela lui appartient, qu'à un fil. Car, l'arrivée imminente des flics rompt le charme, plus tôt que prévu. Le toubib n'étant plus pétri, il se redresse. Sitôt debout, il se rue sur la môme, la retient en lui braquant le flingue sur la tempe. Il ordonne aux poulagas d'arrêter leur course, de ne pas bouger, de ne rien tenter ; sinon, il n'hésitera pas à la buter, comme il n'a pas hésité autrefois à s'en débarrasser. Les condés s'essaient à le raisonner. Ils requièrent sa docilité. De dos, l'expert continue à le leur tourner, par mépris. Il leur demande s'ils ont entendu. Acquiesçant, il leur crie de jeter leur pétard et il n'y en aura pas. Dans le cas contraire, il itère sa menace, qu'elle soit comprise. Il tuera la gosse qu'il tient en otage. Faisant rempart, l'occultant, les policiers ne savent s'il bluffe ou non, s'il détient comme il le prétend une enfant. N'ayant point ce droit à l'erreur, ils demeurent à distance et parlent, mentent. Le dément n'en démord pas. Il ne veut rien entendre. Il hurle aux roussins de quitter les lieux ; ou le roussi, ils le sentiront sous peu. Il va faire feu s'ils s'entêtent. Ces derniers lui concèdent du terrain. Ils reculent d'un pas, de deux. Il est hors de question de lui daigner davantage de champ et encore moins de liberté. Depuis une vingtaine damnée, il danse, jouit, se joue d'eux, les nargue, apparaît, disparaît à sa convenance, impuni au demeurant. Il est dans les petits papiers de la presse. Mais, le droit pénal en dispose autrement. Le fou avance, s'éloignant de la barrière humaine. Bien qu'en mire, il s'éclipse. Il se sait sur le rasoir. Or, il a une chance d'y couper, de s'en tirer, une nouvelle fois. Maigre soit-elle, il la saisit. Il est une issue de secours côtoyant la salle de bain. Il est décidé à l'emprunter pour sortir de ce boubier. Assurément, la fille est arrivée de là. D'une mante

l'autre, la même sous le manteau, comme jadis, il prend la fuite. Le commissaire tente de prévenir ses collègues de la venue du déséquilibré. Il n'y parvient pas : l'enceinte en béton armé empêche les ondes radio de se propager. Ordre est donné à une fraction de le poursuivre sans bruit : de marcher en ses pas. Le reste de la section tentera de le devancer en rebroussant chemin.

Lilith éclate de rire. Son bourreau lui commande de fermer sa gueule. Il ne la supportera pas. La même n'est pas dupe. Il ne peut la buter car, il deviendrait vulnérable. Et, ouvrant sa main, elle détient les balles. Le joujou n'est pas armé. À ce propos, il s'agit d'un pistolet à eau. L'homme n'est pas si stupide. Il sait faire le distinguo entre ferraille et plastique – à tout le moins – entre un jouet et... Il ne comprend plus. Il tenait quelques instants auparavant, un calibre véritable. Ce dernier s'est métamorphosé en leurre. Aurait-il la berlue ? Ses yeux ou ses pensées le trahiraient-ils à nouveau ? Il appuie sur la détente. Un jet en jaillit. Aspirant à sortir de ce songe, de cette vésanie, il braque le canon de la vessie vers lui. Le liquide le ramènera à la réalité. Il presse. Il en gicle un fluide qui, au contact de sa peau, sitôt la cuit. Ce n'est point de la flotte mais, un puissant acide, sans doute sulfurique. La gamine s'est moquée de lui. Si le colt est un vaporisateur, elle n'a point dit qu'il contenait de l'eau. Elle n'a d'ailleurs rien dit, se contentant de se gausser. Elle profite de l'incident pour se faire la belle. À tâtons, le gueux cherche un mouchoir en ses fouilles. Le trouvant, il s'essuie la trogne. Les mirettes corrodées, il tente de saisir maligne. Il peut être fier, son labeur a porté ses fruits. Elle est d'une intelligence, d'un rarissime. Le duel est à sa mesure, démesure, l'adversaire itou. Étant en cage, elle n'a pu que

descendre ou remonter l'escalier. Il réfléchit et par empathie, s'essaie à deviner le choix de la drôlesse. Vers le bas pour se rapprocher des flics à leurs trousses et se mettre sous leur protection. Vers le haut, pour gagner la surface et disparaître dans la nature. Il réfléchit, se dit quoi qu'il en soit, il vaut mieux qu'il grimpe : à revers, il serait appréhendé. Au jour, il peut s'évanouir, échapper aux autorités, par coup double, aux sévices secrets le taisant, le tenant, et pour mort. Or, il a cette envie irrépressible de vivre.

Il gravit les marches quatre à quatre, aperçoit une lueur, la lumière de l'affranchissement. Il s'y jette à corps perdu, éperdu.

Ce qu'il embrasse n'est pas la surface, du moins, le souvenir qu'il en avait. Il semble revenu en Indochine. Il est au seuil de sa demeure. Son voisin lui fait un signe, un « bonjour ». Il ne répond pas, ahuri du prompt retour. Il se retourne, n'en croit pas ses yeux. Il a recouvré son acuité. Aurait-il rêvé ? Aurait-il fait un mauvais rêve ? Se serait-il projeté – en pur onirisme – un lustre plus tard ? A-t-il embrassé l'attendu, l'inattendu ? Ou est-il cinq ans en arrière, de son laboratoire vers ce trou à rat ? Il est perdu, sans repère temporel. Il se pince. La douleur ressentie lui indique qu'il ne rêve pas. En son dos, les marches de la cave l'attendent. Lilith y serait-elle ? Il y descend. Il la découvre, prostrée en un coin. Elle est vêtue comme au jour... Il regarde sa montre, les mafieux ne vont guère tarder. Il attrape ses papiers, vérifie la présence de son portefeuille en poche. Celui-là est rempli du prix de la vente, de la cession de la gamine, de la promesse des bordels. Il l'empoigne et l'entraîne vers une tierce destinée. Il l'engage dans une course folle, tandis que les voitures laotiennes tournent le virage au loin, arrivent à son

domicile. Ils courent vers le port, pour embarquer sur le premier bateau acceptant de les prendre à bord.

Comprenant qu'elle a été dupée, la pègre les piste. Des appels sont lancés en direction de chaque transport, un signalement de l'homme et de l'enfant, suffisamment précis pour qu'ils soient repérés. Un chauffeur de taxi y répond, dévoilant qu'il vient de déposer un couple correspondant à la description, à l'embarcadère. Les véhicules s'y rendent illico. Dans le ciel, les pales d'un hélico trahissent sa présence : les autorités vietnamiennes ayant eu vent de sa présence sur son territoire, suit la bande de près, prêtes à intervenir, guettant ses moindres méfaits et gestes. Comprenant de par son agitation et la vive allure à laquelle elle se déplace, qu'il est à craindre un éclat, elles se montrent. Or, elles essuient des tirs appuyés, les obligeant à reprendre de l'altitude, touchées, à rebrousser.

Au sol, le couple de fuyards ne touche pas qu'il est pourchassé, qu'il sera rattrapé sous peu. Les voitures investissent les quais. Aux pneus crissant, le scientifique embrasse soudainement le malaise. Il sait que les ennuis hurlés par la gomme lui sont destinés. Il agrippe la mouffette et se mêle à la foule. Ils jouent les saumons, en remontant le cours. Il lâche prise, perd la gamine dans la cohue lorsque les hommes de paille ouvrent le feu, morcelant la masse en autant d'individus soucieux de sauver leur peau. Lilith est à l'abri, semble-t-il. Il ne la voit plus, à moins d'avoir été touché. Quant à lui, il a trouvé refuge derrière un container, lui permettant d'aviser les lieux sans être repéré. Le box étant à moitié, il décide d'y entrer. Il sera à l'ombre de la patrouille, des sbires scrutant chaque recoin. Il pourra se

dissimiler au fond, à la traîne des marchandises ou en dessous. Il attendra le calme rentrant.

* * *

Il s'est endormi. Combien de temps a-t-il sombré ? Étant exténué par ses travaux présents ou passés, il ne sait plus. Il a dormi comme un bébé. À ce propos, il est en maternité, à l'origine du problème. Les ténèbres cédant à la lueur, il distingue des femmes, ses collègues entrant dans les vestiaires – ayant achevé leur garde – pour se changer. Elles défilent, le moquant d'avoir ainsi ronflé des heures durant. Nul n'ayant interrompu son repos, il ne fut donc de problème à déploré nuitamment. Il se lève, quitte sa chaise et la table sur laquelle il était affalé. Il observe par la fenêtre. La neige a recouvert de son blanc-manteau, le parking. Il quitte l'espace féminin, n'aspirant à être taxé de voyeur. Il erre dans le long couloir, passe la salle des douches, emprunte l'escalier, qu'il gravit. Il se rend au poulailler, au lieu contenant l'ensemble des couveuses. Le nourrisson va bientôt être enlevé, par sa mère. Cette dernière n'est pas là. Cela ne saurait tarder. Il entre doucement, s'approche de l'enfant. Il l'attrape délicatement, l'extrait de sa bulle de verre, la contemple. Son petit corps est couvert de pansements occultant les marques de perfusions. Elle cicatrisera bientôt. Il fait quelques rondes, un moustique en lumière, la gamine en ses bras. Il ne l'a piquera pas, plus cette fois. Il l'approche de la fenêtre, lui montre l'amas floconneux. Des pas à peine recouverts vont de l'entrée, traversent l'aire de stationnement, s'arrêtent à sa voiture. Ils sont d'un autre temps. Il n'en sait la cause, mais, il brigue saisir cette seconde chance, en la seconde. Il

ne s'enfuira pas en voleur. Du fond du labyrinthe, la marâtre arrive, heureuse de ce jour, en fin. Le scientifique lui passe le relais. Il lui confie mignonne éclore, prête à voir si la rose...

Le vigile ne bouge pas de son campanile, de son sémaphore. Il regarde au-dehors, un sourire en coin, la mère se retirer, sans vague. Elle a sa bénédiction. Elle s'engouffre en un taxi, son poupon contre le blouson. Les pneumatiques du véhicule patinent puis, trouvant du grip, l'engin démarre. Le médecin est heureux. Les mains dans les poches de sa blanche blouse, il déambule dans les corridors, songeant à la vie s'offrant à elle, à lui. Comment va-t-il la prendre ? Jouissant étrangement de ce savoir inhérent à ses travaux (ses cognitions, ses immanences, ses certitudes demeurant intactes, il n'a la servitude d'endosser la panoplie du barbare), il pourra déposer ses brevets, rédiger des articles dans des revues scientifiques ad hoc, obtenir cette reconnaissance lui faisant défaut. Il se sent léger. Délaissant sa tour, à son tour, ses atours de praticien pour ceux de simple citoyen, il referme son casier. Une page se tourne. Il s'observe dans le miroir. Il peut s'y embrasser. Son reflet n'a rien de terrible mais, il suffira sans doute à lui permettre de faire une conquête, tomber une pépée, la fortune aidant...

Il pousse la lourde porte. Le soleil léchant la neige le repousse : elle est d'une luisance aveuglante. Las, la vierge fond et cède aux avances. Elle s'étale, fait place au bitume. L'hiver est derechef un printemps, à deux doigts d'avoir été. Le blaireau est sorti de son trou, les limiers lui suçant l'écrou. Les crocs prêts à mordre, ils le ceignent. Le scientifique se fige, hébété. Il n'a rien fait, pas encore. À moins de naître, de n'être à nouveau, en cet autre présent. Le

flingue en pogne le ramène à la triste réalité. Les flics lui ordonnent de jeter son arme. L'aliéné leur réplique qu'il s'agit d'un jouet. Il n'est à craindre. Les condés sont dubitatifs. Ils savent différencier un faux, d'un vrai. Même s'ils sont éloignés, celui-là en présente les caractéristiques. Afin d'éviter tout incident, ils itèrent leur sommation, lui intimant de déposer la ou les armes, si tant est qu'il en dissimule d'autre[s] et soit tenté d'en faire usage. Au poids de l'instrument, le dément comprend qu'il lui faut faire un démenti, de métal redevenu, il tient effectivement un pistolet – non à eau – bien réel. Il réplique aux flics qu'il n'est pas chargé. Afin de leur prouver la véracité de ses dires, il appuie sur la détente. Une déflagration retentit. Les chiens de fusils aux abois sortent du bois en son dos. L'ayant rejoint et ne pouvant saisir ce qu'il vient de se produire, ils font parler la poudre. Ils ouvrent le feu. Le gibier essuie la volée : il prend une pléthore de projectiles, le couchant à terre. Il y revient précipitamment. L'arme au poing, les chasseurs le serrent. Face contre le tapis, ils le retournent délicatement. L'homme est mort. Il emporte ses secrets.

Les argousins n'auront pas le loisir d'investir les lieux, en prédateurs pré-datés, ils en sont chassés manu militari par l'armée et ses services, l'intérêt général l'emportant. La place est prohibée aux civils. Leur soif ne sera pas étanchée. La source est tarie. Ils ne sauront pas si le savant avait pu mener ses expériences à terme, si elles avaient produit leur fruit. D'ailleurs, ce scientifique n'existe pas. Et il n'y a pas de mort, permettant au gouvernement et autres libéraux de ne pas endosser leurs responsabilités, de laisser à mère Nature, l'entière charge, décharge des faits, faisant partie de ses mys-

tères, que la raison ignore. La vertu des dragons permet bien des forfaits.

Cette affaire étant celle de trop, las de poursuivre des fantômes, d'être moqué voire pris, mépris pour un con, le commissaire remet sa démission. Il ne tiendra pas sa parole. Le dossier sera clos comme beaucoup bien qu'irrésolu. Mais, qui s'en souciera ? Nombre de questions demeureront sans réponse, à commencer par qui fut le générateur de cette histoire et des crimes ? S'agit-il de suicide ou de meurtres par procuration ? Est-ce le récit nompair d'une vengeance ? Était-ce un acte de rédemption, de contrition ? Était-il ? Était-elle ?

L'enquêteur trouvera la seule victime restant : la mère. Il lui expliquera les conditions de l'échec. Il se maquera un temps avec elle, préférant le merlan frit à la grive. Il déambulera par foi dans le parc, à la recherche d'une fillette susceptible d'être, ou ce lémure : celle devenant conscience et poussant ses bourreaux à mettre fin à leurs activités, jusqu'à leurs jours... d'une manière torturée à son image, afin de pisser, d'expier leur péché. Il tentera hanté à son tour, d'achever son ouvrage, le remettant sans cesse sur le métier, d'en saisir la trame. Il se rendra en chacun des lieux, s'associera au privé : au détective lui-même dégoutté et se donnera les moyens de ses prétentions. Il s'agrippera au fil délaissé, parcourra le dédale, cette mine aux torts, s'essayant à dénicher fortune : des indices lui ayant échappé. Il se mettra dans la peau des hosties, en celle de l'assassin, tour atours. Il suivra quelques voies différentes, empruntera des chemins s'écartant de la norme ou de la légalité. Il rencontrera des pédos notoires ou non, susceptibles d'être des proies, les rares en vie ayant purgé leur peine, ayant « payé » par l'em-

prisonnement, à la société ainsi qu'aux victimes, le prix de leur vice. Il suivra la presse, lira chaque feuille de chou à couverture ou vocation internationale, cherchant une affaire similaire. Sa vanité tournera à l'obsession, au point de mettre un terme à sa souffrance. D'aucuns murmureront qu'il y fut poussé ou aidé par le spectre d'une fillette...

Fin

Achévé en sa réécriture le 8 novembre 2016.